MOURIR POUR LA PAIX...

par JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER *(p. 32)*

L'EXPRESS

1.25 NF

3 AOUT — N° 529

PUTSCH OU PAS PUTSCH ?

par JEAN CAU

(J. R. Roustan.)

UN FRANÇAIS EN VACANCES

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de nous !...

(Victor Massé, livret de « Galatée ».)

B 1 ★ ★ ★ ★ ★

INDEX

Allemagne	20
Cinéma	29
Effel	7
Etats-Unis	14
Expositions	30
Gouvernement	3
Lettres	22
Mme Express	15
Paysans	8
Sélection	19
Siné	10
Tim	3
Tunisie	6
Vatican	20

Page 4 :

- La malaise des civils, par Françoise GIROUD.

Pages 9 et 10 :

- Les Russes, l'avenir et nous, par Alfred SAUVY.

Pages 11, 12 et 13 :

- 120 minutes pour sauver le monde, par Bryan PETERS.

FRANCHISE ET CLARTE

C'est l'âme ulcérée par l'atmosphère actuelle que je dis à ceux de « L'Express » merci et bravo pour votre courageuse franchise...

Votre clarté est pour nous l'antidote d'une presse radiophonique aux ordres, que nous persistons à écouter « parce qu'elle est là si près » mais qui nous écœure sans nous convaincre.

Léone PUECH,
Albi.

RIGHT OR WRONG, MY COUNTRY

Quel étrange état d'esprit mis au service de votre talent ! Avec vous, la France a systématiquement tort. Bourguiba a raison, Ferhat a raison, Nasser a raison, Ho Chi Minh a raison. Le Jaune, le Noir, le Bistre, l'Olivâtre ont toujours raison contre la France. C'est vraiment trop simplifier des questions complexes.

Je préfère l'adage anglais : « Right or Wrong, My Country ».

Pierre MANOHA,
Paris.

LE MOINDRE REPROCHE

Je sais bien que Bourguiba est de vos amis. Est-ce une raison suffisante pour l'absoudre entièrement dans cette affaire ? Pour estimer que, seul entre tous les chefs d'Etat, il est justifié de se porter aux pires extrémités plutôt que d'avaler la moindre couleuvre ? Je n'ai nulle part trouvé dans votre dernier numéro le moindre reproche à son égard. Je crois que les gens pour qui la gauche est une mystique vous suivront. Mais je serais étonné si parmi les gens qui s'efforcent à l'objectivité une si évidente partialité ne vous attirait pas de nombreuses défections.

B. E.,
Paris.

UNE PARFAITE LUCIDITE

J.-J. Servan-Schreiber fait une analyse d'une parfaite lucidité. **Avec lui, nous déplorons toutes les occasions manquées et surtout l'apparente passivité de la majorité des Français, pourtant épris de paix, mais suivant quand même aveuglément ceux qui nous gouvernent en nous enlisant. Quand réagiront-ils enfin, et soutiendront-ils ceux qui, comme vous, luttent au péril de leur vie, pour nous éclairer et nous affranchir ?**

Mme R. ANDIGEY,
Bordeaux.

LES SENTINELLES ET M. H.

Il paraît qu'une des causes de la mauvaise humeur de M. « H » envers la France, c'est sa réception par les « paras ».

J'ai entendu un reporter faire à la radio la relation de l'incident... A mon avis, les réflexions des « paras » furent on ne peut plus naturelles.

Le premier répondit : « *On n'a pas d'ordres.* »

Le second dit : « *C'est un gars qui va nous amener des emmerdements* » (sic).

Ces réflexions de la part de sentinelles sont parfaitement normales. Si M. « H » avait été 2e classe (comme moi pendant neuf mois), il aurait fort bien compris la situation difficile des malheureuses sentinelles n'ayant aucun ordre et probablement très embêtées... Et il aurait ri... Mais de là à en faire une histoire...

G. M.

LA FRANCE ET L'O.N.U.

La manière dont les sentinelles françaises de Bizerte ont traité le secrétaire général des Nations Unies me paraît caractéristique du nationalisme étroit qui règne en ce moment en France.

On ne s'élève pas au-dessus du sentiment de groupe le plus instinctif : il y a « nous » et « les autres », et « les autres » ont forcément tort parce qu'ils sont « les autres ». Cette mentalité obscurantiste est tout à fait dangereuse, car en admettant l'existence de plusieurs catégories d'hommes, elle risque de laisser s'enclencher l'engrenage qui mène aux délires racistes tels que ceux qu'a connus l'Allemagne.

RAYMOND CAULIER,
Clermont-Ferrand.

ETUDIANTE EN TUNISIE

J'ai 17 ans, je suis Française et étudiante en Tunisie. Je vous écris parce que vous êtes le seul journal en qui j'ai confiance et que j'aime. J'ai été profondément touchée par ce qui s'est passé en Tunisie ces derniers jours.

Nous passons tous ici un moment très pénible pour moi et pour les jeunes Français d'ici qui pensent comme moi.

J'ajoute un mot pour dire que même notre situation extérieure est bien pénible : nos camarades tunisiens nous comprennent, mais pour les autres, pour ceux de la rue, nous ne sommes que des sales Français. C'est difficile à accepter d'un peuple que nous aimions.

Catherine SCHAPIRO,
Carthage.

NOS AMIS TUNISIENS

Je suis rentré de Tunis le mercredi 26 juillet, par l'avion de Tunis Air et je tiens à vous dire que ma lettre est dictée par un sentiment de profonde gratitude à l'égard de nos amis tunisiens, pour l'estime qu'ils ont su nous garder pendant la tuerie de Bizerte et pour les égards, la courtoisie dont ils n'ont cessé de nous entourer. Ils savaient et ils savent encore que ce n'était pas à nous, pauvres instructeurs français, qu'il fallait en vouloir, nous, infime partie d'un peuple qu'ils admirent et aiment encore, malgré les trop nombreuses atrocités subies en 1953-1954 (et dont nous avons rencontré les victimes, à notre honte).

Ils ont su faire la différence et je tiens à témoigner très fort que avant, pendant et après la bataille de Bizerte, nous avons connu la même gentillesse, le même respect. Nous étions les hôtes d'un Inspecteur à la Jeunesse et nous avons côtoyé de nombreux dirigeants et responsables de la génération montante : chez tous nous avons assisté à la même totale incompréhension de ce qui arrivait.

Le débat général n'allait pas plus loin : la Tunisie s'est vu reconnaître son indépendance en 1956. Bizerte est sur son sol, elle n'a que trop tardé à lui revenir. La France admettrait-elle que des occupants allemands soient restés à Toulon ou à Brest ? Pour tous, le général de Gaulle était le champion de la liberté des peuples, il a trahi sa parole, on n'aura jamais plus confiance. Et à Bizerte, sur le terrain, les morts s'entassaient.

Je pense que c'est à votre journal de continuer à œuvrer pour empêcher l'irréparable.

Pierre BRINGE,
Aulnay-sous-Bois.

L'O.A.S. ET L'HITLERISME

Je viens de lire l'éditorial de J.-J. S.-S., « La faillite de Bourguiba ». Je suis d'accord avec son analyse, sauf en ce qui concerne la conclusion.

Croire que la succesion de de Gaulle ouvrira un règne meurtrier, c'est — je crois — manque d'analyse.

Autant que de Gaulle, s'usent dans l'opinion les éléments fascisants qu'il protège. Croire que les défaites d'Afrique du Nord — chaque jour à venir plus apparentes — hausseront les défaites auprès de l'opinion, c'est se méprendre.

Observez que les rapatriés de Tunisie — ceux de maintenant — seront antigaullistes et anti-O.A.S. Ils acceptaient, ceux-là, et appréciaient la coexistence dans la décolonisation.

Il se peut que de Gaulle dure encore un temps difficile à chiffrer. Mais il n'est plus l'Homme de Brazzaville (ce qui comptait), ni même, après son intimité avec Adenauer, l'Homme du 18 juin. Et, avec le déclin de de Gaulle, déclinent encore plus les séquelles du fascisme.

Croire que l'O.A.S. peut prétendre à figurer un certain néo-hitlérisme, c'est — je crois — méconnaître l'évolution du monde entier et croire le passé bien trop présent.

Bref, il y a des attentats mais il faut voir l'avenir avec plus de calme, plus de sûreté et plus de confiance dans les masses populaires.

M. L. H.,
Paris.

AVEC LE SANG DES AUTRES

Où voulez-vous en venir avec votre article sur les incidents de Metz ? On a descendu un para (et un Français). Les paras se sont vengés en descendant des Nord-Africains.

Ils ont fait exactement ce que font, depuis cinq ans ou plus, F.L.N. et M.N.A. dans tous les coins de France. Mais ce que vous admettez fort bien par votre silence quand il s'agit de ceux-ci, vous ne l'admettez plus quand il s'agit de ceux-là.

Votre masochisme avec le sang des autres n'est guère digne d'un homme intelligent.

A. L.,
Lyon.

LES MESSINS ET LES PARAS

Jean Cau semble croire que toute la population messine approuve les actes des paras. Or, je ne crois pas que ce soit exact. Seule, une minorité d'imbéciles peut être d'accord avec cette tuerie collective, et les nombreux échos que j'ai pu entendre ne concordent pas avec celui du commerçant réjoui à qui Jean Cau a parlé.

Ensuite, ces lieutenants qui parlent « d'un coup de sang des gosses » me font bien rire. Le soir de l'incident, j'étais aux premières loges en compagnie d'un lieutenant d'active qui m'a dit qu'il ne pouvait plus tenir ses hommes et qu'à l'annonce de leur départ pour Bizerte, ce fut une explosion — presque de joie — tout au moins d'enthousiasme en apprenant qu'ils allaient remettre ça. Ce fameux soir, ce lieutenant et moi étions entourés de « gosses » qui avaient pour grade adjudant, sergent-chef, etc. et qui ont dit textuellement : « Il ne faut pas taper dessus, il faut tous les tuer. »

Ces mêmes lieutenants prétendent que les habitants les applaudissent, leur font des grâces. Je crois que c'est très limité, c'est plutôt un réflexe de jeunes pour se mettre du côté du plus fort.

V. A.,
Metz.

LA VIE A NANCY

Rentrés d'Algérie, les parachutistes qui peuplent notre ville ont déjà marqué leur présence. Quel bilan ! Ce ne sont plus qu'expéditions punitives dans les quartiers musulmans, qu'excutions sommaires... Quel réveil pour les Nancéiens de la rue Saint-Dizier que de trouver devant leur porte les cadavres d'Algériens poignardés ! Cependant, et il faut bien le croire, pour l'avoir si souvent entendu dans les autobus, dans les bureaux, dans les magasins, ce n'est pas seulement sur la passivité des Français, mais, bien mieux, sur leur complicité amusée et indulgente que s'appuient ces « exécuteurs ».

Je ne sais plus très bien si cela est ignoble, désespérant ou ridicule.

Cette lettre de ressentiment, je voudrais cependant la conclure sur des paroles plus apaisées, grâce à l'espoir que nous donne, malgré tout (malgré la menace de fascisme qui risque de faire perdre leur vie aux jeunes de mon âge : j'ai dix-sept ans et voici vingt-cinq ans que Franco domine l'Espagne), votre journal.

M. Luce VILLEROY,
Nancy.

PAS DE RACISME

Je n'ai jamais remarqué à Metz de heurt et de friction entre la population locale et la colonie nord-africaine, et pas plus ces dernières semaines que ces dernières années. Suivant leur habitude, les Messins se montraient polis et pacifiques avec les Nord-Africains et n'affichaient jamais des sentiments racistes comme tout l'article de Jean Cau tend à le démontrer.

HUGUES GUYON,
Metz.

LA PRECIEUSE IDOLE

Lucide, vous avez eu sans cesse le courage rare de dénoncer l'aveuglement ou la mauvaise foi des gouvernants : il est temps d'abattre la précieuse idole française dont l'orgueil étudié dégrade la France de jour en jour.

Cet héritier de Maurras « règne, mais ne gouverne pas » dans un siècle d'orages où il n'y a plus place pour l'illusion, le privilège, la sujétion et l'égoïsme. Aussi est-il de votre devoir de mettre tout en œuvre pour l'écarter de préoccupations qui aujourd'hui le dépassent, en dépit de sa grandeur humaine.

Le despotisme démocratique à la de Gaulle, pour reprendre une réflexion de Tocqueville, précurseur extraordinaire, « dégrade les hommes sans les tourmenter. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril, mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance... »

Ce dont se réjouissent les éternels adolescents ; ce qui précipite la France vers un gâtisme irrémédiable.

BERNARD CLESCA,
Jussey (Haute-Saône).

LA REUSSITE ET LES « MOYENS »

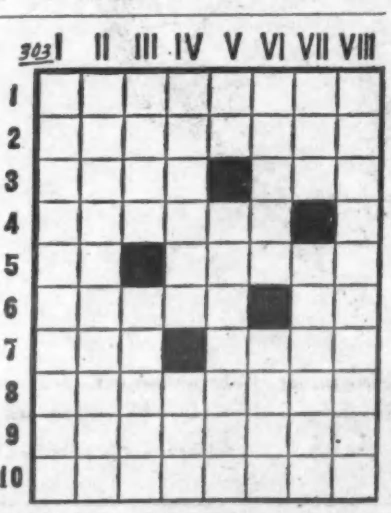
Je me permets de répondre à mon jeune collègue Noël André qui prétend que « grâce à nos pères, nous sommes dans une société où qui veut arrive. Il suffit de vouloir ».

Moi qui ai 47 ans et une certaine expérience (pupille de la nation après la guerre 14-18, boursier, Ecole Normale d'Instituteurs de Vannes, 2 ans de service militaire, 1 an de guerre, prisonnier évadé, résistance dans le maquis breton) j'affirme que la réussite dans la vie est surtout une question de milieu social.

Instituteur depuis 28 ans (Morbihan puis banlieue parisienne), j'ai formé un millier d'élèves. J'ai constaté que ce n'étaient pas les plus intelligents ou les plus travailleurs qui « réussissaient », mais ceux dont les parents « avaient les moyens ».

L. LE COUSTUMER,
Fontenay-sous-Bois,
(Seine).

Mots croisés n° 303



Horizontalement. — 1. Aimez-vous la muscade ? Tant pis, on n'y en a pas mis. — 2. Sa boîte est vide. — 3. Début d'une phrase exclamative où l'on exprime un regret ou une constatation affligeante. Totalement dépourvu de vêtements, bien qu'il produise parfois un textile. — 4. Ce que fit le rémouleur ou l'entraîneur désireux de gagner. — 5. Redoublé, proie de certains chevaliers. Touché. — 6. Brûler, comme on ne dit plus. De part et d'autre d'un double virage. — 7. En épelant, partir pour une nouvelle installation. C'était quelques années après la Terreur. — 8. Etage élevé, pour une pipelette de jadis. — 9. C'est souvent risquer la cour d'assises. — 10. Traité par Vatel ou Viollet-le-Duc.

Verticalement. — I. On peut y doubler Sainte-Marie ou Saint-André. — II. Mère occasionnelle d'un affligeant manque d'intérêt. — III. L'exode rural lui était interdit. Support imagé d'une personne fort lasse. — IV. Ce que fait une longue marche. Ne s'arrête pas au Conflent. — V. Ce que devient ion en portugais. Ne laissa pas continuer. — VI. On s'assied dessus, sans savoir qu'il a désigné un gouvernement. Mis. — VII. Se place à peu près entre Utrecht et Nimègue. Suivre le conseil donné par le fabuliste, après avoir parlé des enfants du laboureur. — VIII. Vous y trouvez des ouvriers et des soldats, sans soviets.

302	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	H	I	F	F	O	N	S
2	H	I	L	A	R	I	T	E
3	A	L	L	I	E	S	■	N
4	R	A	■	T	R	A	I	T
5	M	I	D	■	E	N	V	I
6	E	R	E	S	■	S	O	M
7	T	E	T	E	R	■	R	E
8	T	■	A	R	E	T	I	N
9	E	X	I	G	E	A	N	T
10	S	A	L	E	R	N	E	S

Solution du n° 302

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

(Autres tarifs sur demande.)

L'EXPRESS
S. A. Presse Union

Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.

ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.

Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, avan. des Champs-Elysées.

3 AOUT 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE - N° 529

GOUVERNEMENT

L'entourage et Lui

Il y a, en tout cas, un Français satisfait : il est à l'Elysée.

En apprenant que M. Adlai Stevenson, délégué permanent des Etats-Unis à l'O.N.U., faisait escale à Paris au cours d'un voyage en Europe, le général de Gaulle s'est empressé de le faire chercher à Orly.

Ainsi marquait-on que M. Stevenson n'était pas M. H. et que la France aurait pour les Etats-Unis les égards qu'elle n'a pas pour l'O.N.U.

Le délégué américain a trouvé un interlocuteur serein, détendu et, a-t-il dit, « d'excellente humeur ».

L'entourage du chef de l'Etat confirme cet état d'esprit : c'est un homme résolument indifférent « aux péripéties » qui écoute ses collaborateurs immédiats lorsque ceux-ci tentent d'attirer son attention sur la préparation du prochain putsch ou sur les conséquences de l'affaire de Bizerte.

Avec hauteur et satisfaction

De celle-ci, il s'est longuement entretenu avec M. Stevenson qui joue, entre la France et la Tunisie, le rôle de l'Ami-du-couple-qui-ne-s'entend-plus.

L'O.N.U., la prétendue impossibilité de réunir la majorité requise pour convoquer une Assemblée générale extraordinaire, c'est le spectacle. En coulisse, que se passe-t-il ? Souhaite-t-on, de part et d'autre, une réconciliation ?

Dans une optique purement diplomatique, on peut le croire.

Que demande Bourguiba ? Qu'une date soit fixée pour l'évacuation de Bizerte.

Que répond la France ? Que « la base n'a d'intérêt qu'au point de vue de sa sécurité dans l'actuelle et dangereuse conjoncture internationale ». (Communiqué du 21 juillet.)

Ce texte, qui est curieusement passé inaperçu, constitue cependant une novation, puisqu'il laisse entendre qu'une fois « le danger mondial » écarté, le régime de la base pourrait être modifié.

M. Stevenson est donc persuadé que l'Amérique doit pouvoir apaiser M. Bourguiba et lui faire prendre patience, puisque celui-ci aura obtenu gain de cause sur le fond. Tandis que la France pourra, de son côté, déclarer : « Bourguiba a cédé. N'avons-nous pas toujours accepté le principe d'une négociation bilatérale ? »

Il ne restera plus qu'à décider ensemble quand « la dangereuse conjoncture internationale » aura fait place à une situation qui permette de remettre Bizerte aux Tunisiens.

Le général de Gaulle considère donc les choses avec hauteur et satisfaction. Il a obtenu pour la première fois le soutien total des Etats-Unis. Il se tient pour le maître du jeu et répond par des monosyllabes ironiques à ceux qui lui exposent combien l'affaiblissement de la position de Bourguiba pourrait être tragique pour la France et pour l'Occident.

« La dégradation de l'Etat entraîne infailliblement l'éloignement des peuples associés, le trouble de l'armée au combat, la dislocation nationale, la perte de l'indépendance. »

(Charles de Gaulle, le 15 MAI 1958.)

Un décolonialisme triste

La rupture de Lugrin ne l'affecte pas davantage. Un des hommes les plus proches de lui et peut-être sans doute le mieux informé — il s'agit d'un de ses anciens collaborateurs directs — explique ainsi ce détachement :

« Il est farouchement décolonialiste, mais d'un décolonialisme triste, dit-il. L'intérêt de la France est de se dégager totalement de l'Outre-Mer où aucun accord ne pourra être trouvé avec les dirigeants du G.P.R.A. Les Européens qui vivent en Afrique du Nord ? Bien sûr, on les protégera, mais, bien sûr, il faudra que la plupart d'entre eux rentrent. Qu'à cela ne tienne, il y aura du travail pour eux en France. L'Algérie, il en a assez. C'est Berlin qui l'intéresse. Là, il juge que la crise sera très dure.

« Lorsque ses collaborateurs immédiats se réunissent chaque matin à l'Elysée autour de M. Geoffroy de Courtel, ils se communiquent leur inquiétude au sujet d'un prochain putsch, chacun faisant part de ses informations personnelles. Mais les conversations gardent un caractère académique, p r e s q u e théorique, comme s'il ne s'agissait pas d'étudier une situation afin d'y faire face par des décisions concrètes.

« Ces hommes, qui sont parmi les mieux informés de France, sont cependant intelligents, très intelligents, et lucides. Mais que voulez-vous qu'ils fassent ? Au fond d'eux-mêmes cohabitent une lueur de confiance instinctive en de Gaulle, qui les fascine, et un profond découragement. Ils sont extrêmement sensibles aujourd'hui au décalage qui s'accentue toujours davantage entre la réalité et la sérénité du Général. Ils se sentent malheureux, inutiles, impuissants, devant des situations dont ils sont mieux que personne en mesure d'apprécier la gravité. »

Alors ? Alors, ils attendent.

LE MORAL DES CIVILS

par FRANÇOISE GIROUD

Ainsi, c'est raté. Bizerte après Evian, Lugrin après Bizerte... L'association, c'est raté. La coopération, c'est raté. La paix, c'est raté. La décolonisation sera donc, jusqu'à son terme, éprouvante, sanglante, humiliante.

Est-ce là une vue pessimiste des choses ? Pour autant qu'on le sache, le chef de l'Etat n'en pense pas moins. Mais ses collaborateurs et ses visiteurs — M. Adlai Stevenson en particulier — en témoignent : il est d'excellente humeur. Allons, tant mieux.

On regrettera seulement que cette jovialité reste trop confidentielle pour devenir communicative.

Tout le monde ne peut pas, hélas ! dépasser de la tête le plafond des nuages.

Et, en dessous, il fait lourd. Très lourd. A-t-on assez parlé du malaise de l'Armée ! Et le malaise des civils, si l'on s'en occupait un peu ? Chacun va, oscillant entre une anxiété diffuse et le désir très humain d'échapper à cette anxiété en s'engouffrant dans le tourbillon des vacances. Après ? Après, on sait seulement que ce ne sera pas comme avant. A quoi bon y penser ? Mais comment ne pas y penser...

Les derniers événements, et ce qui peut en découler, affectent parce qu'ils occultent l'avenir.

Le passé, qui n'est las de le ressasser, de remâcher les tomates de M. Mollet et les salades de ses successeurs ?

Même le passé plus récent excède. Du « je vous ai compris » au « quarteron de généraux », qui, eux, n'avaient apparemment rien compris, il y a des mots et des morts, des morts et des mots, et puis quoi d'autre que l'ont ait envie d'évoquer, fût-ce par dérision ?

C'est le futur que l'on voudrait pouvoir déchiffrer dans le ciel du présent.

Savoir qui l'emportera, de la passion ou de la raison.

C'est facile, la passion. Comment ne pas comprendre que l'Armée brûle de se lancer à la reconquête de l'Afrique du Nord ? On ne se fait pas soldat quand on préfère la paix d'une garnison de province à l'excitation du combat.

Et, d'une certaine manière, tout deviendrait horriblement simple si un putsch militaire réussissait, si des camps bien tracés se formaient, si la guerre civile s'installait.

Mais, pour l'instant du moins, elle reste larvée. On la sent, souterraine, alimentée par ceux qui espèrent se hisser à travers elle jusqu'au pouvoir.

Le pire est que l'on ne sent plus la paix cheminer parallèlement. Quelque chose semble irrémédiablement cassé, dans l'engrenage qui aurait pu y conduire. Et même ceux qui avaient fait profession de se montrer le plus hostiles à l'ouverture de négociations en sont restés barbouillés, déçus. Tant ils espéraient au fond, comme tout le monde, qu'elles aboutiraient, quitte à crier ensuite à la trahison.

Pouvait-il en être autrement ? Y avait-il, y a-t-il quelque chose à sauver en Afrique ? Vous voyez bien que non, disent certains, puisque même avec Bourguiba...

On voudrait pouvoir leur répondre, un jour prochain : « Vous voyez bien que si, puisque même avec de Gaulle... ».

F. G.

LA NATION

Putsch ou pas putsch ?

● ***Retour de Metz, Jean Cau a essayé de pénétrer dans l'étrange univers des comploteurs. Ce n'est que le début de notre enquête.***

En latin, *cum spirare* (qui a donné conspirer en français) signifie *souffler avec*. Le mot putsch, lui, est plus moderne et d'origine allemande. Je n'en connais pas l'étymologie. En somme, conspirer en vue de faire un putsch, c'est à peu près souffler à plusieurs sur un tas de braises afin que s'en élève une grande flamme qui, agrandie jusqu'aux proportions d'un incendie, fera s'écrouler (putsch !) la baraque dans un grand fracas.

En cet août, à Paris, ça conspire dur en vue — putsch ! — de faire s'écrouler la baraque gaulliste. Etrange atmosphère ! On croirait vivre le film de Clouzot : « Les Espions » et tout ça serait très drôle si on ne voyait luire dans l'ombre des éclairs jetés par des poignards et si l'on n'entendait, venu de l'ombre, le bruit de revolvers qu'on arme et si l'on n'entrevoyait, dans l'ombre, les silhouettes des conspirateurs accroupis en train de souffler sur un énorme tas de braises. Quand montera la flamme ? Quand s'allumera l'incendie ?

« Ils voyagent beaucoup ! »

On dit que ça devrait « se faire » le 9 août ; *on* dit que ça se fera entre le 12 et le 15 août ; *on* dit que ces dates sont trop proches et que ça se passera en octobre. *On* (et ce dernier *on* est le plus optimiste) dit qu'en tout cas le régime gaulliste est condamné à mort et n'a pas six mois à vivre.

Retour de Metz, je m'armai de sérieux afin de débrouiller cette pelote à complots et de découvrir les extrémités de ses fils. Ça s'appelle faire une enquête sur le prochain putsch. Ce fut, aussitôt, comme si j'entrais non point dans le monde du silence, mais dans celui des murmures, des chuchotis et des peurs. Un officier dit : « *Oui, ça sent le putsch mais je ne peux rien avancer sous peine de démasquer mon gaullisme à mes confrères. Avouez que c'est un comble : un officier, en France, en août 61, ne peut pas avouer qu'il est gaulliste et prêt à soutenir le gouvernement. Lorsque le général Vézinet est venu tout récemment prendre son commandement à Versailles, il a réuni tous les officiers, leur a fait un speech d'une demi-heure au cours duquel il n'a pas osé prononcer le nom du général de Gaulle ! Nous en sommes là* ». Un fonctionnaire du ministère de la Guerre lève les yeux au ciel : « *Bien sûr qu'ils préparent quelque chose !* » Un monsieur qui n'a pas la manie de plaisanter assure que tout récemment Salan et « les colonels » sont venus prendre l'air dans la région parisienne. A quoi un autre citoyen réplique que ce n'est pas vrai puisque Salan et les colonels ont été vus à Alger. A quoi le premier répond calmement : « *Ça n'est pas contradictoire : ils voyagent beaucoup !* ».

Comme à colin-maillard

Faire une enquête sur le prochain putsch, c'est aller à la pêche sans asticots. La rivière grouille de poissons mais impossible de les attraper. D'autant qu'il y a ceux qui vous disent que de Gaulle est plus solide que jamais. Que si M. Pompidou refuse les Finances, c'est à n'en pas douter pour des raisons uniquement techniques et non point parce qu'il a peur de s'embarquer sur un bateau peu sûr. Que si M. de Courcel abandonne prochainement ses fonctions à l'Elysée, c'est parce que la politique l'ennuie. Que si M. Messmer s'oppose à son collègue M. Frey lorsque celui-ci réclame que les C.R.S. soient dotés d'armements « collectifs » (bazookas, mitrailleuses, etc.), ça n'est pas parce qu'il craint que les C.R.S. ne puissent être un jour opposés à l'Armée, mais parce qu'il veut que les C.R.S. restent des C.R.S. Outre cela, d'excellentes personnes m'ont prévenu : « *Attention, « on » sait que vous tournicotez autour du putsch. Si vous allez voir tels officiers, ils vous mèneront en bateau; tels fonctionnaires, ils vous raconteront des histoires...* »

Mais ou bien on laisse tomber, ou bien on cherche, mains en avant, comme à colin-maillard. C'est ce que j'ai fait. Honnêtement, voici ce que j'ai attrapé.

Les futurs putschistes, qui sont-ils ? D'abord ceux qui avouent l'être : les officiers qui (comme l'écrit « L'Esprit public ») en passant à la clandestinité ont « *scellé le fait révolutionnaire* » ; ensuite le noyau de civils (toujours pour citer « L'Esprit public ») qui avec les officiers continuent la lutte commencée le 22 Avril, et constituent « *un centre d'attraction, une source d'espérance pour tous ceux qui croient à l'Algérie française* » et sont « *un défi permanent au pouvoir* ». Lorsqu'ils expriment leurs intentions dans un journal qui a pignon sur rue, ces patriotes prennent quelques précautions. Lorsqu'ils distribuent tracts ou feuilles ronéotypées, ils sont plus nets : « *Sans perdre un instant, il faut engager la lutte décisive contre l'abandon, but désormais avoué de M. de Gaulle. Nous mettrons en jeu toutes les formes de résistance contre les mesures qui peuvent être prises dans ce dessein*, y compris le recours aux armes » (1), est-il dit dans « Le Journal de l'O.A.S. ».

Nez au vent

Tout ça ne serait pas sérieux et devrait faire hausser les épaules du Français moyen, si ce brave homme n'avait pas appris depuis le 13 Mai qu'un putsch, en France, peut être monté et réussi et si ce brave Français avait oublié que, le 22 Avril, le putsch échoua parce que mon ami Challe « *ayant franchi le Rubicon, ne cessa, pendant quatre jours, de vouloir remettre un pied sur l'autre rive* ». La prochaine fois (de putsch en putsch, c'est fou ce qu'on apprend) le Rubicon sera carrément franchi.

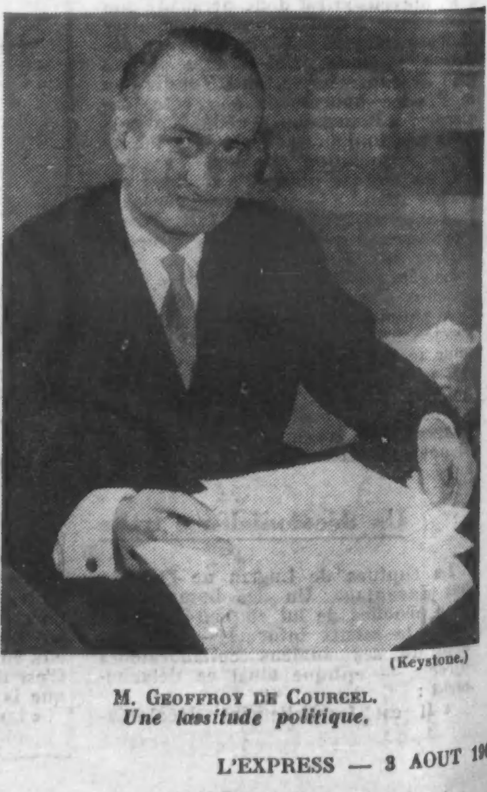
(1) Souligné dans le texte.

(A.F.P.)

M. Georges Pompidou.
Des réticences techniques.

(A.F.P.)

M. Roger Frey.
Un armement collectif.



(Keystone.)

M. Geoffroy de Courcel.
Une lassitude politique.

(Keystone)

L'EX-COLONEL LACHEROY.
A Paris ? Hum !

(A.F.P.)

L'EX-COLONEL GODARD.
A Genève ? Voire !

(A.P.)

L'EX-GÉNÉRAL SALAN.
A Alger ? Peut-être !

Pour l'heure, on se rassemble. On « travaille » les cinq cents officiers qui, du grade de sous-lieutenant à celui de général, ont pris naguère des libertés avec la légalité. On plastique de-ci de-là pour ne pas perdre la main. On signale — tel un Lacheroy — sa présence à Paris de manière éclatante. On se promène nez au vent — tel un général Gardy — dans les rues d'Alger. Mais pourquoi le gouvernement...

— *Arrêter Lacheroy maintenant, ça obligerait à mettre au bloc 3.000 personnes au moins. Dans l'atmosphère actuelle, c'est impossible !...* confie M. Debré à l'un de ses intimes.

Lequel intime se précipite au ministère de l'Intérieur et s'entend déclarer par M. Frey :

— *Michel a raison... Arrêter 3.000 personnes pour piquer Lacheroy, c'est impossible.*

Promotion en Corrèze

Alors, arrêter ce petit insolent de général Gardy ? Cette fois, c'est à moi qu'un pilotis du régime déclare :

— *Je sais où il est. Je peux signaler sa présence. Mais, primo, il sera prévenu dans les vingt-quatre heures de son arrestation éventuelle et filera et, secundo, moi, dans huit jours, je me retrouverai muté dans la Corrèze ou en Algérie. Et si je demande des explications et si j'ose avouer qu'un fait est en relation avec l'autre, on me répondra que j'ai mauvais esprit et que ma présence en Corrèze est indispensable. D'ailleurs, me dira-t-on, c'est une promotion puisque vous passez à l'échelon supérieur.*

Pour l'heure, on plastique, on se rassemble, on « travaille ». On « intoxique » aussi en lâchant des essaims de fausses nouvelles destinées à affoler le pouvoir, à égarer ses faibles coups et à brouiller les pistes que parcourent, pendule à la main, les quelques sourciers fidèles à de Gaulle et experts en repérages de coups d'Etat. Le colonel Godard est-il allé à Genève pour y présider une réunion au sommet de la fine fleur de l'activisme ? C'est probable. Sûr ? Nnn... on ! Seulement très probable. Est-il vrai que les colonels, sachant qu'ils devraient amarrer leur « révolution » à une politique en chapeau et en complet veston, seraient prêts à ne pas installer leurs bottes au gouvernement mais à confier la patrie rénovée à des civils qui ressemblent trait pour trait aux membres du Colloque de Vincennes ? Très probable. Et pas bête. Est-il vrai que les nouveaux Brutus confieraient aux éléments sûrs de l'Armée et de la police le soin de « balayer » (opération « de droite ») et apparaîtraient ensuite (deuxième temps : opération « de gauche ») en criant bien fort que la République est rétablie et le dictateur abattu ? Et qu'ils sortiraient de leur manche, pour preuve de leur amour de la République et de leur horreur du sang, des gens aussi doux que MM. Bourgès-Maunoury, François-Valentin et, dit-« on », Chaban-Delmas ? Vrai ? Pas vrai ? Jouons à pile ou face et regardons de quel côté la pièce tombe.

Gulliver

Ce qui est vrai, ce qui est sûr, c'est que le pouvoir gaulliste n'est pas en très bonne santé. Hier, comme l'Albatros de Baudelaire, ses ailes de géant l'empêchaient de marcher ; aujourd'hui, il ressemble à un Gulliver endormi qu'emmaillote une horde de méchants lilliputiens ; demain, quand il se réveillera, son grand corps sera couvert d'un grouillement de capitaines, de colonels, de parachutistes, de biaggis, de soustelles et de... ? Ça, ça sera la surprise ! Il voudra parler, ce grand corps, mais il sera bâillonné; il voudra bouger mais il sera plus ficelé qu'un saucisson. Reconnaissant tel ou tel visage, il n'aura même pas la ressource d'articuler : « *Tu quoque, mi fili, qui m'avais aidé à prendre le pouvoir un certain 13 Mai ?* »

En résumé : soyez optimiste si vous croyez à la fidélité de l'Armée à la personne du général de Gaulle, si vous croyez à l'absence de flair de ceux qui quittent ou refusent de monter sur la galère gaulliste, si vous croyez à la fermeté de M. Messmer, à l'absence d'ambition de M. Chaban-Delmas, à la contrition du général Challe, au zèle de la police à briser les complots, etc. Soyez heureux. Vous avez la foi. Ça ne sauve pas à tous les coups mais jusqu'au prochain putsch par exemple, ça aide à vivre un bout de temps.

JEAN CAU.

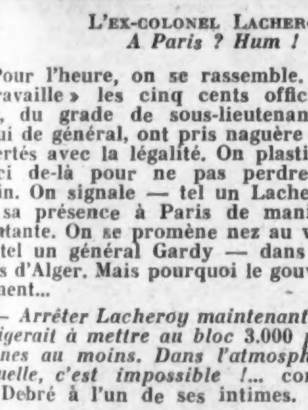
JEAN CAU

les oreilles et la queue

LES SECRETS DE LA CORRIDA

nrf

GALLIMARD



Cette annonce est offerte aux "Grandes Causes Nationales" par L'EXPRESS

8.200 GRANDS FUMEURS ONT CESSÉ DE FUMER

8.200 grands fumeurs (dont de nombreux médecins) ont cessé de fumer, sans effort, sans volonté, grâce à un tout nouveau procédé (Nico-Cortyl) qui fait disparaître le besoin de fumer, sans même que le fumeur s'en rende compte. Renseignements gratuits : Centre de Propagande Anti-Tabac (serv. 86 H) 18, Chaussée-d'Antin, Paris. Le Nico-Cortyl est absolument inoffensif et ne provoque, par la suite, aucun trouble.

Communiqué.

Si vous ne partez pas

le Centre Marin vous rappelle qu'il est ouvert tout l'été

et qu'il est à votre disposition pour vous offrir sa Cure Marine

MER - AIR SOLEIL

C.M.E., 63, avenue de Villiers
CAR. 58-99 - 9 h. - 19 h. 30

AFRIQUE DU NORD

La machine infernale

● *Un ministre tunisien est à Washington, un autre à Moscou, un troisième en Afrique noire. Le jeu reste ouvert, câble Claude Krief qui les a vus à Tunis avant leur départ.*

« L*A phase diplomatique dans laquelle est engagée la crise de Bizerte ne doit pas faire illusion* », m'a dit cette semaine à Tunis un jeune attaché d'ambassade occidental. « *Nous avons appris à manipuler Berlin, à colmater, à endiguer. Mais Bizerte reste une machine infernale incontrôlée.* »

Dans les rues de Tunis, à la Casbah, la radio diffuse du matin au soir des marches militaires. Au fond des cafés maures il n'est question que des récits des réfugiés, des retrouvailles avec la grande famille arabe, voire des futurs combats. A toute heure et particulièrement la nuit, aux portes de Tunis le touriste qui revient par exemple de Sidi-Bou-Saïd, doit montrer patte blanche aux barrages. Au cours de plusieurs réunions d'un véritable conseil de guerre, le président Bourguiba a fait adopter un plan de campagne prévoyant dans un premier temps l'acheminement de renforts en hommes et en matériel vers la zone de Bizerte.

Prises au dépourvu il y a deux semaines, les autorités tunisiennes ont maintenant organisé la défense de leur territoire en prévision non seulement d'une marche française sur Tunis mais également en vue d'une résistance si une partie de la Tunisie était occupée.

De multiples commandos s'entraînent déjà et les anciens chefs fellagha, couverts d'honneurs mais écartés des responsabilités politiques, ont été rappelés à l'activité. Au cours de ses entretiens à Tunis, M. Abdelkhalek Hassouna, secrétaire général de la Ligue Arabe, a fait le recensement des besoins tunisiens en techniciens militaires et en matériel. M. Hassouna s'est chargé de ventiler entre tous les pays arabes, selon les possibilités de chacun, l'aide qu'attend la Tunisie. De premiers envois ont déjà été faits du Caire. D'autres doivent suivre incessamment. C'est également M. Hassouna qui doit sélectionner les volontaires arabes désireux de défendre la cause tunisienne.

Opération « Charrue longue »

Ainsi progressivement mais sûrement la Tunisie se met sur le pied de guerre. Pourquoi ?

« *D'abord*, répondent les Tunisiens, *parce que nous nous attendons maintenant à tout de la part de la France.* » Plusieurs communiqués officiels ont souligné l'élargissement de certaines positions tenues par les troupes françaises. Chaque jour dans les journaux il est fait état d'une manière précise de dizaines de raids de reconnaissance effectués par l'aviation française jusque dans les régions de Sousse, Sfax et Gabès. Les autorités tunisiennes voient là des indices d'une intention française de reconquête, ou d'une fuite en avant qui serait imposée par les états-majors français au général de Gaulle. Les Tunisiens connaissent . mainte- l'opération « Charrue longue » qui nant l'existence dans les cartons de prévoyait dans un même temps l'occupation de Bizerte, l'attaque par les troupes du barrage des camps F.L.N. situés dans le fameux « bec de canard » et la prise de Tunis. Les responsables F.L.N. ont d'ailleurs pris leurs précautions et une large partie de l'armée F.L.N. de 20.000 hommes stationnée en Tunisie s'est déplacée vers le Sud. Pour tenter de la réduire, il faudrait pousser jusqu'à Gabès, voire la frontière libyenne. De toutes façons, à tort ou à raison la crainte d'une opération de reconquête a gagné la Tunisie. Il y a encore deux semaines le président Bourguiba était persuadé que la VI[e] Flotte américaine constituerait un bouclier invincible qui repousserait tout agresseur. Il sait aujourd'hui que les promesses formelles qui lui avaient été faites au moment du 22 Avril, quand il avait craint un raid français, n'étaient pas inconditionnelles.

Du bout des lèvres

Le départ pour Moscou du ministre des Affaires étrangères tunisien, M. Sadok Mokkadem, qui rentrait du Caire, annonce-t-il un spectaculaire renversement d'alliances ? C'est la question que j'ai posée à Tunis. « *Non*, m'a répondu une haute personnalité tunisienne. *Le comportement de la France et de l'Occident à Bizerte a provoqué dans le peuple et chez les dirigeants une prise de conscience brutale, une reconversion affective et sentimentale totale. Mais les alliances, les réseaux de soutien diplomatique ne se transforment pas du jour au lendemain. Il ne suffit pas de dire « J'ai changé ». Nous avons constaté que la Russie ne nous soutenait que du bout des lèvres. Nous subissons le lourd handicap d'avoir été trop liés à l'Occident. Il nous faut donc expliquer notre nouvelle politique et nous disposer à faire front avec de vrais atouts à la situation qui nous a été faite.* »

En fait, les autorités de l'Est ne semblent nullement disposées à s'engager vraiment en Tunisie. On affirme dans les milieux diplomatiques de l'Est à Tunis que la leçon du Congo a porté ses fruits. Sans doute la situation intérieure est-elle très différente. Mais pourquoi prendre le risque de susciter une intervention et une installation américaine ? Telle quelle, la crise ébranle l'Alliance atlantique, bouleverse l'équilibre des Nations Unies. Il vaut mieux laisser agir les pays arabes et le tiers monde plutôt que de prendre des responsabilités directes. A vouloir trop élargir la brèche que Bizerte a ouverte dans les positions occidentales africaines, ou à vouloir l'élargir trop vite, on s'expose, ajoute-t-on, à un manque à gagner.

Un calendrier serré

Ce raisonnement semble ici d'autant plus exact que les nations les plus frappées par Bizerte sont justement les plus proches de l'Occident. Qu'il s'agisse de la Nigeria ou du Sénégal, pour ne pas parler de la Mauritanie, le soutien à la Tunisie a été total, l'indignation unanime. Le voyage qu'a entrepris M. Masmoudi dans toute l'Afrique Noire va accentuer cette désagrégation des positions françaises dans l'ancienne Communauté, des positions occidentales dans toute l'Afrique ex-colonisée. C'est le représentant d'un Etat africain qui me disait cette semaine à Tunis : « *Comment ne pas penser que cela peut aussi nous arriver, que nous risquons de nous trouver aussi démunis que la Tunisie dans des circonstances analogues ?* ». C'est ce sentiment qui est l'atout essentiel de la Tunisie aux Nations Unies.

Mais est-ce que la victoire diplomatique que recherche sur ce terrain le président Bourguiba sera à même de se concrétiser à Bizerte ? Les éditorialistes tunisiens ont pris les devants. Pour eux il apparaît évident que la démonstration de l'impuissance des Nations Unies sonnerait le glas de l'Organisation internationale et contraindrait le monde à revenir à la loi de la jungle. Sans doute est-ce une manière excessive de considérer les choses. Mais il apparaît indiscutable qu'une carence des Nations Unies contraindrait le tiers monde à un choix qu'il s'est jusqu'à présent refusé de faire.

Il est pourtant indiscutable que faute d'un compromis acceptable par la France, Bizerte est susceptible de précipiter un démantèlement des Nations Unies. On murmure même à Tunis que M. H. se serait engagé à démissionner en cas d'échec.

C'est ce compromis que malgré les démentis, des «médiateurs» occidentaux s'ingénient à trouver. Du côté tunisien la position est simple. M. Masmoudi, le ministre tunisien de l'Information, m'a déclaré : « *Nous épuiserons d'abord toutes les ressources diplomatiques. Mais une chose est pour nous évidente. Bizerte n'est pas Toulon. Nous sommes une nation indépendante. Nous ne sommes pas l'Algérie et une ville tunisienne ne relève pas de la souveraineté française, des exigences de la défense française, fût-elle baptisée défense du monde libre. Nous sommes prêts à discuter avec la France, mais pour établir un calendrier serré de l'évacuation, un calendrier motivé par les faits, c'est tout.* »

Quand les militaires français, les Algériens et les Tunisiens parlent de guerre à Bizerte, il ne s'agit pas de la même.

Le tourbillon de violence

Mohamed Masmoudi est pourtant l'homme qui a sans doute le plus cru à l'amitié franco-tunisienne. C'est lui qui a préparé et organisé la rencontre de Rambouillet. Je lui demande s'il comprend la politique de de Gaulle. « *J'ai le sentiment que nous avons été entraînés dans une vaste machination. A Rambouillet, nous distinguions le général de Gaulle et Debré. Ce dernier avait été sincère. Il m'avait dit qu'il se méfiait de Bourguiba et de sa politique de l'artichaut, arrachant les concessions feuille après feuille. J'ai cru que le général de Gaulle voulait réellement la paix en Algérie, qu'il voulait décoloniser. Mais je sais maintenant que la France même sans colonies garde une mentalité coloniale. Il lui reste à s'autodécoloniser. Le général de Gaulle nous a parlé de l'indépendance de l'Algérie. Nous l'avons cru alors qu'il s'agissait peut-être de se servir de Bourguiba pour rompre le front maghrébin, disloquer le front algérien. Oui, c'était une machination. Mais la leçon ne sera pas perdue.*

« *Nous pensions avant Bizerte que certaines nations faisant partie par exemple du groupe de Casablanca, l'Egypte, le Mali ou la Guinée, avaient des préventions injustifiées contre la France ou l'Occident, qu'il s'agissait de complexes ou de séquelles psychologiques. Nous savons maintenant que ces Etats avaient raison et nous nous retrouvons sur le même plan qu'eux. Je rentre de Chine et du Caire où j'ai découvert nos vraies solidarités. La lutte anticoloniale forme un tout. Elle est la même dans le monde entier. Si la France ne se résout pas à évacuer Bizerte, la lutte reprendra, que nous le voulions ou non. Alors ce sera peut-être l'Afrique du Nord entière qui sera atteinte. Bourguiba lui-même a évoqué le « tourbillon de violence » qui menace la Tunisie et l'Algérie. Le gaullisme précipitera-t-il l'Afrique du Nord dans un conflit généralisé que la IV[e] République avait réussi à éviter ?* »

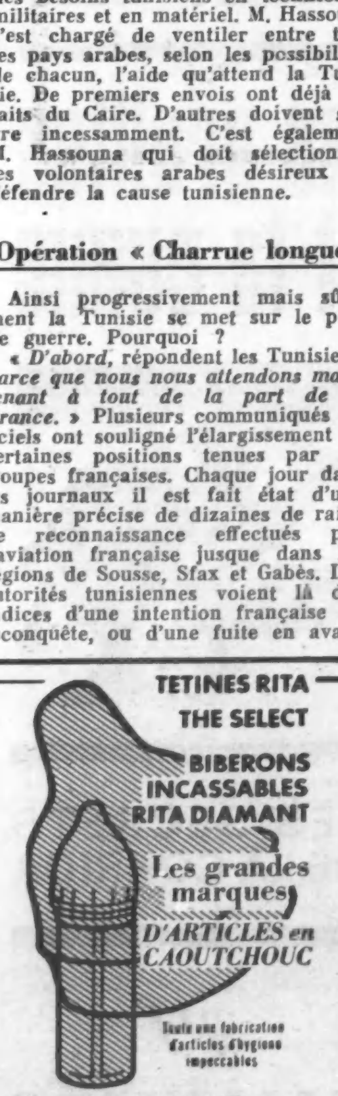
JEAN DANIEL A PARIS

Jean Daniel, gravement blessé aux deux jambes le 20 juillet, alors qu'il était en reportage à Bizerte, a pu être transporté par avion à Paris au début de la semaine. Il est actuellement dans une clinique, où il reçoit tous les soins néces-

(J. R. Roustan.)

saires, mais il est encore hors d'état d'écrire.

Il nous prie de remercier les très nombreux lecteurs et amis de « L'Express » qui ont pris régulièrement de ses nouvelles et qui lui ont adressé d'émouvants témoignages de sympathie.



C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11[e]
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

— Entourez Bizerte de barbelés et mettez l'ONU entre guillemets !

La question se pose à Tunis où commencent à rentrer les délégués algériens aux négociations de Lugrin.

Mais peut-on dire d'abord que la suspension du dialogue franco-F.L.N. est le résultat de la crise de Bizerte ? Je l'ai demandé à plusieurs personnalités tunisiennes et algériennes. La réponse est unanime, c'est non. Les Tunisiens étaient même allés plus loin. Avant que l'on n'annonce la rupture, M. Masmoudi s'était fait l'écho d'une thèse selon laquelle Bizerte pouvait être le « rideau de fumée » derrière lequel le général de Gaulle « braderait » l'Algérie, une sorte de diversion destinée à faciliter, d'autre part, des concessions. Autrement dit, certains milieux tunisiens se demandaient si Bizerte n'allait pas faciliter le retour de la paix en Algérie et M. Masmoudi avait ce mot amer : « *La paix sur les cadavres.* » Provoqué par le Sahara, le conflit de Bizerte n'allait-il pas entraîner des concessions françaises sur le Sahara, mais en faveur des Algériens ? Les raisons qu'a développées M. Belkacem Krim pour expliquer la suspension ont balayé cette hypothèse.

Devant le C.N.R.A.

Mais si la crise de Bizerte n'a pas poussé à un accord à Lugrin, elle n'a pas non plus provoqué l'échec. Plusieurs personnalités algériennes m'ont affirmé que si l'accord avait été possible, leur délégation serait allée jusqu'au bout. « *Tout au plus,* ont-elles ajouté, *nous aurions été gênés pour signer mais il aurait été facile d'attendre quelques jours ou quelques semaines puisque nous avions admis le principe des mesures d'apaisement en cours de discussion, dès que les grands principes auraient été établis.* »

La crise de Bizerte, cependant, a transformé le contexte nord-africain et international au moment où les délégués algériens constataient qu'ils butaient sur l'impasse saharienne. De plus, ils envisageaient de demander une suspension limitée pour la réunion à Tunis du Conseil National de la Révolution Algérienne (C.N.R.A.). C'est la rencontre des difficultés sahariennes, de Bizerte et de l'imminence de la réunion du C.N.R.A. qui les a incités à demander la suspension tout court, rendant à de Gaulle la monnaie de sa pièce d'Evian : « *Un à un* » me disait un jeune Algérien rencontré dans un restaurant.

En fait le F.L.N. comme l'Afrique du Nord se trouve à un tournant. C'est que le C.N.R.A. est le vrai détenteur de la souveraineté algérienne, il est un super-Parlement mi-militaire mi-civil devant lequel le G.P.R.A. est responsable. C'est le C.N.R.A. qui décide la politique que devra appliquer le G.P.R.A. C'est par exemple au dernier Conseil, celui de Tripoli en décembre 1959, qu'a été entérinée l'acceptation de l'offre de l'autodétermination et que les conseillers ont établi le programme des garanties politiques et pratiques à demander à la France avant d'accepter un cessez-le-feu.

Or M. Belkacem Krim s'est engagé à fond dans les négociations avec la France qui demande pratiquement la mise sur pied d'un statut complet, des engagements économiques et politiques. C'est ce problème qui doit être débattu devant le C.N.R.A., seul habilité à autoriser la ratification d'un accord définitif.

La machine infernale

De la même manière, le C.N.R.A. doit donner son quitus à l'équipe actuellement au pouvoir ou éventuellement la remanier. Ses décisions vont donc conditionner directement le sort des négociations franco-algériennes. Dans quel sens va-t-il trancher ? C'est actuellement impossible à dire à Tunis. Pourquoi ? Justement parce que le conflit de Bizerte apporte de l'eau au moulin des partisans d'une radicalisation de la guerre, c'est-à-dire justement d'une extension du conflit au Maghreb avec pour objectif la transformation révolutionnaire de tout le Maghreb.

Rien n'indique encore que le C.N.R.A. puisse opérer une reconversion aussi brutale mais il est de fait que les intentions révolutionnaires des plus modérés ont pour cadre l'ensemble de l'Afrique du Nord. Ce sont ces intentions qui ont longtemps effrayé Mohammed V et le président Bourguiba. Il en est de même aujourd'hui. C'est pour cette raison que les rapports tuniso-algériens, tout en s'étant améliorés dans l'épreuve, restent assez distants. Ainsi quand les militaires français, les Algériens et les Tunisiens parlent de guerre à Bizerte, et aujourd'hui ils en parlent ensemble, ni les uns ni les autres ne parlent de la même guerre. Les premiers rêvent d'un écrasement des katibas F.L.N. qu'il faudrait poursuivre en Libye ou en Egypte. Les Algériens voient une occasion d'embraser et de fondre en un même bloc l'ensemble des peuples nord-africains. Le président Bourguiba espère, lui, que ces dramatiques perspectives suffiront pour inciter le monde et la France à trouver une solution. C'est pour cette raison qu'il n'a pas tenu à engager à Bizerte les katibas F.L.N. qui s'étaient mises en marche, mais pourra-t-il toujours ne pas avoir recours à elles, ne pas engager les volontaires étrangers ? Là est justement la « machine infernale ».

Les dégâts dans les positions françaises et occidentales sont d'ores et déjà considérables mais ils peuvent être pires. Ou la France accepte grâce à un compromis que M. Bourguiba trouve la victoire diplomatique qu'il cherche, ou la date de Bizerte sera celle de l'an I d'une nouvelle Afrique du Nord, peut-être d'une nouvelle Afrique tout court.

CLAUDE KRIEF.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
L'IMPECCABLE
30, RUE DES MOINES - PARIS 17e

PAYSANS

Les ingrats

● ***Le gouvernement avait promis d'aller au cœur du mal. Mais les dirigeants paysans, commentant les dernières décisions, disent : « C'est une rustine sur une vieille chambre à air ».***

(A.D.P.)
LE MINISTRE : M. ROCHEREAU.
Des pêches dans le Rhône.

(A.P.)
LES REPRÉSENTANTS DE LA F.N.S.E.A. : MM. COURAU et BRUEL.
Une brèche dans le monopole.

« NOUS avons voulu aller au cœur du mal. La politique que le gouvernement a tracée exprime une nécessité nationale : permettre en quelques années la rénovation et l'orientation de l'agriculture française. Les têtes de chapitre de cette politique suffisent à montrer l'importance et l'immensité de la tâche. »

Ainsi parlait M. Debré le 23 juin au soir.

Cinq semaines plus tard, après quatre tables rondes avec les dirigeants paysans, M. Debré annonce (c'était samedi dernier) les mesures concrètes en faveur de l'agriculture. Il assure, et toute la presse le répète, qu'elles sont chères : 142 milliards supplémentaires pour le budget de l'an prochain ; 142 milliards qui font plus que doubler les dépenses budgétaires en faveur de l'agriculture, dépenses qui, cette année, étaient de 134 milliards seulement.

N'est-ce pas un bel effort ? Les paysans ne devraient-ils pas dire merci, d'autant que le prix du pain, en augmentant de 1 à 2 francs, rappelle aux citadins que *« les agriculteurs ont droit au soutien provisoire de la nation »* ?

A égalité

Or ceux-ci, par la bouche de Marcel Bruel, secrétaire général de la F.N.S.E.A. (1), répliquent d'un ton désinvolte : *« Nous demandions une refonte complète des structures et le rajeunissement de l'agriculture. On nous apporte une rustine sur une vieille chambre à air. Nous relancerons nos revendications ».*

« Monstres d'ingratitude », se disent les citadins, conformément à ce que M. Debré souhaitait leur faire dire.

De quoi, en effet, peuvent se plaindre les agriculteurs ? Aucun gouvernement n'a fait autant pour eux. Et les mesures annoncées samedi sont loin d'être négligeables :

● Le F.O.R.M.A. (2), doté d'un supplément de 80 milliards, devient un établissement plus autonome et plus souple que par le passé, ce qui lui permettra d'intervenir avant, et non plus après, l'effondrement définitif des cours.

● Les prestations sociales aux agriculteurs seront augmentées de 27 milliards l'année prochaine, et de 7 milliards supplémentaires en 1963.

● Des prêts spéciaux viendront encourager les groupements de producteurs qui, pour la commercialisation de leurs produits, *« pourront agir à égalité avec les intermédiaires, voire s'en passer quand un accord est impossible »*. Et pour défendre ces groupements contre les coalitions, boycotts et surenchères du négoce (qui a souvent, dans le passé, ruiné de jeunes coopératives de transformation et de vente), *« l'Etat leur réservera des pourcentages d'achat et des priorités dans les marchés des collectivités publiques et en ce qui concerne l'exportation »*. Une brèche de taille s'ouvre ainsi, à terme, dans le quasi-monopole de maints négociants, expéditeurs, exportateurs, commissionnaires ou mandataires en viande ou fruits et légumes.

Le train de mesures agricoles, en revanche, n'accorde guère de satisfaction aux agriculteurs quant aux prix de leurs productions, alors que les producteurs de blé, en particulier, avaient demandé 6 % de hausse. Ils obtiennent 1,5 %. Mais les revendications des céréaliculteurs — principaux partisans d'une reprise de l'action directe — n'étaient pas des mieux fondées : en dix ans, leurs recettes en francs constants (indice 184) ont augmenté aussi rapidement que le volume de leur production (indice 182). Il n'en va pas de même, loin de là, pour d'autres productions (viande, fruits et légumes), moins puissamment organisées et protégées. Le blé rapporte actuellement 500 à 600 francs par heure de travail ; la viande n'en rapporte que 50 à 80.

L'interview du « Spiegel »

De plus, les différences de productivité sont particulièrement accentuées entre les gros exploitants du bassin Parisien qui, avec leurs méthodes industrielles, obtiennent 40 à 60 quintaux par hectare, et la piétaille des petits paysans qui en obtiennent une vingtaine (et souvent moins). Aussi, 250 francs de mieux pour le blé auraient représenté cette année 500.000 francs de plus pour chacun des 7.500 « gros » livrant en moyenne 2.000 quintaux ; les 520.000 « petits », livrant en moyenne 23 quintaux chacun, auraient obtenu 5.750 francs légers. L'exemple illustre bien qu'une politique des prix ne résout pas les difficultés des petits paysans.

Cette vérité vaut pour d'autres productions également. Pour les céréales secondaires, tout d'abord, parce que soutenir leur cours à l'intérieur tout en subventionnant l'exportation des excédents pénalise les éleveurs français qui voient revenir en France, sous forme de volailles et de viandes, à des prix imbattables, l'orge que la France a vendue à ses voisins moitié moins cher qu'à ses propres paysans.

Relever les prix agricoles n'est pas la meilleure solution non plus pour le lait et certaines viandes dont la France, d'ici à quatre ans, devra exporter le sixième de sa production. Quant aux légumes, aux fruits et partiellement au bœuf, le problème de la rémunération convenable des producteurs se trouve posé à un autre niveau, comme M. Rochereau vient de le reconnaître dans un entretien avec l'hebdomadaire allemand « Der Spiegel » :

« DER SPIEGEL » : Bien que les prix consentis aux agriculteurs allemands soient sensiblement plus élevés qu'en France, les prix de détail allemands sont sensiblement plus bas. Comment expliquez-vous cela ?

M. ROCHEREAU : *C'est en effet un autre problème.*

« DER SPIEGEL » : Des producteurs français auraient jeté leurs pêches dans le Rhône parce qu'elles étaient invendables. Mais tandis qu'on offrait 5 francs le kilo au producteur, ces pêches étaient vendues à Paris entre 250 et 375 francs.

M. ROCHEREAU : *C'est exact.*

« DER SPIEGEL » : N'est-il pas possible de développer la consommation française en réglant le problème de la distribution et des marges commerciales exagérées ?

M. ROCHEREAU : *Je reconnais qu'il s'agit là de l'un des problèmes les plus difficiles que nous ayons à résoudre.*

Les réformes refusées

Il est probable que les dirigeants paysans ne se seraient pas indignés contre les mesures annoncées samedi par M. Debré si, en l'absence de concessions sur les prix, le gouvernement leur avait offert une politique agricole d'un coût équivalent, mais allant « au cœur du problème » ; si, au lieu d'accorder une hausse uniforme de 5 % sur les produits agricoles — hausse incapable, de toute manière, de résoudre les problèmes qui se posent aux jeunes paysans et aux exploitations marginales — le gouvernement avait annoncé des mesures économiques et sociales hardies.

Or, de toutes celles qui lui étaient demandées, il en a accepté deux seulement : la réforme du F.O.R.M.A. et l'encouragement aux groupements de producteurs (dont l'application dépendra dans une très large mesure du bon vouloir, qui n'est point assuré, des administrations intéressées).

En revanche, le gouvernement a refusé :

● L'octroi de crédits pour créer un institut d'économie agricole, pourtant indispensable.

● L'augmentation des crédits à la vulgarisation agricole, l'une des plus arriérées d'Europe.

● L'octroi aux sociétés d'aménagement foncier d'un droit de préemption sur les terres mises en vente. Or, sans ce droit, rien ne peut assurer que les terres libérées viendront remembrer ou étendre les exploitations trop petites plutôt que les grosses ou moyennes.

● La modernisation des circuits de distribution des fruits et légumes.

● Enfin et surtout, la mise en route d'une réforme de l'enseignement devant assurer, en fin de compte, aux agriculteurs une formation de même niveau qu'aux autres catégories sociales. Actuellement, il y a chez les paysans une proportion dix fois moindre de bacheliers et de diplômés techniques, vingt fois moindre de diplômés des universités, que dans l'ensemble des autres classes sociales. Pourtant, le 23 juin, M. Debré avait placé l'enseignement et la vulgarisation en tête de programme, en soulignant que « le retard est tel qu'il faudra sans doute dix à douze ans pour le combler ».

Les six milliards réclamés à cette fin ont été refusés.

Les dirigeants paysans réclamaient un « transfert » de 400 milliards en faveur de l'agriculture. Ils en ont obtenu 142. Le résultat est appréciable ; mais faute d'aller « au cœur du mal », il a plus de chances d'aiguiser, à terme, les revendications que de les calmer.

MICHEL BOSQUET.

(1) Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles.

(2) Fonds d'Organisation et de Régularisation des Marchés Agricoles.

LES RUSSES, L'AVENIR ET NOUS

par ALFRED SAUVY

Notre collaborateur Alfred Sauvy revient d'un séjour en U.R.S.S. au moment même où le parti communiste soviétique publie sa nouvelle charte : le projet de programme qui sera soumis en octobre au XXII[e] Congrès du parti. Ce projet de programme est déjà baptisé par « L'Humanité » : « Plan de construction du communisme. » Il promet en effet aux Soviétiques que, d'ici à vingt ans, la société « socialiste » sera devenue « communiste ». Sur ce programme ambitieux, Alfred Sauvy apporte ici des informations et des commentaires qui permettent d'en mieux apprécier le sens, la portée et les conséquences que l'évolution de la société soviétique aura pour notre vie à tous.

(Durazzo.)

DES SOVIÉTIQUES DE DEMAIN.
Le bon cheval.

INVITÉ par l'organisation du Mouvement de la paix en U.R.S.S. à séjourner et à débattre, j'ai volontiers accepté cette épreuve (au sens littéral et non péjoratif) et n'ai pas à le regretter.

Si je n'ai pas été fortement instruit par ce que j'ai vu, c'est-à-dire par le présent, j'ai, en revanche, été saisi par les ouvertures sur l'avenir, c'est-à-dire par ce que j'ai entendu.

Pas encore...

Les Soviétiques étant encore plus cultivés et encore moins bien habillés que je ne le pensais, j'ai été frappé par le spectacle du dimanche matin, à l'entrée du musée de l'Ermitage à Léningrad. Qu'on se représente une multitude de femmes de ménage et d'ouvriers agricoles entrant au Louvre (ou de figurants de cinéma habillés de cette façon) et l'on aura à peu près l'idée de ce tableau, qui vaut bien une file d'attente bourgeoise pour assister à un strip. *« J'ai l'habit d'un vilain, mais vous en avez l'âme ! »*

L'habillement s'est certes amélioré, depuis quelques années, mais le niveau culturel plus encore et cette comparaison conduit à des réflexions peu favorables à notre régime. Ils jouent le bon cheval, Science et Culture. Tandis que nous...

C'est que partout se retrouve le même contraste : préoccupation du présent, chez les Occidentaux, de l'avenir là-bas. « Dieu garde la durée et vous laisse l'espace. » Les Soviétiques travaillent dans le temps et si l'on trouve, en quelque secteur, quelque médiocrité, ce qui est fréquent, la réponse est toujours là : « *Pas encore.* » Les miracles de l'espoir valent bien ceux du crédit.

Pour mesurer le niveau de vie, pas besoin de statistiques précises : moins bien nourris, moins bien habillés, moins bien logés, moins bien transportés que nous, les citoyens soviétiques ne peuvent être supposés plus à leur aise, réserve faite cependant sur le « salaire social » (culture, soins de santé, lieux de repos collectifs) plus élevé que chez nous. Que l'individu ait, en moyenne, un pouvoir d'achat personnel plus faible, cela n'est pas douteux. En outre, de fortes inégalités existent à l'intérieur même des secteurs les plus homogènes. Si le médecin chef d'hôpital de Moscou est hautement rémunéré et considéré, le médecin de campagne doit compter sur les œufs ou la volaille qu'il recevra de sa clientèle.

Logement et collectivisme

Le point qui appelle le plus la critique est le logement. Longtemps négligé, il bénéficie aujourd'hui de puissants et remarquables efforts. A Kiev, ville relativement privilégiée, il y a sept millions et demi de mètres carrés pour 1.200.000 habitants, soit 6,2 mètres carrés par habitant, avec une forte dispersion autour de cette moyenne. En 1965, le stock doit passer à 14 millions de mètres carrés, qui feront un peu moins de dix mètres carrés par personne.

On peut alors s'étonner qu'on envisage dès maintenant de réduire à 35 heures la durée de la semaine de travail. Les Soviétiques préfèrent-ils moins travailler et être moins bien logés ? Ce serait une attitude défendable, mais leur avis ne s'exprimerait sans doute pas en ce sens.

Faut-il supposer que les autorités ne tiennent pas à faciliter la vie individuelle et familiale ? Des familles mal logées enverront plus facilement leurs enfants dans les écoles et les camps de pionniers ; les parents eux-mêmes recourront plus facilement aux installations collectives.

Un tel calcul n'as sans doute pas été fait sous une forme aussi positive. Mais assurément le souci de loger largement et confortablement les familles n'occupe qu'une place modeste dans la hiérarchie des préoccupations nationales.

Un problème pour l'U.R.S.S. : les besoins-virus qui traversent les mailles du rideau de fer.

Les prévisions tout récemment formulées annoncent bien que tous les citoyens seront logés dans vingt ans. Cela sera sans doute vrai avant cette date, mais la question de la dimension et du confort reste posée. Les normes 1980 seront-elles les normes 1960 ?

L'enfant et l'eau du bain

Du reste, l'explication précédente n'apparaît pas suffisante, si l'on observe que certains besoins publics sont eux aussi loin d'être couverts. Des crédits sont, par exemple, refusés pour l'entretien des monuments historiques, comme l'incomparable monastère « La nouvelle Jérusalem », dont Ilya Ehrenbourg nous a montré les secrets et la déplorable dégradation.

Une autre explication plus large se propose : tout régime réagit contre les excès du précédent et, dans son souci de rétablir l'équilibre, pousse dans l'autre sens. La réduction de la durée de la semaine de travail a toujours été et est encore un objectif fondamental de la classe ouvrière, qui, avec le temps, a pris la solidité du dogme. Si, dans l'optique de la lutte des classes, cet objectif doit toujours être poursuivi, le problème prend un autre aspect quand cette lutte a cessé. Le progrès technique peut être utilisé de diverses façons, entre lesquelles on peut balancer : mieux-être individuel, logement, voyages, mieux-être collectif, congés annuels, etc. Si le congé annuel n'est pas, dans la classe ouvrière, une revendication aussi traditionnelle que la réduction de la journée ou de la semaine de travail, c'est que celle-ci, dans la théorie marxiste tout au moins, mais aussi dans une optique arithmétique fort courante, doit contribuer à améliorer la répartition du revenu.

Or, la grande révolution a été dirigée contre le régime, sans l'être contre les idées qui en étaient dérivées. De sorte que, parfois, l'enfant a été jeté avec l'eau du bain. Le socialisme dont nous rêvons ici est encombré des mêmes survivances.

Ce maintien de positions devenues caduques, du fait même de la révolution, se retrouve là-bas en bien des cas.

Le taux d'intérêt était une institution capitaliste hautement réprouvée, tout comme le loyer du logement. Le jour où l'Etat est propriétaire, la question du loyer se pose tout autrement. Le loyer gratuit n'est qu'une générosité apparente, puisqu'il sera repris sur l'individu d'une autre façon. Sur le plan économique, il n'est pas indifférent que le loyer soit élevé ou bas. Le souci du bien public conduit à lui assigner un niveau optimal. Mais le dogme du « bas loyer progrès social » demeurant très ferme, la notion de loyer rationnel ne sera que très lentement admise.

Pour le choix des investissements, question souveraine pour la planification, la notion de taux d'intérêt a été initialement bannie, toujours selon le même mécanisme. Avec le temps et la réflexion, les économistes soviétiques introduisent les mathématiques dans l'économie, la programmation linéaire, etc., et ce que le sabir d'aujourd'hui appelle la recherche opérationnelle. Doucement renaît ainsi la notion fondamentale de taux d'intérêt, mais avec une terminologie toute différente, qui sauve l'amour-propre, ce qui est, après tout, l'essentiel.

Le passage au communisme

On parle à nouveau du passage au communisme, c'est-à-dire au stade distributif et comment pourrait-on ne pas en parler quarante-quatre ans après les coups de canon de l' « Aurore » ?

S'il s'agissait seulement de donner à chacun 3.000 calories bien réparties, des vêtements convenables, quinze mètres carrés de logement, avec chauffage, ainsi que les biens culturels, le communisme serait techniquement possible dans tous les pays évolués. Mais ici, nous nous trouvons devant la grande notion qui terrifie les économistes, celle du BESOIN.

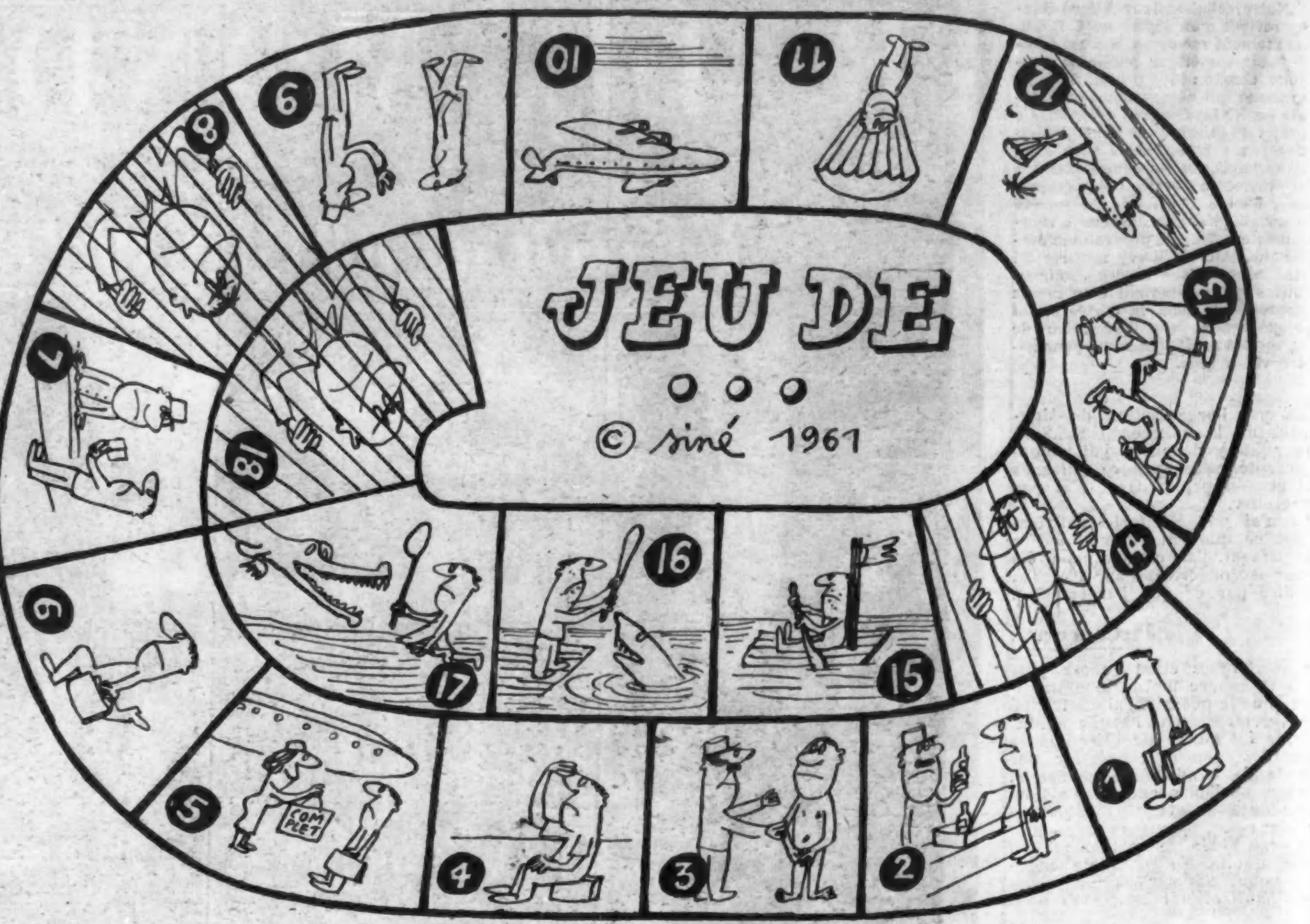
Comme la technique crée plus de besoins encore qu'elle n'en satisfait, elle accroît en Occident à la fois le bien-être et le mécontentement, le second étant d'ailleurs un facteur de progrès. L'écureuil monte dans la cage et fait tourner la roue.

En U.R.S.S., le communisme ne peut être instauré que si l'Occident ne lui communique pas perfidement (et d'ailleurs innocemment) ses besoins-virus, à travers les mailles du rideau de fer. Et c'est pourquoi les Chinois sont, malgré leur pauvreté, plus voisins du communisme que les

→

SINÉ PART POUR CUBA (suite)

Depuis quinze jours, Siné tente vainement de partir pour Cuba, d'où il doit se rendre ensuite aux Etats-Unis. Il s'est heurté chaque jour à de graves difficultés. Pour mettre en garde les candidats voyageurs, il a inventé ce petit jeu :



REGLE DU JEU

Cases

—

1. **Vous partez pour Cuba...**
2. **Vous emportez des choses défendues et la douane vous les confisque.**
3. **Pour vous apprendre à être grossier, on vous fouille complètement.**
4. **Vous attendez l'avion et vous apprenez qu'il a été saisi par les autorités américaines.**
5. **Un autre avion arrive mais il est complet.**
6. **Vous apprenez qu'il y en a un autre qui part de Prague.**
7. **Mais vous n'avez pas de visa tchécoslovaque et...**
8. **...vous faites un petit séjour en prison en attendant que votre cas soit éclairé.**
9. **Vous avez beaucoup trop de bagages et on vous en garde la moitié.**
10. **Enfin l'avion décolle.**
11. **Il tombe en panne et vous devez sauter en parachute.**
12. **Vous tombez par chance sur une île d'où un autre avion part dans trois minutes.**
13. **En cours de vol, un contre-révolutionnaire oblige le pilote à se poser sur une île pro-américaine.**
14. **Là, vous faites un séjour en prison.**
15. **Vous réussissez à vous échapper en radeau.**
16. **Vous êtes attaqué d'abord par des requins...**
17. **...et puis, à l'arrivée, par des crocodiles.**
18. **Vous vous êtes trompé d'île et vous arrivez en République Dominicaine où vous faites un séjour en prison... indéfini.**

→

Soviétiques ; ne parlons pas des Polonais.

Les Français de Moscou affirment que les Soviétiques sont dévorés de besoins, notamment de transport individuel. Mais personne n'a jamais trouvé, en aucun pays, le moyen de mesurer cette notion si féconde. Elle pèse lourdement, mais nul ne connaît son poids.

Signalons cependant la tendance si souvent rencontrée en Europe et en Amérique à la recherche d'un emploi complémentaire. C'est la marque même, non de la pauvreté, mais du besoin.

Voici maintenant un profond sujet de satisfaction : pour qui ? Pour tous, pour les Occidentaux, du moins les libéraux, comme pour les Soviétiques et le tiers monde.

M. Alexandre Korneitchouk est président du Soviet Suprême d'Ukraine et membre du Comité Central du Parti Communiste. C'est aussi un homme ouvert, animé du véritable courage, le plus méritant, le courage civique. Pendant la guerre, il a écrit une pièce, « Le Front », que les généraux ont cherché à interdire et qui devrait bien tenter un directeur de théâtre de chez nous.

Sans que nous le poussions en rien dans ce sens (et sans doute parce que nous ne le poussions pas), cet homme éminent nous a déclaré ceci : « L'individu nous préoccupe vivement ; il va devenir l'objet de notre attention. Mais dites-vous bien que *nous avons vécu vingt ans de forteresse ; et dans une forteresse, on ne peut être en démocratie* ». Il a ajouté qu'ils se préoccupaient de réviser l'Histoire et même qu'une confrontation a eu lieu, dans ce but, entre historiens soviétiques et américains.

Il est normal que la possession de la bombe, la réussite des spoutniks et le progrès économique fassent peu à peu disparaître le complexe de persécution et rendent plus « libre » l'esprit, en attendant l'homme.

Après ces déclarations sensationnelles, cet homme, dont le visage respire la puissance en mouvement, a ajouté : « Mais surtout, ne nous pressez pas ! »

Berlin, l'Allemagne

Toute imprécation contre le rideau de fer a, nous le savons, la vertu de l'épaissir et tout éclat bruyant, à l'occasion d'un différend sino-soviétique, l'effet d'une truelle de ciment sur une fissure.

Sur la grande question du jour, position extrêmement claire : les autorités soviétiques du Mouvement de la paix nous ont confirmé l'argument : « Nous invitons tout le monde à prendre le café avec nous (reconnaître la R.D.A.). Si l'on ne vient pas, nous prendrons le café tout seuls. » Ils ont ajouté, de la façon la plus explicite, qu'ils étaient prêts à accorder les garanties de transit les plus totales (y compris garanties des Nations Unies) pour que les Berlinois puissent rester libres à la façon dont l'entendent les Occidentaux. D'ailleurs, si nos propositions sont insuffisantes, ont-ils ajouté, que les Occidentaux en formulent d'autres.

Comme il est impossible d'empêcher l'Union Soviétique de reconnaître l'Allemagne de l'Est, c'est une opération de gribouille que de laisser faire sans négocier et obtenir des compensations.

Les Soviétiques redoutent à l'extrême le militarisme allemand. Les horreurs qu'ils ont subies et dont nous n'avons qu'une bien faible idée expliquent facilement cette attitude affective, sans la justifier toutefois, car c'est, en somme, recommencer quelque peu la guerre précédente. De l'eau a coulé depuis Potsdam...

Le désir de revanche d'une partie des Allemands n'est pas contestable, mais, dans cette affaire, les Soviétiques (et les communistes français) oublient quelque peu les Etats-Unis. Je les ai suppliés de se mettre un moment à la place des Américains et de se représenter l'effet que peut avoir sur l'opinion publique une nouvelle telle que « Un million de Berlinois libres vont perdre la liberté ». C'est l'amour-propre qui cause les plus grandes catastrophes historiques.

Les communistes français

Au cours de ces huit jours si remplis, je me suis trouvé en contact avec les quatre communistes de notre groupe de huit personnes. Sur bien des points, nous admirions ensemble avec ferveur les réalisations et les promesses. Sur le problème de Berlin et du désarmement, nous trouvions facilement des vues communes, à condition de ne pas pousser trop loin le débat. Inutile de dire que, sur les critiques à l'égard des folies politiques commises en France depuis 1945 sous forme de guerres coloniales, nous ne différions guère que sur le degré d'espoir de voir les yeux s'ouvrir enfin.

Mais, tout au long de ce séjour, je songeais amèrement à ce destin : les communistes français, si purs, si désintéressés, si soucieux de l'avenir français, nous les sentons terriblement loin de nous et même de notre pays. Sur l'économie française, par exemple, leur information est si déplorablement éloignée des réalités qu'aucune conversation n'est même possible.

En outre, à force de ne penser qu'en termes d'avenir, ils en viennent à maltraiter le présent et par là, bien souvent, à nuire non seulement à leur pays, mais à leur propre cause.

Les déclarations de Korneitchouk, d'Ilya Ehrenbourg ou d'autres, aucun communiste français ne peut les faire sans courir les plus grands risques. Il lui faut attendre une large confirmation avant de suivre, sur une voie si nouvelle.

Loin de jouer le rôle d'intermédiaires, comme une certaine logique aurait pu le dicter, les communistes français sont hantés par la crainte d'être quelque jour court-circuités. Prisonniers de tout cet ensemble, placés eux aussi dans une forteresse, ils ne peuvent plus faire un mouvement. Aucun ne peut même avoir intérieurement conscience de cette immobilité, sans entrer déjà dans un isolement dramatique.

C'est du fait de cet éloignement, de cet écartèlement et de l'absence d'opposition progressiste qui en résulte, que les erreurs les plus accablantes peuvent être commises chez nous.

« Le grand drame de l'Histoire, c'est *le conflit entre la pureté et les communications*. C'est la pureté qui a engendré les plus effroyables désastres, les tueries les plus meurtrières. Nous devons donc opter à fond pour les communications. » Ces paroles que j'ai prononcées au dernier toast à Moscou ont reçu, j'insiste là-dessus, la chaleureuse approbation des Soviétiques. C'est là un immense progrès qui n'est qu'un tout petit pas dans la voie d'une construction totale du monde.

ALFRED SAUVY.

120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE

Un récit de BRYAN PETERS

La guerre atomique peut-elle éclater sans qu'on le veuille ni d'un côté ni de l'autre, alors que des escadres de bombardiers américains sont en vol vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et que les rampes de fusées soviétiques sont en alerte permanente ?...

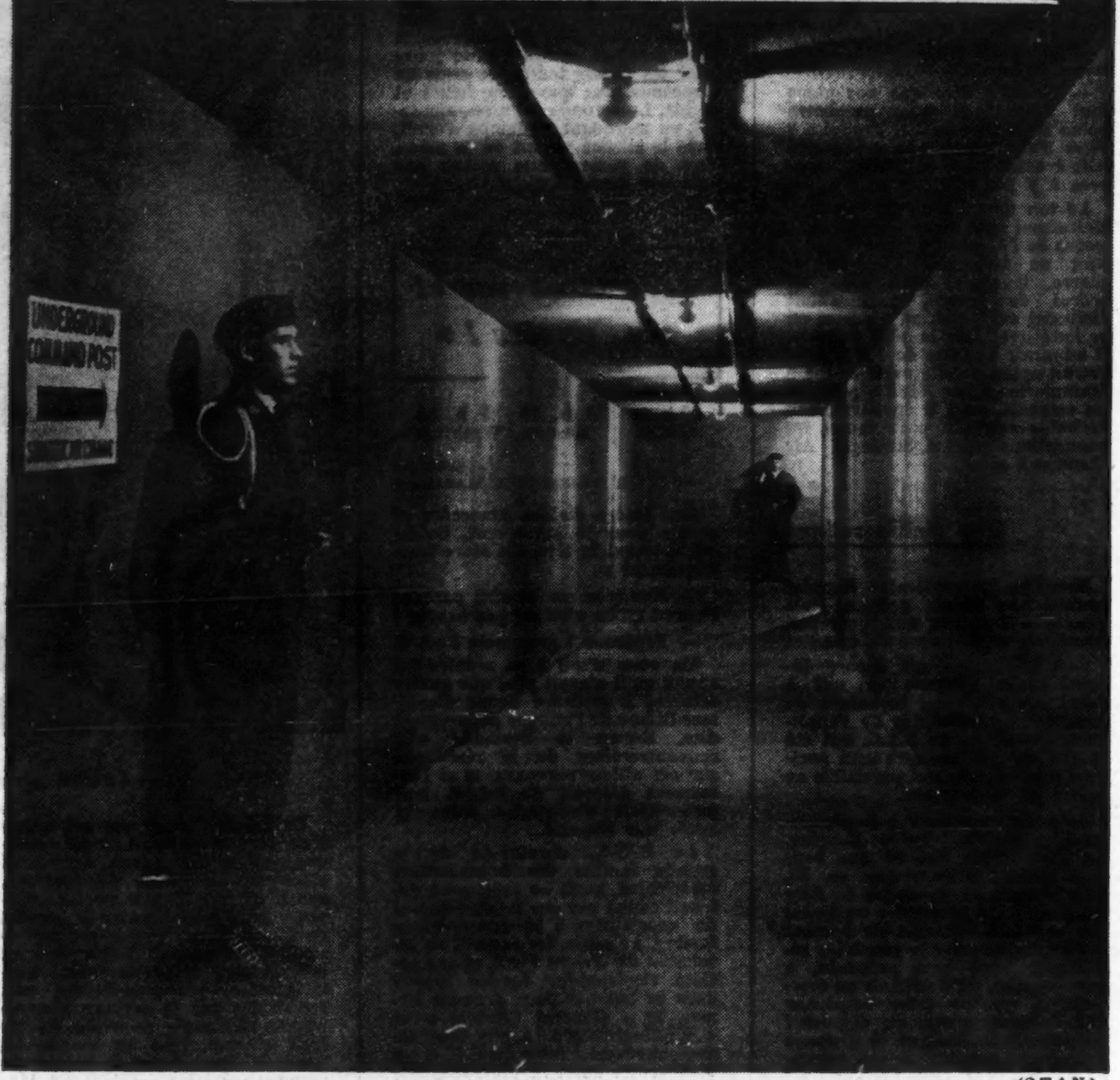
Bryan Peters a commencé ici la semaine dernière le récit documenté et scientifiquement exact de l'une des façons dont cette guerre peut être déclenchée.

Le général Quinten, qui commande la base S.A.C. de Sonora, dans le Texas, a pris, seul, la terrible décision de lancer les bombardiers atomiques de la 843e escadre du S.A.C. (Strategic Air Command) à l'assaut de l'U.R.S.S.

Il n'est pas fou. Seulement persuadé, comme beaucoup de chefs militaires, que si l'Amérique n'attaque pas la première, c'est l'U.R.S.S. qui attaquera.

Aucune communication n'est plus possible ni avec lui ni avec ses subordonnés.

Placés devant cette situation, qu'est-ce que le Pentagone et le Président des Etats-Unis peuvent faire pour arrêter les bombardiers en vol ?



(O.T.A.N.)

DANS UNE BASE SOUTERRAINE DU STRATEGIC AIR COMMAND.
« Dans moins de deux heures, la capacité offensive des Soviets sera détruite. »

10 h. 25	13 h. 25	5 h. 25
G.M.T.	Moscou	Washington

LE PENTAGONE - WASHINGTON

DIX minutes après que le général Franklin, commandant en chef du Strategic Air Command, eut reçu d'Omaha le coup de téléphone de son adjoint, des lampes s'allumèrent au Pentagone, dans toutes les parties de l'immense construction, à mesure que le personnel constituant les rouages-clefs du vaste organisme regagnait les bureaux, après avoir été brusquement réveillé.

Les chefs d'état-major des trois Armes arrivèrent presque en même temps à la salle des opérations.

A l'une des extrémités de l'imposante salle rectangulaire, une douzaine de confortables fauteuils étaient disposés en demi-cercle, face à un mur qui s'élevait en s'inclinant à environ quinze degrés vers eux. Sur ce mur étaient fixées trois cartes ; chacune d'elles représentait le globe.

La carte de gauche montrait, pour chaque pays, la densité de population, la quantité produite de nourriture par tête d'habitant, le régime politique et le degré d'industrialisation. La carte de droite montrait les dispositifs militaires et navals des divers pays : d'un coup d'œil, on pouvait y voir l'importance de la flotte sous-marine des Russes, répartie dans toutes les mers, et le déploiement de leurs massives forces terrestres.

En rouge et en bleu

La carte centrale, plus grande que les deux autres réunies, représentait l'hémisphère boréal, tel qu'il aurait pu être vu d'un satellite survolant le Pôle Nord à 1.500 kilomètres. Sur cette carte figuraient, en rouge et en bleu, les objectifs russes et américains auxquels on était convenu de donner les priorités I et II.

Les points rouges indiquaient les premières priorités, c'est-à-dire les objectifs considérés comme vitaux, pour l'un et l'autre camp, en cas d'opérations immédiates, et surtout pour des opérations offensives. Ces objectifs-là devaient absolument être détruits dans les heures suivant immédiatement le début des hostilités. Ils consistaient surtout en bases aériennes, en rampes de lancement de fusées et en un certain nombre de grandes villes. Il y en avait quarante-six en Amérique, plus quatorze autres (des bases S.A.C. pour la plupart) dans le reste du monde libre. En Russie, il y en avait trente et une, plus trois dans les pays satellites, et une en Chine.

Les points bleus indiquaient les secondes priorités, c'est-à-dire les objectifs qui seraient détruits au cours de la seconde phase, comprise entre douze heures et quatre jours après le début des hostilités. Ils comprenaient les nœuds de communication, les centres industriels, les villes dont la population excédait un demi-million, les aérodromes défensifs et des rampes de lancement de fusées. Il y en avait environ cinq cents dans le monde libre et quatre cents dans le bloc soviétique.

Derrière le mur des cartes, qui était fait d'un matériau transparent, des équipes s'affairaient à marquer sur la carte, avec des crayons de couleur spéciaux, les « Points X » et les itinéraires des bombardiers de la 843e escadre, en route vers leurs objectifs. Ceux-ci étaient figurés en rouge, et les trente-deux avions suffiraient, à eux seuls, à les détruire tous, puisque chaque appareil avait pour mission d'en atteindre deux. Quinten savait ce qu'il faisait, en prenant sa décision.

Une raison technique

Les trois chefs d'état-major s'entretinrent quelques instants à voix basse. Puis le général Franklin s'avança sur une estrade qui couvrait toute la largeur du mur et se plaça sous la carte centrale.

— Messieurs, dit-il, il y a une demi-heure, sans en avoir reçu ni l'ordre ni l'autorisation, un de mes commandants de base a donné les ordres d'attaque à une des escadres placées sous son commandement. Cette escadre effectuait une mission simulée qui la menait jusqu'au point où, en temps de guerre, elle devrait commencer la première phase de son attaque. Dans le jargon S.A.C., nous appelons ce point, le « Point X ».

« Vous pouvez voir sur la carte ci-dessus les trente-deux « Points X » de la 843e escadre. Vous constaterez que tous les points rouges, qui sont les objectifs de priorité I, sont inclus dans l'ensemble des objectifs assignés à cette escadre. A l'heure où je parle, soit 10 h. 31 G.M.T., chaque bombardier se trouve à une distance de son objectif qui peut être évaluée, en durée de trajet, à 90 ou 100 minutes maximum, selon les avions.

« La 843e escadre est, de toutes celles du S.A.C., la seule dotée des nouveaux B-52-K. Cela signifie qu'elle est capable de percer les défenses ennemies et d'atteindre tous ses objectifs sans exception.

Dans moins de deux heures, la capacité offensive des Soviets sera effectivement détruite. Je répondrai maintenant de mon mieux à vos questions. »

Le visage de Franklin était totalement dépourvu d'expression. Au tréfonds de lui-même, il sentait que Quinten avait sans doute raison, et que cette action constituait la seule solution possible pour le monde libre ; mais il n'en laissa rien paraître.

Ce fut la Marine qui posa la première question :

— Je crois comprendre, dit l'amiral Maclellan, qu'il y a une raison technique pour laquelle vous ne pouvez pas rappeler tout simplement cette escadre ?

— Il y en a une, en effet, répliqua Franklin. Le commandant supérieur de la base en question a

→

→

choisi un des plans prévus en cas de danger subit. Selon les prescriptions de ce plan, tout nouvel ordre ou contrordre adressé aux unités en vol, après le déclenchement de l'attaque, doit être précédé d'un groupe de trois lettres. Sans ce groupe, les appareils ne peuvent recevoir aucun message. Par mesure de précaution en vue d'éventuels sabotages, ces lettres-clefs sont indiquées personnellement par le commandant de base aux chefs de bord, juste avant le décollage. Le commandant de base et son adjoint gardent tous deux le secret sur le groupe de lettres choisi. Or, dans le cas présent, le commandant en second participe à l'action de l'escadre : il commande un des appareils. Quant au commandant même de la base, il refuse de rappeler l'escadre.

Le général Keppler, chef d'état-major de l'Armée, rugit :

— Est-ce à dire que vos plans sont assez flous pour permettre qu'un incident pareil se produise ? Vous n'avez donc pas prévu une telle éventualité ni les mesures propres à y parer ?

Le ton de sa question montrait clairement qu'il n'en attendait pas moins de l'Armée de l'Air. Keppler était un très brillant chef de guerre. Il avait servi sous les ordres de Patton, puis s'était distingué en Corée, au moment où la lutte avait été la plus pénible. Il admirait l'Armée de l'Air, pour l'étroit appui qu'elle avait donné à l'infanterie et aux blindés pendant les combats, mais il éprouvait une véritable aversion pour toutes les conceptions du « Strategic Air Command ».

Une vieille relique

Franklin considérait Keppler comme une vieille relique. Mais l'heure n'était pas aux querelles. Aussi, répondit-il avec calme :

— Général, on n'a encore inventé aucun système qui soit à l'abri des réactions humaines de ceux qui sont chargés de l'appliquer. Les plans du S.A.C. ont été conçus de manière qu'aucun accident raisonnablement prévisible ne puisse les bouleverser.

— Aucun accident raisonnablement prévisible ! tonna Keppler. Ce n'est certes pas ce que vous avez raconté à la presse en 58, quand il y a eu au-dessus du Pôle Nord cette tempête qui a contraint vos appareils, chargés de bombes réelles, de survoler le territoire soviétique. Vous avez prétendu, à cette époque, qu'il existait un merveilleux système pour empêcher tout incident grave, un dispositif permettant de bloquer à distance l'armement offensif de vos avions, où qu'ils soient. Qu'est-ce qu'il est devenu, ce dispositif, et a-t-il jamais existé, en réalité ? Ou bien était-ce seulement un os que l'Armée de l'Air a donné à ronger aux journalistes et au Congrès ?

— Il existe, répondit Franklin, toujours imperturbable et se refusant à laisser Keppler le faire sortir de ses gonds. Ce que nous avons révélé à la presse était la pure vérité, mais ce n'était pas toute la vérité, général ! Pour être complètement réalistes, nos plans ont dû tenir compte d'une éventualité : celle d'une attaque telle que, dès le premier coup, nous serions vraiment dévastés. Un commandant de base pourrait alors fort bien constater qu'il resterait le seul officier supérieur disposant d'une force efficace. Il n'aurait cependant plus la faculté de demander des ordres au Haut Commandement, si les communications étaient hors d'usage. De toute évidence, un commandant de base placé dans une telle situation doit avoir le pouvoir d'agir de sa propre autorité, et c'est précisément ce qu'a prévu le Plan R, que le commandant supérieur de Sonora vient de mettre à exécution. Nous ignorons pourquoi il l'a fait ; nous savons seulement que l'élément humain a déjoué nos calculs.

Keppler grommela un inintelligible commentaire.

Il fut interrompu par la voix tranquille de Steele. En sa qualité de président en exercice du Comité des Chefs d'Etat-Major, il exprima en quelques mots les conclusions auxquelles la Marine et l'Armée aboutissaient, chacune de leur côté :

— Messieurs, dit-il, le président et les secrétaires d'Etat aux Affaires étrangères et à la Défense vont venir nous rejoindre dans quelques minutes. Je ne vois que deux solutions à leur proposer. La première consiste à rappeler la 843ᵉ escadre. Nous avons déjà des radio-télégraphistes qui cherchent à obtenir des réponses en utilisant les diverses combinaisons possibles de trois lettres. L'ennui, c'est qu'il existe environ 17.000 combinaisons possibles. De plus, tous les avions écoutent sur la même longueur d'onde, en sorte que nous ne pouvons pas essayer en même temps vingt ou trente combinaisons différentes. Nous sommes obligés de les transmettre une par une. A raison de trente secondes par message, il nous faudrait environ cinq jours pour les passer toutes, et nous ne disposons plus que d'une heure et demie. La seconde solution, ajouta-t-il, en marquant un temps d'arrêt, dans le silence pesant de la pièce, c'est de mener cette action jusqu'à son terme logique.

« Numéros un et six, parées ! »

10 h. 30 G.M.T. 13 h. 30 Moscou 5 h. 30 Washington

A BORD DE L'« ANGE DE L'ALABAMA »

Les fusées étaient amorcées et prêtes pour le lancement. Goldsmith, levant la tête, dit alors laconiquement :

— Numéros un et six, parées ! Pourvu qu'on n'en ait pas besoin !

— Espérons ! grommela Brown.

Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il n'avait plus que quatre minutes à attendre avant d'entamer l'étape de l'attaque proprement dite. Brown se demanda s'ils rencontreraient de la résistance sur cet ultime parcours, et si l'armement défensif du B-52-K leur permettrait d'atteindre sains et saufs leur objectif.

Le B-52-K, dernier-né de la grande famille des bombardiers américains, avait un armement défensif conçu par une triple alliance de spécialistes : le constructeur Boeing, à Seattle, les experts en armement de Wright Field, et une société électronique fondée exprès dans ce but par deux grandes firmes, la « General Electric » et « Westinghouse ». A eux tous, ils avaient réussi à faire du B-52-K un bombardier aussi invulnérable que possible.

Le Frelon

Ses deux principaux ennemis étaient les fusées téléguidées, lancées soit du sol, soit d'un autre avion, et les fusées non téléguidées lancées en salve, à courte distance, par les chasseurs supersoniques. Contre les premières, le B-52-K disposait d'une impressionnante batterie d'appareils électroniques dont le rôle consistait à dérégler le dispositif de direction des engins ennemis.

Les constructeurs de machines électroniques avaient conçu un puissant cerveau électronique, qui pouvait automatiquement sentir la présence d'une fusée par les pulsations de son radar. Il déterminait alors la fréquence exacte de ces pulsations, la vitesse et l'itinéraire de l'engin, puis émettait lui-même une série de pulsations. Celles-ci, enregistrées par l'engin ennemi, lui donneraient de fausses indications, dérégleraient ainsi le système utilisé pour le guider, et lui feraient manquer son objectif. Dans certains cas, ces radiations auraient pour résultat de faire exploser prématurément la fusée, ou encore de lui faire faire demi-tour et de la renvoyer sur son propre itinéraire. Au cours de très nombreux essais, le cerveau électronique n'avait jamais manqué de déceler puis de détourner de sa route n'importe quelle fusée téléguidée.

LE « MUR » DES ...
— Serait-il nécessaire d'employer la force ? demande le Pré...

En même temps que cet avion était doté d'un cerveau électronique, on modifiait son armement classique, en queue du fuselage, car il n'avait plus la portée suffisante pour lutter contre le second de ses ennemis, le chasseur supersonique surgissant à l'arrière et lançant une salve de fusées non téléguidées, par conséquent non repérables par le cerveau électronique. Si l'angle de visée du tir était correct, rien au monde ne pourrait les arrêter à partir du moment où elles auraient été lancées. La solution, dès lors, était évidente : il fallait détruire l'avion porteur de fusées avant qu'il pût les lancer.

L'Armée de l'Air demanda donc et obtint qu'on lui fournit une arme capable d'atteindre ce but. Cette arme reçut un nom très long, sous la forme d'une série fort compliquée d'initiales, mais, dans le jargon S.A.C., les équipages la baptisèrent « le Frelon ». Une piqûre de la tête nucléaire — pas plus grosse qu'un pamplemousse — de ce « Frelon » anéantissait tout, dans un rayon de cinq cents mètres autour du point de l'explosion.

84 minutes

La fusée « Frelon » du B-52-K était contrôlée au départ par un système radar, celui-là même dont le fonctionnement était confié à Goldsmith. On la lâchait dès qu'un chasseur ennemi paraissait dans un rayon de huit kilomètres. Dans la première partie de son vol, elle s'écartait en droite ligne du bombardier ; puis, à deux kilomètres de la cible, elle cessait d'être téléguidée par le bombardier, pour ne l'être que par son propre système infra-rouge, qui la menait droit sur l'objectif. Son détonateur était réglé de telle manière que la charge explosât automatiquement à deux cents mètres de l'objectif. Une série d'essais avait montré que si un bombardier lançait une fusée « Frelon » contre un chasseur, à huit kilomètres de distance, celui-ci était invariablement détruit avant d'arriver à deux kilomètres du bombardier.

Telle était donc la puissance d'armement défensif du B-52-K. Brown, en y songeant, ne pouvait qu'espérer que la pratique prouverait l'excellence de la théorie... La voix d'Andersen interrompit ses réflexions.

— Dans deux minutes, le « Point A », capitaine ! Nouvelle route : un, sept, huit !

— Nouvelle route : un, sept, huit ! Combien de temps d'ici à l'objectif ?

— Quatre-vingt-quatre minutes, répondit Andersen.

Peut-être recevraient-ils un contrordre avant l'attaque ? Brown rejeta résolument cette idée, la jugeant désormais invraisemblable, impossible.

— Au travail, ordonna-t-il, après avoir profondément respiré. D'abord le n° 1 — armée et amorcée pour être larguée à 7.000 mètres. Annoncez les opérations à mesure que nous les effectuerons !

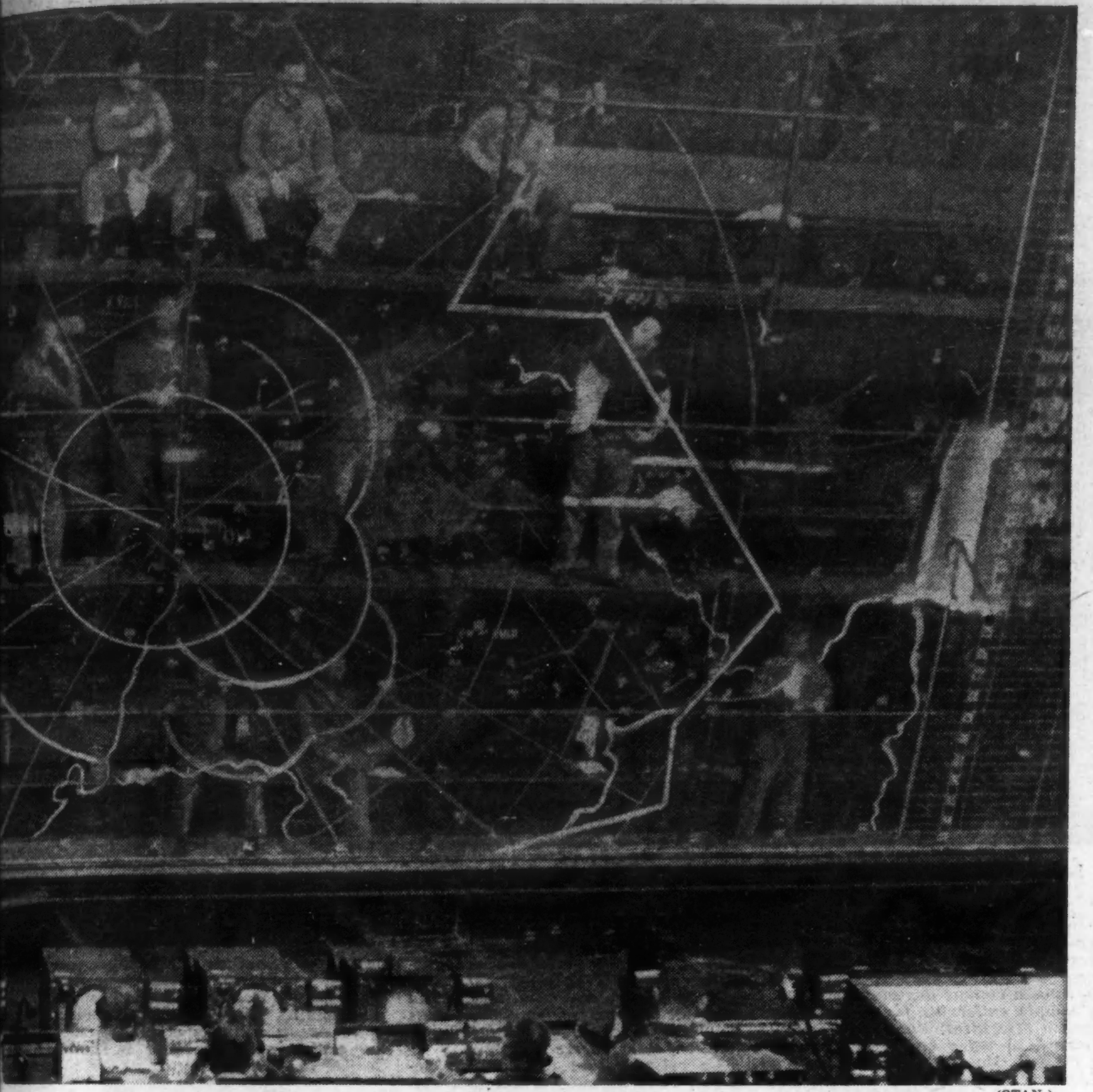
L'équipage, attentif, écouta les préparatifs, tandis que l'« Ange de l'Alabama » continuait sans effort à dévorer, chaque minute, seize kilomètres sur la route qui le menait vers son objectif.

« Maintenant, il est trop tard ! »

10 h. 40 G.M.T. 13 h. 40 Moscou 5 h. 40 Washington

BASE DE SONORA — TEXAS

Paul Howard remarqua le visage hagard de son chef, et un léger tic à la joue droite, juste sous l'œil.



(OTAN.)

...TAGONE.
...ne fait pas l'ombre d'un doute ! répondit le général Franklin.

Mais il vit aussi que la main droite de Quinten ne tremblait pas ; or, cette main tenait fermement un gros revolver d'ordonnance, que le général avait sorti dès les premiers mots de Howard.

Quinten alluma une cigarette et reprit :

— Ainsi donc vous avez deviné ? De toute manière, j'allais vous mettre au courant. J'ai déjà averti le S.A.C. Car, maintenant, il est trop tard pour que qui que ce soit puisse modifier mes ordres.

— Mais pourquoi, pourquoi donc avez-vous fait cela ? s'écria Howard, très pâle. Pourquoi ? Oui, pourquoi, nom de Dieu ?

— Asseyez-vous, Paul ! ordonna sèchement Quinten, en braquant le revolver sur son adjoint. Et calmez-vous. Ce que vous pensez de moi, vous et le monde entier, m'indiffère. Dans quelque deux heures, les Russes auront perdu la partie. Aucune menace ne viendra plus d'eux par la suite. L'aspect du monde tout entier sera transformé. On aura totalement oublié ce qu'a été la menace du communisme.

«Appelez-moi Moscou»

10 h. 45 G.M.T. — 13 h. 45 Moscou — 5 h. 45 Washington

LE PENTAGONE

— Il n'y a que deux solutions ! dit le général Steele.

Il s'interrompit pour jeter un regard autour de la longue table. Le Président, à l'une des extrémités, se tenait un peu penché en avant et écoutait avec attention. Il avait à sa droite et à sa gauche les deux Secrétaires d'Etat aux Affaires Etrangères et à la Défense Nationale.

L'Alerte Rouge

— La première de ces solutions, poursuivit Steele, paraît pour l'instant irréalisable. Elle consiste à rappeler la 843e escadre. Pour l'instant, il n'y a qu'une chance sur cent pour que nous y parvenions dans le court laps de temps qui nous reste. Je dis « pour l'instant », car le général Keppler a suggéré un moyen d'établir un contact personnel avec le commandant supérieur de Sonora. Je viendrai sur cette suggestion lorsque je vous aurai exposé la seconde solution.

— Un instant, coupa le Président. Je préférerais connaître tout de suite la proposition du général.

— A vos ordres, monsieur le Président. Il se trouve que la 74e Division d'Infanterie exécute en ce moment des manœuvres tactiques dans le voisinage immédiat de Sonora. Le général Keppler propose qu'on ordonne à cette division d'occuper la base de Sonora.

— Serait-il nécessaire d'employer la force pour réaliser cette, euh... occupation ? demanda le Président.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute ! répondit Franklin, tout net. J'ai réfléchi à ce que j'aurais fait moi-même à la place de Quinten. Je suis convaincu que Quinten a mis sa base en état d'Alerte Rouge. Par conséquent toute unité qui essaiera d'occuper la base sera reçue, j'en suis sûr, à coups de feu, et il y aura de lourdes pertes des deux côtés.

Le général Keppler, très sûr de lui, intervint alors.

— Pas si lourdes que vous le croyez, général, dit-il. Malgré toute l'estime que méritent vos hommes, ce n'est pas de l'infanterie. Ce sont des aviateurs et des techniciens. En revanche, la 74e division est une de nos plus brillantes unités. Elle doit pouvoir éliminer la défense de la base sans grandes difficultés !

Le Président vit le visage de Franklin s'assombrir. Il n'occupait la Maison Blanche que depuis quelques semaines, mais déjà il avait pu assister à une grave altercation et à plusieurs discussions virulentes entre les divers services de la Défense Nationale. Or, voici que cet incident allait engendrer pour l'avenir une nouvelle dispute... s'il y avait un avenir, se dit-il amèrement.

— Donner l'ordre d'occuper Sonora, dit-il calmement. Je veux le minimum de pertes, mais rien ne doit faire oublier l'obligation impérative de s'emparer le plus tôt possible du commandant de la base et de le prendre vivant. Précisez, dans vos ordres, que le premier but à atteindre consiste à trouver un officier connaissant le groupe des lettres-code affectées aux communications avec l'escadre.

La riposte russe

— Et maintenant, général Steele, veuillez continuer, je vous prie.

Le chef d'état-major de l'Armée de l'Air reprit aussitôt son exposé.

— Les trois chefs d'état-major, déclara-t-il, sont arrivés à la conclusion que la seule solution qui nous reste consiste à poursuivre maintenant l'opération déclenchée par Quinten. Si la 843e escadre est suivie, disons d'au moins huit escadres, chargées de compléter son attaque, on peut compter que les Russes ne seront pas capables d'atteindre le continent américain. Nous ne pouvons pas garantir l'intégrité de nos propres bases en Europe Occidentale, mais nous pensons que vraisemblablement les Russes seront tellement occupés à lutter contre notre attaque et à essayer de lancer une riposte contre les Etats-Unis, qu'ils n'auront pas les moyens de monter une offensive efficace contre l'Europe Occidentale.

Un exercice élémentaire

« Nous avons aussi examiné l'éventualité de représailles menées contre nous par des sous-marins lançant des fusées téléguidées, au large de nos côtes. Le chef des opérations navales estime que nous pouvons parer à cette menace.

« C'est pourquoi, anticipant sur votre décision, monsieur le Président, nous avons d'ores et déjà fait prendre l'air à dix escadres S.A.C. qui se dirigent vers leurs « Points X ». Elles seront à même d'attaquer l'ennemi entre deux et sept heures après l'offensive de la 843e escadre. Les trois chefs d'état-major sont donc unanimement d'avis qu'une offensive de grande envergure doit être sur-le-champ lancée contre la Russie soviétique.

— D'accord ! dit l'amiral Macellan.

— D'accord ! grommela Keppler.

Le Président se leva vivement et s'en fut à grands pas au fond de la grande salle, devant le mur couvert de cartes, sur lesquelles on s'affairait à tracer les itinéraires des escadres qui venaient de décoller, en direction de leurs objectifs. Le Président soupira. Comme c'était simple ! Un exercice élémentaire, au point de vue de la théorie militaire ! Les chefs d'état-major étaient des professionnels, et leur solution, sans l'ombre d'un doute, était la bonne...

Tandis qu'il contemplait, d'un air grave, la carte des opérations, les membres du conseil, s'étant levés à leur tour, vinrent se placer derrière lui, face aux planisphères. En cas de danger national grave, le Président des Etats-Unis se trouve tout au sommet de la hiérarchie. Il détient le pouvoir suprême. C'est de lui que doivent provenir toutes les propositions et contrepropositions relatives à tous les domaines de la sécurité nationale. C'est lui qui prend en dernier ressort les décisions d'ordre politique et militaire. Telle est la Constitution.

D'un ton sec

Pendant deux longues minutes, il garda le silence, face au mur des cartes, il essaya de se mettre à la place de l'autre chef d'Etat, le maître du Kremlin.

Se retournant brusquement, le Président déclara :

— Messieurs, nous n'allons pas faire cela !

Il s'était exprimé d'un ton sec et autoritaire. Après avoir marqué un temps, il reprit :

— Général Steele !

— Monsieur le Président ?

— Rappelez vos escadres S.A.C. ! Gardez-les en l'air, si vous l'estimez nécessaire pour leur sécurité, mais j'interdis qu'elles continuent leur vol vers les « Points X », sans que j'en aie moi-même donné l'ordre.

Puis, se tournant vers un de ses attachés, il ordonna :

— Appelez-moi Moscou !

(A suivre.)

Copyright
Librairie ARTHEME FAYARD.

Traduction française de Jacques BRECARD.

Les illustrations photographiques de ce récit sont des documents officiels fournis par le Strategic Air Command, l'Armée de l'Air des Etats-Unis et l'O.T.A.N.

LE PRÉSIDENT KENNEDY ET M. GAVIN, AMBASSADEUR AMÉRICAIN EN FRANCE.
« Si la France quittait l'O.T.A.N... »

(USIS.)

DIPLOMATIE

Berlin ou Bizerte

● Paul Johnson explique le choix du gouvernement américain.

UN membre du gouvernement britannique me disait la semaine dernière :

« Nous croyions que l'élection du président Kennedy allait ouvrir une ère nouvelle dans les relations entre l'O.T.A.N. et le tiers monde. Nous croyions que Kennedy avait compris ce qui avait toujours échappé à Foster Dulles — et l'attitude de Kennedy dans l'affaire du Laos semblait tout d'abord nous donner raison.

« Nous, en Grande-Bretagne, avons fait de notre mieux pour ouvrir une nouvelle voie ; le Kenya et le Nyassaland sont de bons exemples de décolonisation intelligente. Mais voyez ce qui s'est passé depuis mars dernier : les Portugais ont massacré 20.000 Angolais, et aujourd'hui les Français matraquent les Tunisiens. Comment ferions-nous jamais croire au monde que nous essayons de défendre à Berlin la liberté et le droit des peuples ? »

Tel est, en effet, le dilemme de l'Occident. Dans ses discours électoraux, et lors de son entrée à la Maison-Blanche, le président Kennedy avait bien reconnu que la compétition avec le communisme était en définitive une lutte pour le cœur des Asiatiques, Africains et Latino-Américains. Pourtant, dans cette lutte, l'Occident est doublement handicapé : d'abord parce qu'il demeure aux yeux du reste du monde la « puissance possédante » qui retire d'immenses profits de ses puits de pétrole, usines, mines et autres investissements dans les pays sous-développés ; ensuite, parce que, dans leur politique militaire à court terme à l'égard de l'U.R.S.S., les intérêts particuliers des pays de l'O.T.A.N. reprennent toujours le dessus.

Un jeune officier d'état-major américain, chaud partisan de Kennedy, me disait à ce sujet :

« Laissons de côté l'affaire cubaine ; il semble que nous ayons commis là une erreur qu'il s'agira d'éviter à l'avenir. Prenons plutôt d'autres exemples. Nous savons parfaitement que les Portugais se conduisent en Angola comme des sauvages. Dans le monde entier, ils font perdre des amis à l'Occident. Nous sommes tout disposés à voter contre le Portugal à l'O.N.U. Mais si nous le chassons de notre alliance, nous perdons nos bases logistiques et navales aux Açores et au Portugal même, et ce à la veille de ce qui pourrait fort bien devenir une guerre conventionnelle décisive en Europe.

A un cheveu

« Si nous devons nous battre pour Berlin, nous serons à un cheveu d'une guerre atomique. Nous ne l'éviterons que grâce à la rapidité et à l'efficacité de nos concentrations de forces classiques. Excluez le Portugal de l'alliance, et nous perdons un atout sans lequel il nous faudra employer nos armes atomiques tactiques. Tout le monde sait que cela conduirait à la guerre nucléaire généralisée en quelques jours ou même en quelques heures. Faites le compte : que pèse un massacre en Angola par rapport à un cataclysme nucléaire ?

« Ce qui vaut pour le Portugal vaut a fortiori *pour la France. Nous pensons que les Français se sont conduits à Bizerte comme des insensés. Il y a là-bas une bonne base, mais elle n'est pas indispensable et elle a certainement moins de valeur, en termes de géopolitique, que l'amitié d'un Bourguiba. Mais qu'y pouvons-nous ? La mission de conciliation anglo-américaine lors de Sakiet avait achevé la IVe République. Dans les coulisses, nous pouvons faire pression sur de Gaulle, et nous n'y manquons pas. Mais le monde n'en sait rien. Si nous exercions cette pression ouvertement, nous achèverions de Gaulle comme nous avons achevé le régime précédent.*

« Nous savons qu'il a une révolte virtuelle de son armée sur les bras. Ses ennemis politiques sont aussi farouchement anti-américains qu'anti-arabes. Si nous continuons de contrer de Gaulle, nous l'obligerons à riposter. La contribution française à l'O.T.A.N. sera réduite davantage encore — peut-être même la France quittera-t-elle l'alliance. Ce serait en ce moment un complet désastre. La France demeure le centre de gravité de l'infrastructure atlantique. Un pipe-line part de Cherbourg en Allemagne, en passant par Paris. Vouloir mener une guerre conventionnelle, même limitée, sans la France, est hors de question. Krouchtchev le sait. Il pourrait profiter d'une querelle entre la France et l'O.T.A.N. pour nous lancer un ultimatum au sujet de Berlin, sachant que nous n'aurions le choix qu'entre la capitulation et la guerre atomique. »

Ce raisonnement est peut-être logique, mais il reflète avant tout l'attitude profondément émotionnelle et irrationnelle des Américains au sujet de Berlin. Aux Etats-Unis, surtout depuis le discours du président Kennedy, mardi dernier, la volonté de tenir ferme à Berlin et d'infliger une défaite morale et psychologique à l'U.R.S.S. a pris le pas sur toute autre considération.

Un éditorialiste politique américain me disait, lors de sa récente visite à Londres :

« A New York, l'atmosphère est devenue électrique depuis le dernier appel de Kennedy. Des milliers d'hommes sont impatients de rempiler. Je suis libéral, mais je partage leur sentiment. Nous ne pouvons plus reculer d'un pouce. Constamment, depuis qu'ils ont lancé leur premier spoutnik, en 1957, les Soviétiques se sont vantés de leur force. Ils nous ont présenté une liste interminable de menaces : au sujet du Laos, puis de Cuba, au sujet de l'U-2, et maintenant au sujet de Berlin. Eh bien ! si c'est ainsi, nous aussi nous sommes forts. Nous avons des droits solides, indiscutables, sur Berlin-Ouest. Nous ne nous inclinerons plus. C'est fini. Vous autres, Britanniques, deviez sentir la même chose en 1939. Nous ne tolérerons pas de nouveau Munich. Krouchtchev ferait bien de le comprendre. »

Une ignorance complète

Le malheur, c'est que cette attitude, typique de l'opinion américaine, dénote une ignorance complète du vrai problème de Berlin. Les Américains ne comprennent ni les motifs de Krouchtchev, ni les concessions dont il est prêt à se satisfaire. Ils croient à une menace directe contre la liberté de deux millions et demi de Berlinois. Or, il ne s'agit pas de cela ; il s'agit d'une tentative pour consolider le régime chancelant de M. Ulbricht, en Allemagne orientale.

Tous les rapports le confirment. Ulbricht connaît de sérieuses difficultés depuis qu'en 1958 il s'est lancé dans la collectivisation accélérée des terres. Il y a trois ans, il proclamait que l'Allemagne orientale dépasserait le niveau de vie occidental en 1961. Cette prétention a été réduite à néant; même l'organe du parti est-allemand a dû le reconnaître. Le plan septennal se fondait sur l'hypothèse d'importations massives de produits bruts ou semi-finis d'Allemagne occidentale (d'acier, notamment). Depuis deux ans, ces importations ont été réduites pour des raisons politiques — par crainte que M. Adenauer ne coupât net, d'un jour à l'autre, le flot des livraisons.

Pour sauver Ulbricht

Mais la réduction des importations a bouleversé les prévisions du Plan ; on le reconnaît publiquement. Les Berlinois de l'Est font la queue pour acheter des pommes de terre — en Prusse, le pays des pommes de terre. La population est-allemande est révoltée par les promesses non tenues. D'où une nouvelle vague d'émigration vers l'Ouest. La relance de la crise berlinoise, de plus, a incité à s'enfuir beaucoup de gens qui craignent que l'unique voie de sortie ne se ferme définitivement. Près de 30.000 sont partis le mois dernier, nombre record depuis les jours sombres de 1953.

La semaine dernière, le gouvernement est-allemand a ouvertement reconnu cette ponction de ses ressources de main-d'œuvre. Pour sauver Ulbricht, Krouchtchev doit lui procurer un succès, même s'il est de forme. Un traité de paix serait une bonne chose ; la reconnaissance diplomatique par les Occidentaux, meilleure encore. C'est là ce que Krouchtchev espère obtenir grâce à la crise de Berlin.

Ces faits sont-ils compris à l'Ouest? A Bonn, les hommes politiques sont aveuglés par la guerre de ropagande et de récriminations mutuelles qu'ils livrent à Pankow — chacun des deux gouvernements considérant l'autre comme l'incarnation du diable lui-même. Pour M. Adenauer, le refus de reconnaître M. Ulbricht est devenu une fin en soi. En quoi il est soutenu par de Gaulle. Les Américains également cherchent avant tout à ne pas offusquer Bonn, « notre allié le plus sûr », comme ils disent souvent.

Restent les Britanniques. M. Macmillan a laissé entendre qu'il était prêt à négocier sur Berlin et que les réclamations soviétiques étaient compatibles avec la sécurité des habitants de Berlin-Ouest. L'opinion britannique est entièrement disposée à reconnaître le gouvernement Ulbricht et ne partirait certainement pas en guerre parce que M. Krouchtchev signe un traité de paix avec les Allemands de l'Est. Mais l'influence britannique est faible, et elle va s'affaiblissant.

PAUL JOHNSON.

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***choisi*** pour illustrer la mode de l'hiver prochain, cette silhouette de vacances photographiée la semaine dernière dans le Midi. En effet, cette estivante fait, comme M. Jourdain, de la mode sans le savoir, et ressemble, avec sa tête encapuchonnée et son buste « brassière », aux mannequins présentés la semaine dernière par Marc Bohan chez Dior. En été, cette ligne brisée qui rompt la silhouette à tous les étages peut provisoirement amuser les femmes fières (!) d'arborer un estomac bruni. En hiver, une fois le hâle évanoui et l'estomac décemment couvert, il ne reste qu'un jeu de construction décevant qui visse le tronc sur la jupe (simulée sur notre photo d'un trait de pinceau) et le buste sur le tronc. Mais si cette mode 61-62 manque d'une pensée directrice, elle a beaucoup de petites idées. (Voir pages II, III.)

● ***renoncé*** à publier la liste complète des magasins et des services qui resteront ouverts en août, ce sont pratiquement les mêmes que ceux dont nous avons publié les adresses l'an dernier. Madame Express se tient d'ailleurs à la disposition de ses lecteurs éventuellement perdus dans le désert parisien. A titre de rappel, quelques adresses de dépannage:

— Le Sarteb, KEL. 21-85 : communique sur simple appel téléphonique l'adresse d'artisans présents en août.

— Station-Service-Appartement, CAR. 55-69 et Service-Corvées, GOB. 23-84 envoient directement le plombier, le carreleur, le peintre ou le menuisier nécessaires.

— Blanchisseries M.A.J. : 5 succursales dans Paris aux adresses suivantes : 2, rue Villebois-Mareuil (17e) ; 5, rue Brémontier (17e) ; 57, rue Letort (18e) ; 45, av. Félix-Faure (15e) ; et 48, rue des Plantes (14e).

— Services de lavage au poids passant à domicile, sur appel téléphonique :

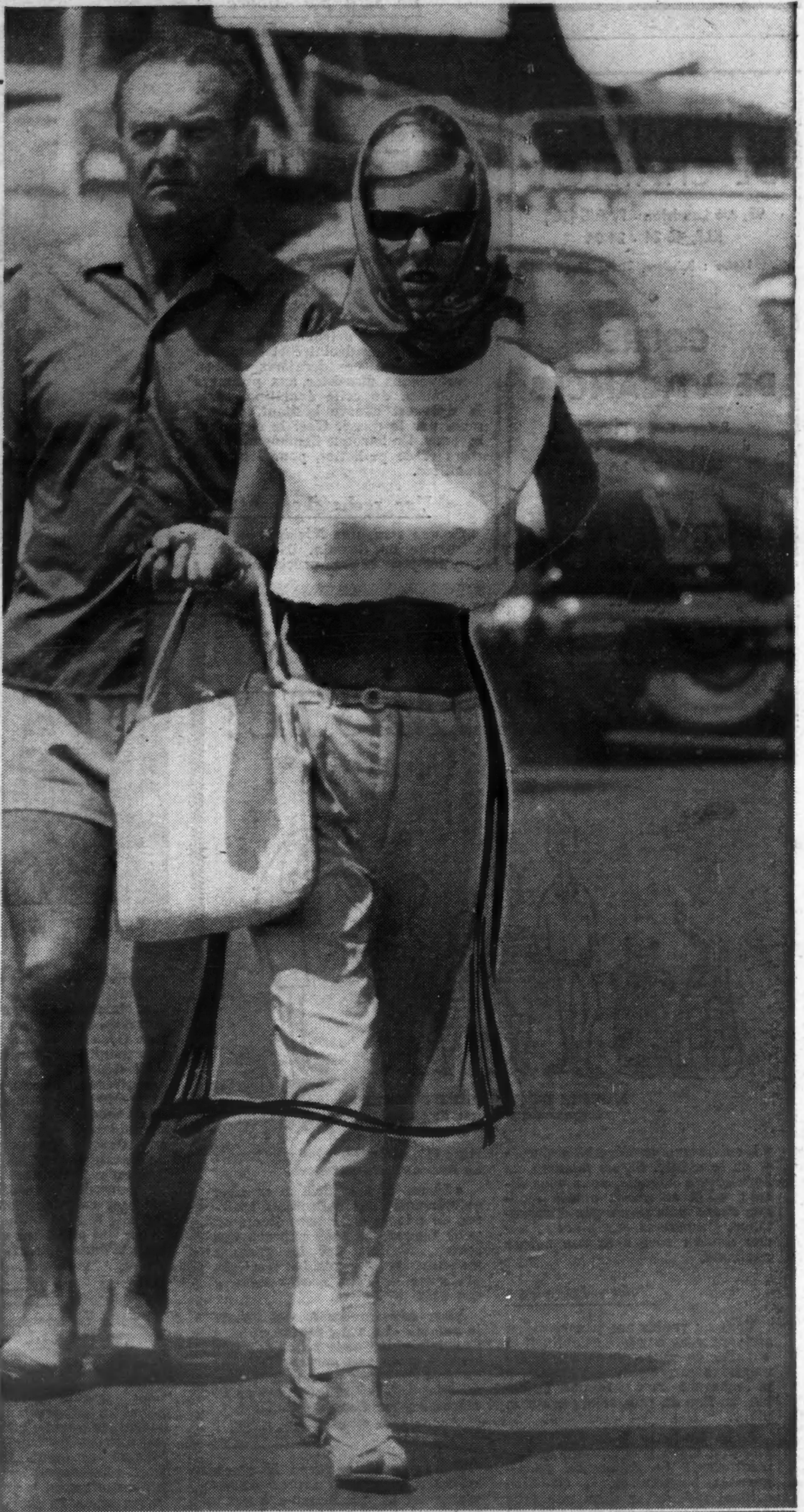
— Laverie de Courcelles, 27, rue de Fourcroy, WAG. 64-71 (pour les 16e et 17e arrondissements) et laverie Rambuteau : 9, rue Rambuteau, ARC. 23-29 (pour le 4e).

D'autre part, Madame Express a constaté que les Parisiens (au masculin) d'août n'étaient pas si malheureux. (Voir pages III, IV.)

● ***suggéré*** à une jeune fille qui partait « au pair » dans une famille à l'étranger de se faire immatriculer dès son arrivée au consulat de France le plus proche. Il ne s'agit pas d'un contrôle, mais d'un recours : l'immatriculation permet, en effet, au consul d'intervenir auprès des familles d'accueil si besoin est, et l'on a également constaté que les familles étaient beaucoup moins exigeantes (et les engagements mieux tenus) lorsqu'elles savent que le consulat s'occupe de la jeune fille qu'elles hébergent au pair.

● ***payé*** deux fois le service dans un restaurant de la Côte d'Azur. En fait, dans le Midi, le « service compris » est si bien entré dans les mœurs que les restaurateurs ne prennent plus la peine de le spécifier sur l'addition. Une formule que les estivants apprécieront... lorsqu'ils sauront s'en servir.

● ***enveloppé*** son argenterie avant de partir en vacances dans une housse destinée à la protéger de l'oxydation. Son tissu, marron, légèrement duveteux, contient, incorporée, de la poudre d'argent. La housse est munie de petites cases pour chaque fourchette, cuiller, couteau. Une précaution à prendre : la rouler très serrée pour que les couverts ne soient pas du tout en contact avec l'air. (Pacific Silver Cloth, chez Christofle, 8, rue Royale, 12,75 NF la trousse pour 12 couverts. Le tissu existe aussi au mètre en 82 cm de large et vaut 23 NF le mètre.)



MODE 62 : une ligne brisée

frédérique

31, rue Marbeuf

PLEIN ÉTÉ

MOUSSELINE SOIE, COTON
ROBES DEUX PIECES
BLOUSES ET PANTALONS

Créations couture dessinées et exécutées en ses ateliers

TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

INSTITUT DE CHAILLOT

93, rue Lauriston - PARIS (16e)
KLE. 46-24 - 24-04

Métro : Boissière, Victor Hugo

COURS DE VACANCES

Préparation à l'entrée dans les différentes classes DE LA 6e A LA 1re

(28 août-16 septembre)

MÉTHODE FIDÈS

COLLECTIONS

Une ligne brisée

Un hiver sans passion ; ce n'est déjà plus la mode d'hier ; mais ce ne sera pas encore la mode de demain.

LA mode ressemble à l'amour : quand on commence à chercher des arguments pour la justifier, c'est qu'elle n'est pas irrésistible. Et la silhouette de l'hiver 61-62, présentée la semaine dernière par les grands couturiers, n'est pas de celles qui font battre le cœur. Les femmes se laisseront peut-être influencer, mais sans passion.

L'hiver qui vient sera sans doute, en matière de mode, un temps pour rien, un soupir qui permettra aux créateurs de reprendre leur souffle et d'amorcer pour le printemps prochain un virage important. Les modélistes semblent, en effet, en pleine incubation. Il se prépare « quelque chose » d'important qui détrônera définitivement le tailleur décintré et les robes tubulaires de ces dernières années. Nous venons d'assister aux premiers symptômes de cette évolution, mais le style est encore hésitant, embarrassé par le passé. C'est le règne du baroque. Un baroque flamboyant plein d'ors et de paillettes, pour les robes habillées.

Une recherche constante

Ce que sera, une fois épurée, cette silhouette de demain, il est encore trop tôt pour le dire précisément. Les modélistes eux-mêmes doivent laisser décanter leurs idées avant de poursuivre. Mais ce qu'elle n'est plus, Miguel Ferreras, le nouveau couturier américain (1), en a donné vendredi dernier une somptueuse illustration. En regardant défiler ses fourreaux étroits et décintrés à la Balenciaga 1956 et ses manteaux aux épaules larges et rondes à la Givenchy 1957-58, les journalistes de mode ont compris qu'elles avaient sans doute été trop sévères en début de semaine pour les autres couturiers. Tous n'ont pas donné cette saison le meilleur d'eux-mêmes, mais ils connaissent au moins leur métier. Métier difficile qui exige une recherche constante, qui pardonne certaines erreurs, mais n'admet jamais l'emprunt.

UNE BRASSIÈRE DE FACE.

La plus jolie fille n'y gagne

La peur du risque

Quelle est cette année le fruit de leur recherche ? Une femme tourmentée et souffreteuse, aux épaules étroites, au torse amenuisé, aux hanches effacées, frileusement emmitouflée dans des cols de fourrure ou d'interminables écharpes de lainage. Pour accentuer encore cette impression de minceur et de fragilité, les manches longues et moulantes, montées très haut, rétrécissent la carrure, les ceintures soulignent la finesse de la taille, et les jupes ne s'évasent que dans le bas (souvent 10 ou 15 centimètres seulement au-dessus du genou) pour respecter l'étroitesse du bassin.

Ce style n'est pas jeune, mais il est nouveau et féminin. Les femmes l'auraient sans doute adopté, parce qu'on ne résiste pas en matière de mode à l'attrait du changement. Malheureusement, il semble que Marc Bohan, Pierre Cardin et les autres créateurs n'aient pas suivi jusqu'au bout leur inspiration. Peut-être craignaient-ils que leur audace ne leur fît courir de trop grands risques commerciaux ? Les comptables l'emportent parfois sur les artistes, et c'est dommage. Les acheteurs américains ne sont pas des mécènes. Pour atténuer l'austérité de cette silhouette dépouillée, les couturiers l'encombrent de bavolets et de volants, l'enveloppent de pans et de panneaux, la déséquilibrent par des lignes obliques ou asymétriques, la désarticulent par des jeux d'empiècement ou de découpe qui rompent constamment l'harmonie de l'allure.

Certains modèles de Dior ressemblent absolument aux brassières de cet été, et le reportage que nous avons fait dans le Midi sur cette fantaisie (que nous espérions sans lendemain) prouve bien que la plus jolie fille de la Côte ne gagne rien à briser ainsi artificiellement la ligne de son corps.

Dix bons points

Mais si une mode ne s'impose pas cette saison, les idées foisonnent sur les détails. Voici les dix points sur lesquels les créateurs se sont le plus souvent retrouvés :

1. LES MANTEAUX APPUYÉS A LA TAILLE. La redingote réapparait partout. Dior propose une version très cintrée et à larges godets. Ricci, Cardin, Goma, Laroche indiquent la taille devant, mais laissent de l'ampleur au dos. Chanel elle-même, qui présente chaque année sa version personnelle de la mode, faite de raffinement dans

(1) Voir, page 28, l'article de Michèle Manceaux.

ÊTES-VOUS OPTIMISTE?

L'OUBLI DE DERNIERE MINUTE
Gagner deux heures de plage.

IL existe une manière bien simple de le savoir. Si, au moment de boucler vos bagages, vous vous dites : « J'ai sûrement oublié quelque chose mais ça n'a pas d'importance, j'achèterai sur place », aucun doute : vous avez une nature confiante.

Prix dérisoires

Vous ne voulez pas penser qu'en arrivant vous bouderez l'obligation « d'aller en ville » et de courir les magasins surpeuplés d'estivants, à la recherche d'un petit pull de coton, au lieu de vous allonger sur la plage.

Cette tendance optimiste serait pourtant assez sympathique si elle n'entraînait de fâcheuses conséquences budgétaires. Il est bien évident qu'acheter dans une ville de vacances (et au mois d'août) est acheter dans de moins bonnes conditions.

Si vous êtes optimiste mais raisonnable, il vous reste une solution : gagner plusieurs milliers de francs (anciens) et deux heures de plage, en visitant, avant de partir, une véritable « institution » parisienne, dont la formule, déjà célèbre (1), se justifie plus que jamais au moment des vacances.

« Sèvres 33 » centralise en effet actuellement des collections entières de tricots d'été pour hommes, pour femmes et pour enfants. Ces tricots, réalisés par de grandes maisons, dans toutes les matières pratiques de l'été, sont vendus à des prix dérisoires.

Vous consacrerez à vos achats la somme que vous auriez donnée au... teinturier pour rafraîchir par un nettoyage vos anciens tricots : un pull de coton pour enfant vaut en effet 3,95 NF et un tricot en fil d'écosse pour femme 4,95 NF !

A éviter...

En passant en revue le stock « Sèvres 33 », vous saurez immédiatement ce qui manque à votre équipement de vacances et vous éviterez l'oubli de dernière minute... qui vous aurait coûté cher.

(1) Vente d'articles de marque, « débaptisés » et vendus avec une remise de 30 à 60 % sur le prix officiel : « Sèvres 33 », 33, rue de Sèvres, Paris.

(Communiqué.)

(Mancier-Dalmas.)

Une brassière de dos.

le détail et non de bouleversement des tendances, présente plusieurs redingotes de tweed à quatre boutons, comme les manteaux des petites filles anglaises, qui sont des chefs-d'œuvre d'équilibre et d'élégance. On aura envie l'hiver prochain d'un manteau neuf, quitte à porter dessous une jupe et un chandail de l'année passée.

2 Les jupes évasées. Poursuivant la tendance du printemps dernier, les jupes libèrent les genoux. Un peu, beaucoup, subrepticement, elles prennent de l'ampleur, mais une ampleur contrôlée qui n'alourdit jamais les hanches. La longueur reste la même : courte, parfois même très courte. La guerre des ourlets n'aura pas lieu.

3 Les manches longues. Dans ce domaine, pas de demi-mesures, les bras se veulent nus, ou entièrement couverts. Contrairement à la logique, ce sont souvent les robes de lainage qui se passent de manches, et les versions plus habillées qui en comportent.

4 Les grands décolletés. Les robes décintrées de ces dernières années dénudaient rarement les épaules (il faut bien qu'un vêtement s'accroche quelque part). Le retour de la taille permet d'échancrer les corsages. Les couturiers en profitent largement, et certains mannequins ne purent réprimer, la semaine dernière, de charmants gestes de pudeur en enlevant le manteau ou la veste qui cachait leur robe décolletée à la limite du possible... et parfois même au-delà. L'éternelle petite robe noire de dîner sera moins austère cette année, mais aussi moins commode.

5 Les tons roux. Les marrons et les beiges, les jaunes à base de rouge dominent : ocre, safran, curry, terre de Sienne, rouille, brique, etc. Les gammes de violets et de prune persistent (c'est beau et c'est triste).

6 Les bouts de fourrure. Du poulain au vison, de la martre au chinchilla, la fourrure entoure le visage d'un halo seyant : bonnets de Davy Crockett dont la queue s'enroule autour du cou comme un voile de veuve, cols anneaux, écharpes étroites que l'on glisse dans l'encolure des tailleurs ou des manteaux. On la retrouve également au bas des manches, au bord des ourlets, et surtout à l'intérieur des pelisses qui savent si luxueusement dissimuler du vison sous du tweed (mais du chat ou de la chèvre fera fort bien l'affaire).

7 Les capuchons. Ils sont jolis, confortables, tentants, sur les manteaux de lainage ou de velours. On en verra beaucoup, partout.

8 Le clinquant. L'argent, l'or, les paillettes, tout ce qui brille et scintille transforme les femmes en scarabées dès que tombe la nuit. Caparaçonnées dans ces cuirasses, elles ressemblent à des objets précieux que l'on a plaisir à regarder, mais que l'on n'ose pas trop approcher.

Scarabées précieux

9 Les franges. Elles soulignent les basques des tailleurs, les ourlets des manteaux, les encolures des robes. Un petit détail, mais un détail amusant.

10 Les boucles d'oreilles. Si les coiffeurs imposent à leurs clientes la ligne qu'ils ont préconisée pour les mannequins, les fronts seront dégagés l'hiver prochain. Quand le visage est nu, on a irrésistiblement envie de l'habiller avec des boucles d'oreilles. Elles reviennent après trois ans d'éclipse. Une tendance à suivre.

Il y a bien sûr d'autres idées, mais nous ne croyons pas (ni ne voulons croire) aux capes, aux décolletés asymétriques, aux boutonnages obliques, aux volants, aux pompons... (arrêtons-nous, la liste risquerait d'être longue et fastidieuse). D'ailleurs, les dix bons points décernés à la mode de cette année suffiront largement à justifier les folies de celles qui cherchent chaque saison dans les édits de la haute couture un prétexte à leur besoin de changement.

Que les économes se rassurent, elles aussi pourront, sans peur et sans reproches, ressortir leur garde-robe de l'année dernière. Quand rien n'est vraiment à la mode, rien n'est vraiment démodé.

CHRISTIANE COLLANGE.

Deux brassières de profil.
On l'espérait sans lendemain, hélas ! hélas ! hélas...

HOMMES

La solitude a du bon

● *Il ne faut pas trop s'apitoyer sur le sort des maris célibataires d'été.*

CHAQUE année au mois d'août, les journaux féminins (Mme Express n'a pas fait exception à la règle) publient des articles psychologico-humoristiques et pratico-analytiques sur la (triste) condition des hommes abandonnés dans une grande ville caniculaire et désertique par leurs épouses en vacances.

L'homme reconnu toute l'année comme le seigneur du foyer, se transforme, l'été venu, dans l'esprit de sa compagne, en un enfant faible et désarmé, incapable de faire face aux rudes réalités de la vie quotidienne.

Brossons, en le grossissant un peu, le portrait conventionnel du malheureux célibataire du mois d'août :

● Il erre, désorienté, dans les pièces vides de l'appartement aux volets clos. Une légère odeur d'antimite flotte...

Où est l'ouvre-boîte ?

● Il a faim, que faire ? La cuisine? Soit. Mais où sont les assiettes? Les verres ? Et que manger ? Une boîte de conserves, bien sûr. Mais où est l'ouvre-boîte ? Ah ! Dieu merci, l'épouse prévoyante a laissé un mot épinglé sur la porte du placard : « Mon chéri, l'ouvre-boîte est dans le troisième tiroir du buffet à droite ». Merveilleuse épouse...

● Quelques jours ont passé. La vaisselle sale déborde de l'évier. L'homme seul et triste se rend à son travail ; il manque deux boutons à sa chemise qui jadis fut blanche.

● La fin du martyre approche. L'épouse de l'homme seul rentre. Que retrouve-t-elle ? Un appartement dévasté, un clochard famélique qui ressemble encore vaguement à son mari et qui a juste la force de murmurer : « *Si tu savais comme je me suis ennuyé sans toi* ».

Voilà. Cette année, nous avons voulu faire le point. Savoir si nous, les

→

Trois aperçus

LES photos de collections ne pourront être reproduites dans la presse que le 31 août. Voici cependant deux modèles de Virginie et un détail de fourrure de chez Dior qui donnent un aperçu des tendances nouvelles.

La fausse redingote
Elle suit la ligne du corps et s'évase légèrement du bas.

Le capuchon
Ici en vison, il se fait surtout en tweed, en jersey, en velours.

Les pans volants
Ils découvrent en marchant une jupe droite et simulent l'ampleur

←

femmes, sommes indispensables. Nous avons interrogé des hommes, plusieurs hommes, d'âges, de professions divers. Ils n'avaient que trois points communs :

1° Ils étaient mariés ;

2° pères de famille ;

3° seuls à Paris au mois d'août.

Leurs réponses ont souvent été identiques ; si étrangement identiques qu'il nous est désormais facile de brosser le portrait non plus subjectif mais objectif du célibataire provisoire.

C'EST UN HOMME HEUREUX. C'EST UN HOMME EN VACANCES.

Rejetant les responsabilités, oubliant les factures, les fins de mois et les maladies d'enfants, il redécouvre sa ville, ses copains, sa jeunesse. Dans son appartement devenu trop vaste, il part à la reconquête des pièces qui appartiennent enfin à lui seul : la chambre à coucher, la salle de bain.

Petit cigare ou grosse pipe

Dans la chambre, il fume voluptueusement le petit cigare ou la grosse pipe, rallume à trois heures du matin pour lire, rejette négligemment les journaux du soir autour du lit, se relève pour aller boire, va à la cuisine dans le plus simple des appareils, se recouche et, la conscience en paix, laisse le rond humide du verre tacher la table de chevet.

Dans la salle de bains, il se douche à n'importe quelle heure, mouille toutes les serviettes sans craindre les représailles, patauge avec délices dans les flaques et, s'il lui plaît, « pose son briquet dans le verre à dents » (*sic*).

Une concierge compatissante vient de temps en temps remettre de l'ordre, mais cela lui semble superflu. Il ne fait jamais son lit. Depuis le service militaire, cette activité lui paraît dégradante. Il le retape (le soir en rentrant), change les draps tous les quinze jours, vide les cendriers dans la poubelle. C'est tout.

Il va énormément au restaurant. Seul, et dans ce cas il lit le journal à table et commande du dessert ; avec un (ou plusieurs) amis, et dans ce cas fume à table et reprend du beaujolais.

Il se jette rarement sur des spécialités gastronomiques. Au médaillon de fruits de mer Nantua ou au Suprême de volailles truffé, il préfère une petite béarnaise accompagnant une simple grillade : « Ma femme n'a jamais su faire la béarnaise... ».

Comme tout homme en vacances, le célibataire du mois d'août aime à se payer des petites fantaisies : il entre dans une boulangerie et s'achète une tablette de chocolat qu'il croque le soir dans son lit, il va voir trois films de suite, et si l'un d'entre eux l'assomme, il quitte le cinéma après vingt minutes de projection, etc.

Comme à Plougastel

Comme tout homme en vacances (et en ceci sa femme l'imite à Plougastel-Plage), il se fait des relations... de vacances : c'est le monsieur de l'immeuble d'en face, seul lui aussi, c'est le gars sympathique qui vient prendre son petit déjeuner au même café... On sort ensemble, on jure de se revoir à la rentrée... sans y croire.

Et puis, surtout, il y a les copains, les vieux copains perdus de vue (parce qu'ils ne conviennent pas tellement à l'épouse, parce que : « Mon vieux, on mène une vie de fous »), on les retrouve miraculeusement, on les rencontre forcément, dans l'un des seuls restaurants ouverts, ou au spectacle ou dans la rue. On peut aussi leur téléphoner ; mais, pour que les retrouvailles soient émouvantes, il est préférable qu'elles soient fortuites.

Que fait-il, l'homme seul avec ses vieux copains ? Eh bien ! il sort, il traîne, il dîne. Il se rend en pèlerinage sur les lieux qu'ils fréquentèrent jadis, Saint-Germain-des-Prés, ou, s'il est plus âgé, Montparnasse, ou encore Montmartre. Et l'homme seul devient un peu mélancolique : « *Est-ce nous qui avons changé, ou tout est-il tellement différent* ? ». Les deux, sans doute.

De toute façon, il rentre tard, l'homme seul, et il avoue qu'il a dépensé beaucoup d'argent, au moins deux fois plus d'argent de poche que d'habitude...

Une voix douce

Le lendemain, il téléphone à sa femme, s'il dispose d'un téléphone au bureau. C'est si pratique depuis que la liaison avec la province est automatique et qu'aucune fiche ne laisse de trace révélatrice ! En tout état de cause, il préfère téléphoner qu'écrire. Il préfère dire de vive voix qu'il est en pleine forme, qu'il ne s'ennuie pas, que tout va bien. A l'autre bout du fil, une voix douce, un peu jalouse et très incrédule lui répond : « Vraiment, mon chéri, tu vas bien ? Ça n'est pas possible ? ».

Si, c'est possible, et c'est même vrai.

Alors, une femme, décidément, ne sert à rien ? Le bonheur de son mari solitaire est sans nuages ? Non ; qu'elle se rassure. En effet, certains détails matériels s'ingénient malignement à compliquer la délicieuse vie du célibataire et à troubler sa sérénité.

● LE PETIT DÉJEUNER : de deux choses l'une, ou il a besoin de « quelque chose » de chaud au réveil (la gorge sèche des fumeurs), ou bien il a le courage de s'habiller avant de boire. *Premier cas* : il va à la cuisine, met une casserole sur le feu. Pendant que l'eau chauffe, il prend un bol, une cuillère, met du café soluble dans le bol, du lait condensé et du sucre par dessus : l'eau qui bout délaye le tout. Il sirote sa mixture et grignote simultanément une biscotte avec de la confiture. Cinq minutes plus tard, le petit déjeuner est terminé. Commence, alors, l'opération vaisselle qui dure (au maximum) 30 secondes. Il plonge le bol et la cuillère dans l'eau chaude, égoutte, laisse sécher jusqu'au lendemain. (A noter que les hommes se refusent rarement à rincer une tasse sale, mais ne consentent jamais à l'essuyer.) Précaution utile : prévoir un égouttoir sur la paillassse. Laisser plusieurs boîtes de café soluble en réserve avant de partir.

Deuxième cas : c'est le café du coin, son croissant, son grand crème, le journal du matin qui traîne sur un coin du zinc, la conversation avec le patron.

(Roustan.)

(Rapho.)

L'HOMME SEUL : TEL QU'ON L'IMAGINE (EN BAS)... ET TEL QU'IL EST (EN HAUT).
Loin des factures et des maladies d'enfant.

Horreur des courses

● LES REPAS : certains hommes ne détesteraient pas cuisiner pour un ami. (Ils sont assez calés dans le domaine des steacks tartare.) Malheureusement, il faut faire les courses : ils en ont horreur. Ils achètent toujours trop et trop cher. Exemples : 600 gr. de filet pour deux biftecks, 1 kilo de tomates pour une petite salade.

Précaution utile : préparer une petite provision de conserves, une boîte de beurre demi-sel (qui ne rancit pas), une bouteille de vinaigrette toute prête, un kilo de pommes de terre, etc.

● LES CHEMISES : s'il est bohème et paresseux, il les choisit foncées pour les porter plus longtemps ; s'il est coquet et soigneux, il les prend blanches, en nylon, et il les lave. S'il est coquet et paresseux, il n'a plus de chemises blanches au bout de huit jours et en revient à la solution du bohème paresseux : la chemise foncée.

Mais il peut aussi n'être ni bohème, ni paresseux, ni coquet mais seulement astucieux : il trouve alors un blanchisseur ouvert au mois d'août !

Les boutons ? C'est une loterie. S'il sort du tiroir une chemise sans bouton de col, il la remet aussitôt dans le tiroir. Si le bouton le quitte pendant la journée, il prend un air désespéré et espère trouver avant la fin du jour une collègue de bureau miséricordieuse. Précaution utile : vérifier la solidité de tous les boutons (costumes et chemises) avant de partir. Bien cousus, ils tiendront bon pendant un mois.

Pantoufle ou tapis brosse

● LES CHAUSSURES : c'est un fait, les souliers du célibataire aoûtien sont ternes, gris, tristes. Un seul de nos cobayes nous a indiqué qu'il s'adressait pour les entretenir à un... cireur. Les autres... A quoi sont-ils réduits ? aux pires extrémités :

● Le premier donne « un coup de pantoufle » avant de partir pour le bureau.

● Le deuxième, un « coup de chiffon essuie-glace » dans sa voiture.

● Le troisième, un « coup de tapis-brosse »...

Un désastre.

Précaution utile : laisser dans la salle de bains un gant lustreur, imprégné de cirage, vous retrouverez pantoufle ou tapis en meilleur état.

Tiens ! tiens ! maris indépendants, auriez-vous donc malgré votre liberté reconquise quelques soucis d'ordre pratique ? Oui. Cent fois oui. Mais, répétons-le, ils sont *mineurs*. Heureusement, cela prouve qu'il ne vous a pas épousé pour avoir une femme de ménage à demeure.

La Température guide de la femme

A propos du livre du docteur Sacha Geller, le R. P. de Lestapis S. J., demandant que l'éducation familiale donne aux jeunes filles une information plus complète sur le cycle de la fécondité, écrit :

« *Plus la future épouse apportera de sûreté et de précision à diagnostiquer chaque mois sa phase de fécondabilité et peut-être même son jour d'ovulation, plus la régulation des naissances, lorsqu'elle s'imposera, sera naturelle et aisée. A cet effet rien n'égale encore pour la sûreté et la simplicité du moyen, la lecture quotidienne, par cette femme, de sa courbe thermique.* »

C'est dans le livre du docteur Sacha Geller : « La température, guide de la femme », qu'on trouvera exposée, de façon claire et complète, cette méthode si simple et si efficace.

1 vol. 7 NF 80, Coll. Mappemonde, dans toutes les librairies et Editions JULLIARD 30, rue de l'Université.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par : Christiane Collange

avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Le jeu du citron pressé de JEAN EFFEL

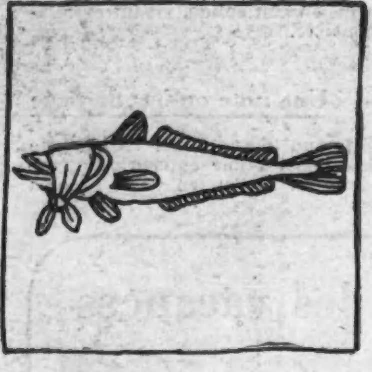
VOULEZ-VOUS jouer avec Jean Effel ?

Chacun de ses dessins illustre une expression qui se rapporte aux poissons. Laquelle ?... A vous de trouver. Sous chaque dessin, une série de points indique le nombre de lettres dont se composent les mots à deviner.

Si vous « séchez » sur cet innocent devoir de vacances, retournez cette page. Vous trouverez la réponse que vous avez au bout de la langue.

UN CITRON PRESSÉ

...... LA ......



......—........

... .

.... LE ....

● cinéma

NOUVEAU

LA JEUNE FILLE : Bunuel série B, mais Bunuel quand même. Ne pas confondre avec « Viridiana », non encore sorti à Paris. (*Vendôme, OPE.* 97-52.)

CHIEN ENRAGÉ : une histoire policière dans le Japon moderne, un grand film d'Akira Kurosawa. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE: le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Futur classique du film d'épouvante ou bien copie maladroite du Lang d'antan ? (*Plaza. OPE.* 74-55.)

EXODUS : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Ambassade. ELY.* 19-08.)

RECENT

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni, avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

LE SEPTIÈME SCEAU : une légende moyenâgeuse, contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

COMMENT ÉPOUSER UN MILLIONNAIRE : les conseils de Marilyn Monroe. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LOLA : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Abbesses, MON.* 55-79.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

ET DIEU CRÉA LA FEMME : les débuts de Vadim et la naissance de B.B. (*Bergère, PRO.* 77-58 ; *Gaîté-Rochechouart, TRU.* 81-77.)

LE CIEL ET LA BOUE : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de Blancs... (*Reflets, GAL.* 99-91.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Midi-Minuit, PRO.* 63-68.)

UN HOMME DANS LA FOULE : la puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

LE VOYAGE EN BALLON : un pays nouveau, étonant : la France, vue du ciel. (*Clignancourt, MON.* 64-98.)

ANCIEN

LOLA MONTÈS : 1954. Le dernier film de Max Ophuls. Délirant mais passionnant. (*Lux, LIT.* 62-25.)

HOTEL DU NORD : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Béranger, ARC.* 94-56 ; *Legendre, MAR.* 30-61.)

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

FRANÇOIS Ier : 1937. Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle. (*Lafayette* 51. *TRU.* 80-50.)

M. LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Pagode, INV.* 12-15.)

TOUCHEZ PAS AU GRISBI : 1955. Le célèbre roman d'Albert Simonin porté à l'écran par Jacques Becker. Gabin, gangster retraité, reprend du service. (*Ba-ta-clan, ROQ.* 30-12.)

LA BELLE EQUIPE : 1936. L'avant-guerre vue par Julien Duvivier. Avec Jean Gabin. (*Dominique, INV.* 04-55, *à partir du dimanche* 5 *août.*)

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS : 1952. Un air célèbre de western. L'un des meilleurs rôles de Gary Cooper et une petite débutante du nom de Grace Kelly. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

LES INCONNUS DANS LA MAISON : 1942. La province sous l'occupation. D'après Simenon, un scénario de Clouzot et un plaidoyer de l'avocat Raimu. (*Delambre, DAN.* 30-12.)

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Mercury, BAL.* 75-90.)

L'AFFAIRE CICERON : 1952. Une véritable affaire d'espionnage de la dernière guerre reconstituée avec virtuosité et ironie par Joseph L. Mankiewicz. (*Cinéma des Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un Chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE : 1953. Motos, blue-jeans et blousons noirs, avec Marlon Brando. Au même programme : « Lettre de Sibérie ». (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

● télévision

JEUDI 3 AOUT, A 22 H. 10 : « Un silence de mort », de Roger Iglésis.

SAMEDI 5 AOUT, A 20 H. 30 : « Samedi-Square », variétés de François Chatel.

SAMEDI 5 AOUT, A 22 H. 10 : « Le Théâtre des Nations » : Retransmission du spectacle donné par le « Ballet du XXe Siècle », du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles (Maurice Béjart) et le Ballet de l'Opéra de Berlin.

DIMANCHE 6 AOUT, A 20 H. 30 : « Demain, il sera trop tard », film de Léonide Moguy.

DIMANCHE 6 AOUT, A 22 H. 10 : « L'art et les hommes : Sur un rétable alsacien » : le polyptyque de Mathias Grunewald.

LUNDI 7 AOUT, A 20 H. 30 : Retransmission du Festival de Montreux : « Black and White Minstrel Show ».

MARDI 8 AOUT, A 20 H. 30 : « Les Bijoux d'Isabelle », comédie de Gaston Beaume.

MERCREDI 8 AOUT, A 20 H. 30 : « Rêves en bouteille », émission de variétés de Francis Claude et Robert Valey.

MERCREDI 8 AOUT, A 21 H. 10 : « Little Boy ou le petit garçon d'Hiroshima » : Jacques Nahum et Roger Stéphane, à l'aide de documents de cinémathèque, retraceront l'histoire de cette ville depuis le 6 août 1945.

MERCREDI 9 AOUT, A 21 H. 50 : « Lectures pour tous ».

● théâtre

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort. (*Grammont, RIC.* 62-61.)

ONCLE VANIA : Tchékhov par la Compagnie André Cellier. (*Vieux-Colombier, LIT.* 57-87.)

REPONSES AU JEU DE JEAN EFFEL

Tendre la perche. — Colin-Maillard. — Bar Américain. — Raie sur le côté.

● expositions

MODERNE

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au* 15 *octobre.*)

FORMES ET COULEURS : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au 1er octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 30 septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 30 septembre.*)

CLASSIQUE

TRÉSORS PRIVÉS : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au 15 octobre.*)

BOURDELLE : têtes connues et inconnues d'un sculpteur trop peu connu qu'on ne se lasse pas de découvrir. (*Musée Bourdelle, 16, rue Antoine-Bourdelle, Jusqu'au 30 septembre.*)

MAZARIN : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue Richelieu. Jusqu'au 30 septembre.*)

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art moderne, 13, avenue du Président-Wilson. Jusqu'au 30 septembre.*)

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au 30 septembre.*)

VUILLARD : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland. Jusqu'au 30 septembre.*)

L'ILE-DE-FRANCE AU TEMPS DES CALÈCHES : de quoi rêver en s'instruisant le dimanche. (*Musée de l'Ile-de-France, château de Sceaux. Jusqu'au 29 septembre.*)

VERRES PEINTS ALSACIENS : à la découverte d'une province dont l'art populaire a particulièrement enrichi l'art en général. (*Musée des Traditions populaires, Palais de Chaillot, place du Trocadéro. Jusqu'au 25 septembre.*)

CHEVALIERS DE MALTE : sous la protection du « Saint-Jérôme » de Caravage, les vêtements de fer et les objets chers aux vieux maîtres de l'Ordre ont quitté l'île de Malte pour la première fois et demandé asile au fantôme du Roi-Soleil. (*Château de Versailles. Jusqu'au 1er octobre.*)

ALLEMAGNE

Les œillères de la guerre froide

● ***Poursuivant son reportage en Allemagne fédérale, Malcolm Muggeridge écrit : « J'aime que les hommes politiques soient impitoyables, ambitieux, égoïstes ».***

ON attend généralement des journalistes qu'ils interrogent les grands de ce monde. L'expérience m'a appris, cependant, que plus les gens sont haut placés, moins ils ont de choses à dire. Dieu, le plus haut placé de tous, s'est contenté, selon la Bible, de déclarer qu'il était ce qu'il était — formule dont le contenu informatif était maigre. A cet égard, au moins, les Adenauer, Macmillan, Krouchtchev, Kennedy et de Gaulle imitent la divinité. Leur grandeur exige qu'ils parlent pour ne rien dire, mais avec force et longuement. Dieu, au moins, était bref.

Seuls ceux qui ont été grands ou qui espèrent le devenir ont des choses intéressantes à dire ; les premiers parce qu'ils brûlent de se justifier, les seconds parce qu'ils brûlent de démontrer leur aptitude à la grandeur. Dans la première catégorie figure le Dr. Schacht, qui fut, à son heure de gloire, président de la Reichsbank et une sorte de Dr. Erhard de Hitler. Dans la seconde, on trouve Herr Strauss, ministre de la Défense du Dr. Adenauer. Je les ai rencontrés tous les deux.

Une activité singulière

Le Dr. Schacht m'a reçu dans les bureaux un peu poussiéreux de sa propre banque, à Dusseldorf. Très alerte malgré son grand âge, il ressemblait beaucoup à une caricature de lui-même : col montant, regard vif derrière les lunettes, bouche pincée, voix sèche et autoritaire.

Nous avons parlé. Du moins, le Dr. Schacht a parlé. Il m'a expliqué que seuls les banquiers avaient réponse à tout. Les hommes politiques étaient des bandits et les économistes des imbéciles. Il n'a pas voulu me dire ce qu'il pensait du Miracle Economique, mais il était clair qu'il n'en pensait rien de bon.

Les Anglais et les Américains, a-t-il continué, s'étaient conduits avec lui de façon honteuse. Bien qu'ils aient toujours su qu'il s'était opposé aux visées agressives de Hitler, ils avaient insisté pour qu'il soit jugé à Nuremberg. Lui, qui avait su maintenir la solidité du mark malgré les gaspillages nazis, et qui avait démissionné quatre jours après que Neville Chamberlain lui eut annoncé que Hitler voulait déclencher une guerre, on l'avait traité comme un criminel. Il m'a paru curieux que ses premières informations sur les intentions belliqueuses de Hitler lui soient venues de Neville Chamberlain, mais je me suis tu, et j'ai finalement réussi à me dégager du mitraillage verbal auquel le Dr. Schacht me soumettait. Le métier de banquier, me suis-je dit, est une activité bien singulière pour que le Dr. Schacht puisse encore l'exercer aujourd'hui avec profit. Même si les Libanais et les Egyptiens se trouvent fort bien de ses services, j'avoue que je suis heureux de ne pas avoir de compte à sa banque.

Hitler et Talleyrand

J'ai rencontré Herr Strauss dans un studio de télévision de Cologne, où il était interviewé par quatre journalistes allemands. Il était très photogénique — qualité essentielle pour un politicien d'aujourd'hui. En suivant la dernière campagne électorale américaine, j'avais déjà conclu qu'Elizabeth Arden avait remplacé Thomas Jefferson comme patronne du suffrage universel. Après l'émission, nous avons déjeuné ensemble.

Croyant bien faire, un adversaire de Strauss avait fait circuler — ce qui avait dû lui coûter fort cher — la traduction anglaise d'une violente attaque contre le ministre de la Défense, parue dans un magazine allemand. Je dois avouer que tout ce qu'on lui reprochait plaidait, à mes yeux, en sa faveur. J'aime que les hommes politiques soient impitoyables, ambitieux, égoïstes, de même que les courtisanes doivent être belles, sensuelles et accueillantes. Leur métier l'exige. Les hommes politiques les plus odieux et les plus dangereux sont, à mon avis, ceux qui, comme Woodrow Wilson, camouflent les exigences de l'action sous la rhétorique des principes. Mon Premier ministre britannique préféré, le Juif Disraeli, a déclaré un jour qu'il ne faisait aucune objection à ce que son adversaire, le libéral Gladstone, dissimule des atouts dans ses manches tant qu'il ne prétendrait pas que Dieu les avait mis là. Comme je suis d'accord avec lui ! L'idéalisme a fait beaucoup plus de mal que l'ambition. Hitler, après tout, était une sorte d'idéaliste dément. Je préfère de beaucoup Talleyrand.

La plupart des hommes politiques sont ennuyeux parce qu'ils se soucient surtout d'établir la justesse morale de leur position. J'ai trouvé Herr Strauss à la fois intéressant et amusant. Sa vitalité et son esprit donnent beaucoup de sel à sa conversation. Nous avons parlé de son travail, qui lui a été confié, selon lui, un an trop tôt ou un an trop tard. Le plan que lui avait légué son prédécesseur était irréaliste. Il aurait préféré le réviser avant les élections plutôt qu'après, mais il allait falloir le réviser de toute façon. Quant à l'avenir, une crise éclaterait à propos de Berlin à l'automne et atteindrait son point culminant au printemps prochain. Mais il y avait encore des moyens de gagner du temps — notamment en reconnaissant le régime est-allemand. Nous en revenions une fois de plus à la question du temps, le temps d'espérer, le temps de se préparer, le temps de vivre encore un peu.

Nous nous sommes séparés pour repartir, lui vers Bonn, moi pour Londres. Sa silhouette massive a été ma dernière impression de l'Allemagne occidentale, et elle correspondait assez bien à ce que j'y avais trouvé. Ce fils d'un boucher bavarois symbolisait tout le reste, avec son cou épais et son regard pointu, sa jovialité et son esprit froidement calculateur, sa conscience des risques que comportait la politique qu'il fallait suivre et sa décision de les accepter — très allemand, peut-être dangereux, ami exigeant et redoutable adversaire, mais cependant solide, vivant et compréhensible.

Une note en bas de page

Porter un jugement sur l'Allemagne occidentale est une entreprise pleine de dangers. Si l'on en parle avec la moindre sympathie, on a des chances de se faire aussi mal voir en Angleterre que si l'on avait dessiné des croix gammées sur le mur d'un cimetière juif. En dire du mal, c'est se faire considérer aux Etats-Unis comme un sympathisant communiste et réveiller le fantôme du sénateur McCarthy.

Personnellement, je ne peux pas juger le monde avec les œillères de la guerre froide. Il me paraît aussi absurde d'étiqueter les nations que les individus. L'Histoire n'est pas un drame moral dans lequel le Bien et le Mal se disputent le monde. Je ne peux pas considérer les Allemands comme irrémédiablement mauvais parce qu'ils ont soutenu autrefois Hitler, ni les Russes comme les représentants éternels de la justice parce qu'ils ont triomphé à Stalingrad.

A supposer qu'il reste plus tard des traces de notre époque, — supposition aventureuse — quelqu'un cherchera peut-être un jour à reconstituer notre Histoire, comme Gibbon a reconstitué celle de l'Empire romain. Aux yeux de cet historien de l'avenir, je doute que ce que nous appelons avec une certaine emphase les « deux guerres mondiales » apparaisse comme des événements très importants. Il n'y verra que des luttes internes, simples épisodes d'un processus général de désagrégation et d'effondrement. Hitler et Churchill auront peut-être droit à une note en bas de page. Mussolini, même pas. Les batailles qui ont signifié tant de choses pour nous et qui nous ont coûté si cher seront à peine mentionnées. Après tout, elles n'ont rien réglé et n'ont conduit qu'à d'autres batailles. La postérité ne s'intéressera pas à des traités de paix qui n'ont pas apporté la paix ; à des Nations Unies qui n'étaient, pour la plupart, ni des nations, ni unies ; à des proclamations enflammées qui, à en juger par leurs effets, ne signifiaient rien.

Ce qui apparaîtra surtout à notre historien futur, ce sera, j'imagine, l'impuissance d'une civilisation à résoudre les problèmes de son développement. La responsabilité de la Russie et de l'Amérique — avec leurs idéologies matérialistes fondamentalement identiques — apparaîtra comme aussi grande que celle des vieux Etats d'Europe, avec leurs vagues fidélités chrétiennes et leur insistance orgueilleuse à préserver leur souveraineté nationale. Quand les bombes de la deuxième guerre mondiale ont commencé à tomber, notera l'historien de l'avenir, il ne restait déjà plus grand-chose à détruire qui méritât d'être sauvé. Et il ajoutera peut-être que quand les explosions nucléaires ont commencé, plus rien ne méritait de l'être.

MALCOLM MUGGERIDGE.

(Copyright réservé « Stern » et « L'Express ».)

(1) Cf. « L'Express » n° 528 du 27 juillet.

Les Allemands et les vacances

LES partis politiques allemands ont actuellement à résoudre un problème particulièrement délicat : il s'agit pour eux de mener une campagne électorale en pleine période de vacances. En effet, c'est le 17 septembre que les élections générales se dérouleront en Allemagne occidentale. Le Parti social démocrate (S.P.D.) a résolu le problème d'une manière très simple : ses affiches (voir ci-dessus) souhaitent : « Joyeuses vacances » à ses électeurs en leur promettant « un congé annuel d'au moins quatre semaines ». Cette campagne éléctorale originale consolera peut-être les Français qui reprochent à leurs compatriotes de ne penser qu'aux vacances, en leur apportant la preuve qu'ils ne sont pas les seuls.

VATICAN

Un homme du passé

● ***Georges Hourdin était à Rome au moment de la mort du cadinal Tardini, « Premier ministre » du Saint-Siège. C'est une succession difficile qui s'ouvre.***

« LE cardinal Tardini est à nouveau malade. Il a été contraint d'interrompre la cure qu'il faisait pour rentrer à Rome. Le cardinal Canali est mourant. Le groupe des traditionalistes est ainsi atteint. Il reste pourtant gagnant. Le Concile n'aura pas lieu avant 1963 *et le Pape Jean XXIII, grommelant, accepte ce retard alors qu'il voulait voir la réunion œcuménique s'ouvrir en octobre* 1962 ».

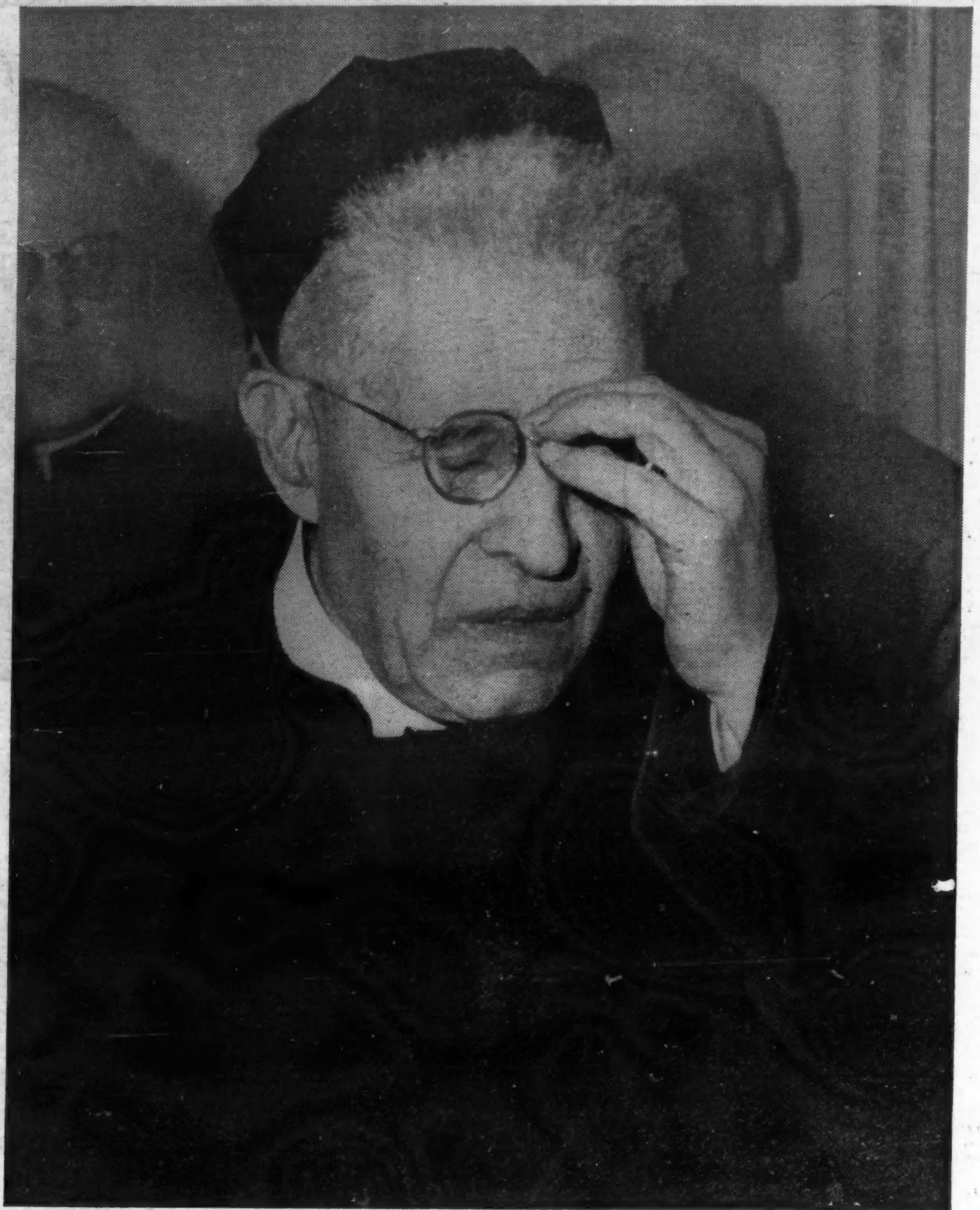
Telles furent les nouvelles qui m'accueillirent à Rome il y a huit jours. La mort du cardinal Secrétaire d'Etat remet tout en question et nous invite à méditer sur la situation de l'Eglise telle qu'il l'a laissée.

Je viens de lire l'article que Wladimir d'Ormesson a consacré au ministre « que l'ange de la mort, entrant au Vatican, a emporté avec lui ». Il en fait un éloge sans réserves auquel je ne puis pas souscrire. Ce prêtre à l'âme vraiment sacerdotale, ce passionné de l'Eglise qui avait franchi un à un, depuis quarante ans, tous les échelons de la hiérarchie, n'a pas réussi aussi bien que l'on dit. Les événements n'étaient plus à sa portée et lui échappaient. Il reste une grande figure de poupe et non une figure de proue. Il est le dernier secrétaire d'Etat d'un certain style. Il clôt une époque. Il va falloir maintenant innover.

Un pur Romain

Le cardinal Tardini est mort à 73 ans. Il avait servi longuement Pie XII qui l'appela en 1952 comme prosecrétaire d'Etat aux Affaires extraordinaires. Il jugeait durement Mussolini et c'était à son honneur. Il n'était pourtant ni de droite ni de gauche. Ces mots à Rome, d'ailleurs, n'ont aucun sens. Une seule chose compte quand on se trouve en face d'un fonctionnaire important de l'Eglise : savoir ce qu'a été son passé, la connaissance qu'il a ou non du monde moderne, de ses différents

aspects, de la nature et de la rapidité de son évolution. Le cardinal Tardini était, lui, un pur Romain. Il n'avait jamais vécu que dans les séminaires, les congrégations et les bureaux de la Ville éternelle, de cette ville pleine de misère et de soleil où le modernisme se mêle aux ruines les plus fastueuses mais où on ne trouve aucune usine. Si grande que fût son expérience des affaires et des hommes, si authentique son amour de l'Eglise du Christ, le chef de la Secrétairerie d'Etat ne pouvait pourtant concevoir les conditions dans lesquelles vivait, militait, priait et souffrait une partie des membres de l'Eglise apostolique et vivante. Il imaginait le monde à l'image de la petite société romaine et ecclésiastique qu'il connaissait bien. C'était sa limite. Elle ne fut pas sans conséquences.



Le cardinal Tardini.
Un fait nouveau et formidable.

(A.P.)

Les longues journées

Sous Pie XII, le cardinal Tardini signa le concordat avec l'Espagne, heureux de cette solution classique et de rétablir, après une guerre civile sanglante, les liens entre l'Eglise et le régime de Franco. Hélas ! il sacrifia ainsi l'avenir au présent. Devenu secrétaire d'Etat par la grâce de Jean XXIII, il eut avec le cardinal Feltin l'altercation fameuse qui imposait la fin de l'expérience des prêtres-ouvriers, condamnée à nouveau par le Saint-Office. Il pouvait alors, encore, obtenir du Pape, qui reste le chef suprême de l'Eglise, un délai de grâce ou une annulation du décret. Ce cardinal pieux ne concevait pas les prêtres autrement que distingués du monde et livrés à la prière. Il ne pouvait naturellement les voir autrement et comprendre malgré sa sainteté le cheminement nouveau de l'Esprit. C'est pourtant le même cardinal Tardini qui comprit la libération du tiers monde et qui voulut accueillir toutes les délégations du monde arabe auprès du Vatican. Il était grand, sans doute, mais il était, en grande partie, un homme du passé.

Le secrétaire d'Etat qui vient de mourir était un homme vivant, simple, brusque, gai et candide. Il aimait les enfants de l'orphelinat qu'il allait voir chaque semaine et dont il s'occupait. Il avait été aumônier de la jeunesse italienne. Il avait été professeur de théologie et de liturgie, sciences qu'il préférait au témoignage apostolique car il ne croyait guère aux hommes malgré la qualité de sa foi en Dieu. Il était un prêtre excellent et c'est ce qui faisait sa force comme c'est ce qui fait celle de tous ceux qui l'entourèrent et qui remplissent encore les bureaux de la Cité du Vatican.

Alors qu'ils étaient jeunes, ces prêtres auxquels les catholiques du monde entier viennent confier leurs soucis, ont sacrifié, comme lui-même avait fait, tout ce qu'on peut humainement désirer pour consacrer à Dieu leur jeunesse et leur vie. Leur vocation a été et reste désintéressée et nous laisse sans arguments pour discuter avec eux. Ils ne savaient pas qu'ils viendraient à Rome et qu'il leur faudrait, regrettant la vie pastorale, travailler pour un salaire dérisoire dans les bureaux des congrégations et de la Secrétairerie d'Etat démunis de moyens. L'un d'entre eux me disait, l'autre jour, quand nous déjeunions ensemble par une chaleur caniculaire et qu'il passait son doigt autour de son col pour desserrer le carcan de son col dur : *« Par cette température, les journées sont longues et fatigantes pour nous. Elles commencent de bonne heure par la messe ».* Que lui répondre et quel reproche lui faire ?

L'agapè

Une certaine forme de sainteté sacerdotale ne suffit plus, pourtant, à justifier la lourde organisation centrale de l'Eglise. Un jeune garde pontifical, vêtu d'un uniforme bleu, jaune et rouge, avec sa lance, sa collerette et son béret, garde toujours la porte de bronze. Il faut toujours, pour voir un fonctionnaire de la Secrétairerie d'Etat, remplir une fiche et donner son passeport. L'humanité de l'Eglise est ici très visible. Son organisation crève les yeux. Elle est celle d'un Etat temporel, si petit soit-il. Alors, on a parfois envie que disparaissent une fois pour toutes la place Saint-Pierre et les bureaux de toutes sortes qui l'entourent, pour voir dans sa nudité l'Eglise du Christ, l'Eglise des malades, des pauvres et des pécheurs. Mais la beauté impeccable des monuments, sous le ciel immobile, la valeur durable de l'institution empêchent de formuler jusqu'au bout une pensée si humainement sacrilège.

Il y a 450 millions de fidèles baptisés. Le droit canon existe ; il faut bien alors accepter cette administration qui a franchi sans trop d'encombres, les siècles et les civilisations. L'unité de l'Eglise a été sauvegardée, à quel prix parfois! C'est cela qui fait la grandeur du Vatican et sa raison d'être. C'est cela que voulait servir le cardinal Tardini. Dans les fraîches basiliques romaines, j'ai vu les fidèles italiens, toujours évangéliques mais moins fantaisistes qu'autrefois, participer au Sacrifice de la messe qui est le centre de l'Eglise vivante. C'était la même messe que partout ailleurs dans le monde. L'*« agapè »* existe, toujours immuable, à travers les temps historiques. La communion au Christ a été maintenue.

Seulement — et c'est le fait nouveau et formidable dont Jean XXIII semble seul, ici, nettement conscient — cette unité est aujourd'hui menacée. Il n'y a plus partout coïncidence exacte entre l'Eglise institution et l'Eglise apostolique des pays communistes ou sous-développés. En Chine, en Pologne, à Cuba, en France peut-être, des groupes de fidèles et de prêtres ont commencé de vivre, en dehors de Rome, une vie religieuse non méprisable, non suspecte d'être intéressée, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement ou qu'ils avaient plus ou moins délibérément accepté de le faire, pressés qu'ils étaient par les circonstances.

La tâche du nouveau secrétaire d'Etat sera rude. Elle exigera de lui un effort et des qualités exceptionnels. Il lui faudra faire face et user de méthodes audacieuses, d'où l'importance de son choix. Il est difficile pourtant de savoir qui il sera étant donné l'indépendance d'allure dont le Pape a toujours fait preuve. On peut seulement affirmer qu'il sera choisi parmi les prêtres ayant une expérience personnelle du monde moderne.

Les premières fissures

Le nom du cardinal Montini revient sous la plume de certains journalistes italiens. L'étincelant diplomate a fait place aujourd'hui à un pasteur qui veut être seulement pasteur, caché sous la pourpre, ployant sous le poids du plus important diocèse italien et préoccupé de trouver la solution des problèmes apostoliques neufs qui s'offrent à lui. Si Jean XXIII lui impose de revenir, il serait bien préparé par son passage à Milan, sa rencontre avec les ouvriers du Nord, avec les émigrants du Sud ainsi que par la connaissance intellectuelle qu'il avait autrefois des problèmes de ce temps. Il ne désire pas, toutefois, rentrer à Rome où il a toujours beaucoup d'ennemis.

Les chances du cardinal Marella sont sérieuses. Il est personnellement lié au milieu traditionaliste. Les nonciatures qu'il a occupées l'en l'ont éloigné en même temps qu'elles lui apprenaient ce que sont l'Extrême-Orient, le protestantisme anglo-saxon et le catholicisme français. C'est un bon bagage pour diriger l'Eglise des temps nouveaux.

Une autre combinaison est possible, dont presque personne ne parle mais qui n'est pas à écarter : Mgr Samore a été l'adjoint du cardinal Tardini. Les fonctions de secrétaire d'Etat pourraient lui être confiées en fait avant de lui être données, plus tard, en droit, au moment où il serait élevé à la qualité de cardinal. Mgr Samore est un prêtre fin et subtil. Les problèmes d'Amérique Latine le passionnent. Beaucoup de choses peuvent passer par là.

Il reste une dernière hypothèse. Jean XXIII confierait la charge à l'un de ses amis pour rester le maître de la situation. Peu importe, au reste, l'homme choisi. Il est temps de tourner la page, de réunir sans tarder le Concile, de changer les méthodes, de faire les réformes de structure qui s'imposent, de distinguer avec soin le spirituel du temporel, d'affirmer inlassablement et de prouver la primauté du premier, de laisser le champ libre aux laïcs pour qu'ils vivent socialement l'Evangile dans les situations variées où le destin et l'Histoire les ont placés. A ce prix, en agissant vite et fort, poussé simplement par une pensée surnaturelle, un secrétaire d'Etat peut quelque chose aujourd'hui. Les premières fissures que la très grande intelligence du cardinal Tardini ne sut pas éviter, s'effaceront, alors, dans l'unité sauvegardée.

GEORGES HOURDIN.

LA SEMAINE

EVENEMENT au Collège de France. Les universitaires sont entrés dans la jungle de la littérature actuelle en écoutant les jeunes écrivains défendre « les formes et techniques du roman français depuis 1940 ».

En d'autres termes : le Nouveau Roman.

L'assistance attendait avec impatience que son grand prêtre, Alain Robbe-Grillet, prenne la parole. Mais il s'éclipsa pour prendre l'avion de Tokyo. Surprise : celui-ci capota au décollage à l'escale de Hambourg. Et comment Robbe-Grillet raconta-t-il le lendemain l'accident ? D'une façon proprement scandaleuse, considère Jean Cau, en se moquant gentiment de la technique « objectale ». (Voir page 26).

« CE DONT ON NE PEUT PARLER, IL FAUT LE TAIRE ». C'est la dernière phrase du « Tractatus logico-philosophicus », un des grands livres philosophiques de notre temps, par Ludwig Wittgenstein, connu en France uniquement par les spécialistes, mais dont l'influence dans les pays anglo-saxons a éclipsé toutes les autres doctrines philosophiques contemporaines, qu'il s'agisse de l'existentialisme, de la phénoménologie, du marxisme ou du néo-thomisme. Jacques Howlett raconte la vie de ce penseur autrichien, devenu un des maîtres de l'Université de Cambridge (voir ci-contre).

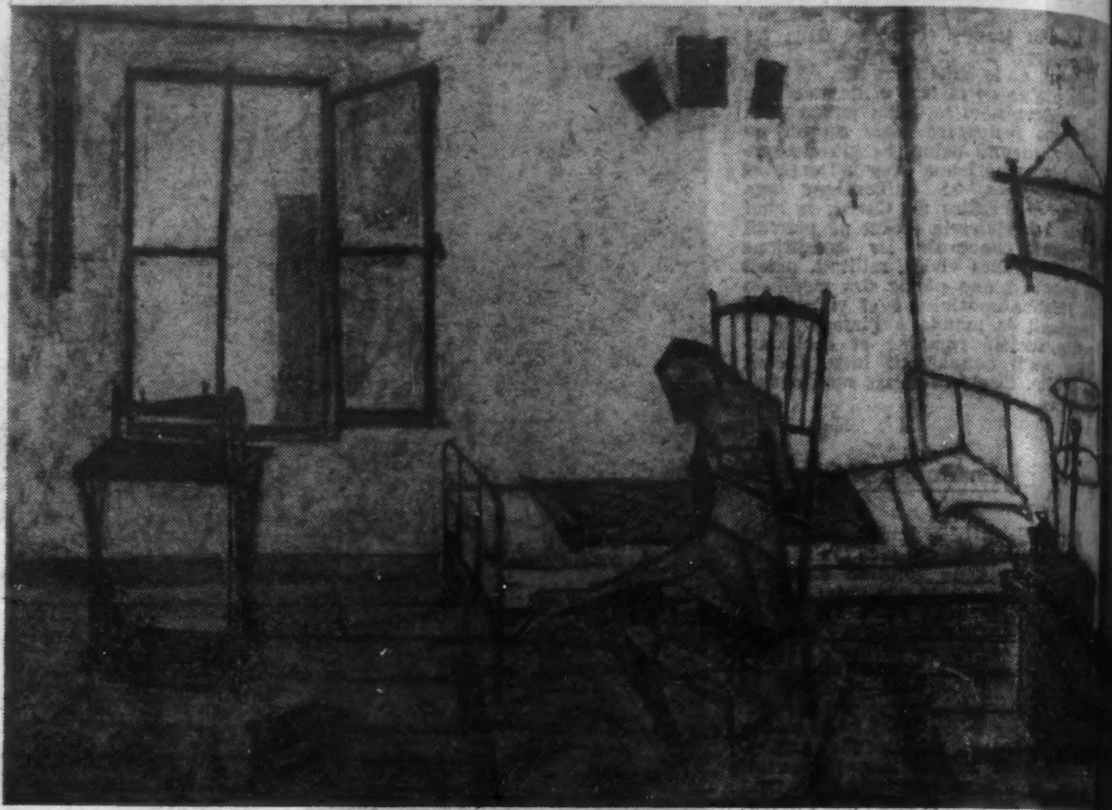
PLUS DE 100.000 pages dactylographiées ont été trouvées dans les papiers d'Ernest Hemingway. Sa veuve a déjà détruit — selon la volonté de Hemingway — tout ce qui est personnel, mais on laisse prévoir pour bientôt la publication de trois de ses livres. Il s'agit d'un volume de souvenirs sur la vie à Paris après l'autre guerre, de « L'été dangereux », un essai sur la tauromachie (dont des extraits ont paru dans « Life ») et surtout d'un roman important que Hemingway a qualifié : « un grand livre sur la terre, la mer et l'air ».

LE « NEW YORK TIMES » commente aigrement « L'Ouragan sur le sucre », sous le titre « Sartre on Cuba » qui vient de paraître aux Etats-Unis, en livre de poche. L'auteur de la critique accorde à Sartre une **« ferme méthodologie dialectique »**, mais lui reproche son manque de clarté. Son principal grief est celui-ci : **« Le régime de Castro n'a pas adopté une politique de plus en plus radicale pour répondre aux pressions de ses ennemis (américains ou autres) comme le prétend M. Sartre : au contraire, il se sert de ces pressions pour justifier... un radicalisme déjà opérant. »**

Plusieurs Américains partagent pourtant le point de vue de Sartre sur Cuba. Le sociologue C. Wright Mills et, dernièrement, Warren Miller, ont publié des ouvrages en faveur de Fidel Castro.

L'EXPORTATION du livre français en 1960 est en hausse (27 %) par rapport à l'année 1959. La valeur totale de ces exportations s'élève à 150 millions de nouveaux francs. Ces chiffres sont encourageants. En voici quelques comparaisons : les Etats-Unis ont exporté (1959) des livres pour une valeur de 370 millions de NF, la Grande-Bretagne (1959) pour 350 millions de NF, et l'Allemagne de l'Ouest pour 135 millions de NF (1960).

ALDOUX HUXLEY est à Saint-Paul-de-Vence, où il suit des conférences sur la parapsychologie. Ses visions les plus récentes auraient pour origine une drogue, la psilocybine, dérivée des champignons hallucinatoires du Mexique.



Bernard Buffet : « La Chambre ».
« Les affres d'un monde..

George Tooker : « Le Métro ».
..où la multiplication mécanique écrase l'humain ».

PHILOSOPHIE

« Tractacus logico-philosophicus »
« Investigations philosophiques »
par Ludvig Wittgenstein

● *Un des grands penseurs de notre siècle dont la vie témoigne autant que son œuvre.*

A PEU près inconnu en France jusqu'à ces dernières années, Ludwig Wittgenstein a acquis entre les deux guerres, dans les pays anglo-saxons, une importance considérable et son influence y reste toujours très vivace.

Penseur difficile, dans un domaine particulièrement aride, la logique mathématique, c'est ce visage du philosophe que découvriront tout d'abord les lecteurs des deux textes dont la traduction vient de paraître ici : « Tractatus logico-philosophicus » et « Investigations philosophiques » (1). Toutefois, que la vérité pour ce penseur ne trouve pas son accomplissement dans le pur et simple effort de la pensée abstraite mais dans l'inquiétude jamais apaisée d'une recherche vivante, bref, que philosopher ce soit non seulement vivre, mais encore vivre mieux, vivre plus, c'est de cela dont témoigne l'existence du philosophe viennois.

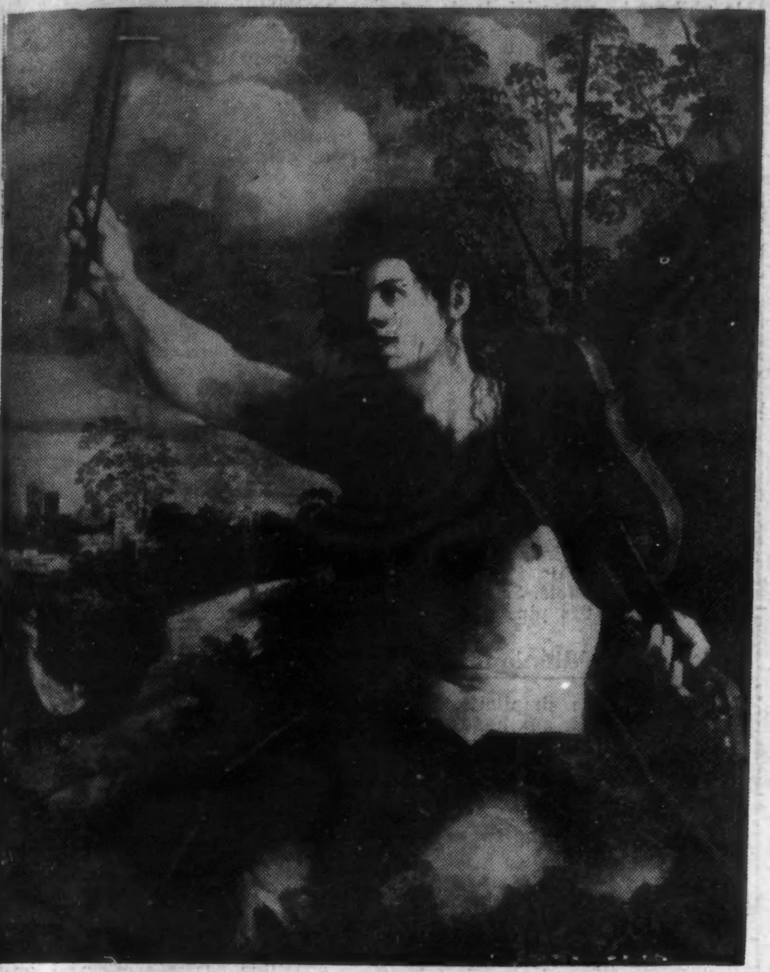
La passion mathématique

Wittgenstein, dont la présence et l'enseignement furent si vivants dans les cercles intellectuels de Cambridge, est né à Vienne le 26 avril 1889 dans une famille israélite qu'il quitta vers 14 ans, pour poursuivre à Linz, puis à la Technische Hochschule de Berlin, des études d'ingénieur. C'était un passionné de mécanique et il le fut toujours. Après Berlin, c'est à Manchester qu'il continue ses travaux orientés alors vers l'aéronautique et spécialement vers la propulsion par réacteurs. La théorie de ces problèmes techniques l'amène justement à se préoccuper de mathématiques pures, puis du fondement des mathématiques, c'est-à-dire à s'interroger sur les bases mêmes de la rigueur et de la fécondité du langage rationnel.

Inquiet, voire instable, marqué encore par l'idéalisme clair-obscur de Schopenhauer, ainsi apparaît Wittgenstein à cette époque où il fait la rencontre déterminante de l'ouvra

(1) Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Editions Gallimard. 368 pages, 19 NF.

JEAN DARBOIS
EROS TRAQUÉ
ou
le pseudo Don Juan
Un homme ne vit que pour l'amour ...et en meurt
FERENCZI - 7



Dosso Dossi : « Apollon et Daphné ».

Marc Chagall : « Le Musicien ».

« L'art me semble surtout un état d'âme ».

L'ART ET L'AME

DANS son « Dialogue avec le visible », M. René Huyghe avait magistralement ouvert les perspectives d'une véritable « dramaturgie » de l'art, plus précisément de la peinture. Avec son nouvel ouvrage « L'Art et l'Ame » (1), il nous plonge au cœur même des forces en action. Il explore le double univers communicant de l'art et de l'âme. L'art est intimement lié aux caractères, aspirations, mouvements, activités, pensées d'une civilisation, d'une société, d'un peuple, d'une nation, d'un temps.

Partie du graphisme, la courbe de l'art passe par les niveaux de la lumière et de la couleur, du songe, de l'inconscient, de l'irrationnel, de l'absurde ; et aussi par ceux de la société, de la cité. Songeons à l'influence du positivisme bourgeois sur l'école flamande, à sa part dans la naissance d'un art du concret, de la riche matière, de la sensualité grasse.

Sur cet immense paysage dévoilé à nos yeux, que d'éclairages somptueux et nuancés à la fois ! Les écrits de M. René Huyghe ont tant de prix parce que, chez lui, comme chez Malraux, la pensée et la vision vont toujours ensemble et vont loin ; et parce qu'il dispose d'une palette, d'un clavier aussi chaleureux qu'étendus.

Cette « Fiancée juive »

« Un langage qui va plus loin que la pensée », c'est ce qu'avait dit à peu près Delacroix de la peinture et de la musique ensemble. Car, justement, la peinture est musique. Ce n'est pas seulement la troisième dimension en « profondeur » de la peinture que René Huyghe dégage, mais une quatrième : celle du temps. Enfin, par le langage de la couleur, la peinture, longtemps fixée sur le monde extérieur, se tourne vers le monde intérieur. L'atteindra - t - elle jamais plus qu'avec Rembrandt qui « arrache sa couleur à la nuit »

En tout cas, c'est bien Rembrandt lui-même la suprême lumière qui éclaire M. René Huyghe dans sa recherche. C'est lui qui est allé le plus loin, le plus « au-delà », dans le langage de l'âme. Ce n'est point par hasard si, immédiatement précédée de reproductions du Gréco, de G. de La Tour, et de Rouault, la dernière image du livre est cette « Fiancée juive » où Rembrandt a figuré l'interrogation par une main inquiète, du cœur battant dans une poitrine humaine : ce battement, seul bruit qu'entend encore Rouault au seuil du silence où s'élève enfin le langage de l'art et de l'âme ; tout comme la peinture s'était élevée, dans la transmutation de la lumière, de la représentation du visible au dialogue avec l'invisible.

Parmi les nombreux rapprochements que René Huyghe établit au cours de cet ouvrage, nous en reproduisons deux : Buffet, dit l'auteur, « a connu un succès trop foudroyant pour ne pas répondre à une attente secrète de la sensibilité moderne » et le peintre américain George Tooker exprime « les affres d'un monde où la multiplication mécanique écrase l'humain ».

Les deux musiciens témoignent, eux, au-delà des siècles, de l'art et de « son pouvoir magique évocateur de l'âme ». D'ailleurs, Chagall lui-même a écrit : « L'art me semble surtout un état d'âme ».

(1) Flammarion. 525 pages, 330 reproductions. 49 NF 50.

de Bertrand Russell : « Les principes des mathématiques », et celle du mathématicien Frege. Ces événements ont lieu en 1911 et Wittgenstein décide de travailler avec Russell à Cambridge, alors centre important de vie intellectuelle puisque, outre Russell, s'y trouvaient des gens comme le philosophe G.E. Moore, l'économiste Keynes, le mathématicien Hardy et le logicien W.E. Johnson.

Un logicien pathétique

Au Trinity College, il s'intéresse également à la psychologie expérimentale, poursuit des recherches esthétiques dans le domaine particulier du rythme musical. Wittgenstein était d'ailleurs très musicien : il jouait de la clarinette et, racontent ceux qui l'ont connu, était un siffleur admirable ; il voulut même un certain temps devenir chef d'orchestre (2).

En automne 1913, il visite la Norvège et finit par y rester jusqu'à la guerre de 1914, vivant heureux, semble-t-il, au plus près des choses et d'hommes simples, dans une solitude à peu près totale.

Ainsi d'emblée se dessine l'allure de ce génie curieux, logicien pathétique qui, par la diversité de ses dons, n'est pas sans rappeler Pascal, homme des expériences vécues autant que géomètre, sensible aux appels et aux nostalgies du cœur autant qu'à la froide pureté des exercices rationnels.

Avant la guerre 1914-1918, à peine âgé d evingt-cinq ans, Wittgenstein avait exprimé l'essentiel de sa pensée logique, notamment en ce qui concerne la notion de « fonction de vérité », théorie qui domine le « Tractatus », identifiant vérité, logique et tautologie.

Dans ce traité, il s'interroge aussi sur la nature des propositions signifiantes et sur l'idée que le langage est une image du monde. Cette conception du langage comme tableau de la réalité aurait, si l'on peut dire, une origine existentielle. Elle lui serait venue au cours de la guerre un jour que, dans une tranchée, il lisait un journal illustré. Une série d'images figurait dans ce journal la suite possible des événements dans un accident d'automobile. L'image dans ce cas, pensa Wittgenstein, pouvait tenir lieu de proposition, elle décrivait des événements possibles, et elle avait cette fonction grâce à une correspondance entre la chose réelle et la chose représentée. Wittgenstein conçut alors qu'on pouvait poser qu'une proposition servît en tant qu'image en vertu d'une correspondance entre ses élémente et le monde, la structure de la proposition exprimant en somme une combinaison possible d'éléments réels.

Ainsi, le monde étant un ensemble de faits et le langage un ensemble de propositions, on dira qu'une proposition sensée sera celle qui montrera une image logique des faits. La logique reproduira donc la relation structurelle entre les objets, elle sera le reflet du monde et, d'autre part, les limites de mon propre monde seront à la mesure des limites de mon langage.

Cette guerre qu'il fit comme volontaire dans l'armée autrichienne sur le front est, puis sur le front sud, et qu'il termina prisonnier des Italiens près du Mont Cassino, fut encore pour

→

(2) J'emprunte tous ces renseignements biographiques à l'excellente notice de Georg Henrik von Wright, in « Ludwig Wittgenstein », par Norman Malcolm. Oxfort University Press, 1958.

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

HEMINGWAY
par
John Brown

nrf

LE JEU Signal CONTINUE!

GAGNEZ UNE EDITION DE LUXE (VALEUR 250 NF)

Devant le succès rencontré par le jeu des Pastiches Littéraires Signal, la date de clôture du jeu est reportée au 12 Août.

RÈGLE DU JEU

1 - Rédigez, en 200 mots maximum, un pastiche d'auteur classique ou contemporain connu 2 - Thème obligatoire : l'arrivée en France du dentifrice Signal 3 - Vous pouvez envoyer plusieurs pastiches 4 - Les réponses adressées à BP n° 507-08 Paris-8 avec la mention : "Jeu pastiches Signal" doivent comporter vos nom et adresse ainsi que le nom de l'auteur-pastiché 5 - Les réponses pourront être utilisées librement par le dentifrice Signal 6 - Le Jury est composé de spécialistes de l'information, de la publicité et de critiques littéraires 7 - Les décisions du Jury sont sans appel 8 - Date limite d'envoi des pastiches : 12 Août (le cachet de la poste faisant foi) 9 - Le Jury attribuera un grand prix et 4 seconds prix. Ses décisions et le meilleur pastiche seront publiés dans un numéro suivant de l'Express 10 - Récompenses - 1er prix: une édition rare d'une valeur de 250 NF ou bien 250 NF de livres à votre choix - 2e, 3e, 4e, 5e prix : un disque microsillon du catalogue Erato 1961 11 - Les prix seront expédiés à domicile franco de port et d'emballage.

DENTIFRICE Signal 2 produits en 1 seul :

1 Les rayures rouges protègent la santé de vos dents elles contiennent de l'Hexachlorophène, puissant élément protecteur

2 La pâte blanche nettoie en douceur : c'est le meilleur dentifrice au phosphate

Signal pour la protection prolongée de vos dents

VOICI LE PASTICHE VAINQUEUR

(2e SELECTION)

AUTEUR : M. Daniel JOLY
173, rue Anatole-France, Bâtiment 6
Allée 6 - VILLEURBANNE (Rhône)

AUTEUR PASTICHÉ : CHODERLOS DE LACLOS

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil :

Enfin, ma belle amie, j'ai fait un grand pas en avant : la petite Volanges utilise chaque matin « Signal » depuis trois jours. Vous vous rappelez que je me levais fort tard ; je suis debout dès 7 heures maintenant pour contempler trente-deux petites dents blanchies par l'étonnante pâte. J'aime de passion ces incisives délicates, sur lesquelles chaque matin les rayures rouges du plus beau dentifrice du monde brillent comme cinq rayons de soleil. N'ai-je point entendu la petite qui, l'autre jour, parlait à sa mère d'hexachlorophène et de phosphate. Croyez moi, ma belle amie, elle ira loin. Voyez que ma belle Dévote se rince encore la bouche à l'eau de pluie. Je vous en fais le serment : dans huit jours, elle aura cédé à nos vues. « Signal » sera son seul maître. Voyez enfin comme les femmes du peuple ont plus de bon sens. J'ai surpris tantôt mon chasseur qui glissait quelques tubes de « Signal » dans la poche de sa servante.

Tenez, ma belle amie, malgré vos infidélités, je n'ai pas la moindre jalousie. Je joins deux tubes à ma lettre, mais de grâce n'en donnez point à Prévou : le coquin n'en est point digne et serait capable de croire que vous le voyez d'un meilleur œil.

SECONDS PRIX :

- M. Robert BENTOLILA
  6, av. de la Gare, SAVIGNY-sur-ORGE (S.-et-O.).
- Mme J. KALDOR
  4, av. du Lieutenant-Charpentier, NICE (A.-Mar.).
- M. J.-Claude MATHIEU
  Palais Helios, av. de la Victoire, TOULON (Var).
- M. Pierre CHARLOT
  St-Philibert, par la TRINITE-sur-MER (Morbihan).

Les gagnants recevront sous huit jours la liste des livres et des disques parmi lesquels ils pourront choisir leur prix.

8G-32-748/2

le philosophe une période de crise.

Il rédige des notes — dont le recueil constituera plus tard le « Blues Book » — où apparaissent des préoccupations non plus seulement logiques, mais surtout d'ordre métaphysique à propos de la liberté, de la mort et du sens de l'existence.

L'expérience de la guerre, mais aussi la rencontre des œuvres de Tolstoï et la lecture des Evangiles marquent fortement ce tournant de sa vie philosophique dont le côté pratique, le côté socratique, s'affirme. Car plus que technicien des idées, Wittgenstein était sage et son extrême rigueur ne l'avait pas amené à disqualifier absolument ce qui ne peut être dit ; sans doute conclut-il le « Tractatus » par cette proposition : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire* », mais cela signifie-t-il que ce que l'on ne peut dire, l'ineffable, soit rien ?

Wittgenstein avait en 1912 hérité d'une grande fortune. Un de ses premiers actes après la guerre fut de la distribuer — déjà avant le conflit, des poètes comme Rainer Maria Rilke et Georg Trakl, qu'il aimait beaucoup, en avaient bénéficié. Sa vie, ses vêtements étaient des plus simples.

Méditation publique

Ce goût de la simplicité, le souci de se rendre utile aux hommes l'amènent à vouloir enseigner aux enfants des classes élémentaires. De 1920 à 1926, il est instituteur dans différents villages montagnards d'Autriche ; ensuite il travaille comme aide-jardinier chez les moines de Hütteldorf, près de Vienne ; il songe même à entrer dans les ordres monastiques.

En fait, il se donne tout entier à l'architecture. Il entreprend de construire une maison à Vienne pour une de ses sœurs, construction étonnante qu'informent les exigences et les goûts les plus modernes. Il montre aussi dans un autre domaine, la sculpture, une admirable maîtrise, excellant en tout parce qu'à toutes choses il se voue corps et âme.

Entre temps, en 1919, Bertrand Russell s'était employé à éditer le fameux « Tractatus » pour lequel il écrivit une préface, mais l'ouvrage ne sortit qu'en 1922 chez Kegan Paul en anglais et en allemand. Wittgenstein n'a pas perdu tout contact avec les philosophes, sa rencontre avec le Viennois Moritz Schlick est en tout cas importante, Schlick étant un des principaux fondateurs de l'Ecole de Vienne, équipe de logiciens dont les théories ont été fortement influencées par les méditations de Wittgenstein sur le langage.

A partir de 1929 jusqu'à sa mort, et quoique n'aimant guère le mode de vie anglais, il vit en Angleterre et même devient, après l'Anschluss, citoyen britannique. En 1935, il a l'intention de s'installer en Union Soviétique, y renonce, demeure pour une année dans la solitude norvégienne et commence à écrire ses « Investigations philosophiques ».

En 1937, il retourne à Cambridge où, deux ans plus tard, il succède à Moore dans la chaire de philosophie. Ce n'était pas un professeur ordinaire, il ne faisait pas vraiment un cours. Sans notes ni texte, dans sa chambre ou celle d'un ami, il poursuivait sa méditation devant un auditoire choisi. Les séances duraient deux heures ; l'impression, rapportent les témoins, était celle d'une terrible concentration.

Les oiseaux d'Irlande

Pendant la deuxième guerre mondiale, Wittgenstein travailla dans un hôpital, puis dans un laboratoire médical à Newcastle avec l'intensité et la sincérité qu'il apportait à toutes choses ; il avait d'ailleurs sérieusement envisagé, quelques années auparavant, de s'occuper de médecine.

En 1947, il donne son dernier enseignement à Cambridge, après quoi il retourne à la solitude, celle de la côte ouest d'Irlande au plus près du ciel et de la mer, avec pour seul voisinage humain des pêcheurs très simples qu'il étonne par sa vie frugale, par le don qu'il a d'apprivoiser les oiseaux. Mais ses forces ne sont plus assez grandes pour résister au rude climat de ces grèves et Wittgenstein se retire à Dublin, où il vit à l'hôtel. Il y termine la deuxième partie des « Investigations philosophiques ».

Les dernières années de sa vie, il lutte contre le cancer qui le ronge, il fait quelques voyages aux Etats-Unis, en Norvège. L'esprit toujours merveilleusement intact, il meurt au mois d'avril 1951, apaisé, semble-t-il, réconcilié.

Rien de moins tranquille pourtant, rien de moins satisfait que cet homme. Homme de lumière en marche dans la nuit, en marche passionnément, plus proche des esprits religieux et des poètes que des grands spéculatifs ; ami de saint Augustin, de Kierkegaard, de Dostoïeski plus que de Spinoza ou de Kant.

Génie contradictoire, baroque, un de ceux dont la vie témoigne autant, sinon plus, que l'œuvre qu'ils ont laissée, énigmatique et fragmentaire ; un de ceux dont l'enseignement consiste bien moins à combler les hommes de réponses à leurs problèmes qu'à réveiller et approfondir leur étonnement, ce tourment qui dévoile parfois cet essentiel qui en eux et à l'horizon d'eux-mêmes se dissimule dans une glorieuse ténèbre.

JACQUES HOWLETT.

LU

● *Un carnaval à la Goya.*

« L'ENTERREMENT DE LA SARDINE » par Arrabal.

PEU de voyageurs qui ont visité les musées espagnols connaissent l'un des plus extraordinaires tableaux de Goya : « L'enterrement de la sardine » (1). Ce n'est pas au Prado qu'il faut l'aller chercher mais à l'Academia San Fernando, qui ne constitue pas, généralement, un haut lieu touristique.

Ce tableau de mardi gras, d'une hallucinante intensité, représente une foule grotesque, pressée en rangs serrés et où voisinent les masques les plus extravagants avec des personnages d'un curieux sadisme.

C'est de là qu'est parti Arrabal pour composer un livre étrange qui rend très exactement compte de l'esprit goyesque. Un personnage prisonnier dans une chambre voit se dérouler sous ses fenêtres une procession burlesque et sanglante qui finit par composer, comme le tableau de Goya, une vision cauchemardesque et dérisoire du monde.

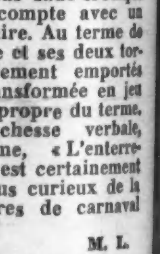
Cependant, le prisonnier, qui a pour chaque chose le regard de l'idiot, reçoit la visite de deux femmes qui l'initient peu à peu à la connaissance à travers un processus sado-érotique dont Arrabal rend compte avec un détachement exemplaire. Au terme de l'initiation, la victime et ses deux tortionnaires sont également emportés par la procession transformée en jeu de massacre, au sens propre du terme.

D'une grande richesse verbale, tirant au surréalisme, « L'enterrement de la sardine » est certainement l'un des livres les plus curieux de la saison, par ses allures de carnaval métaphysique.

M. L.

● *Vers une troisième voie.*

« PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE (II) : SIGNAL D'UNE TROISIÈME VOIE ? » par Georges Friedmann.



UN deuxième voyage d'études en Amérique Latine a conduit le sociologue Georges Friedmann (2) à travers le Brésil et l'Argentine, le Chili et le Mexique, et ses craintes de 1959 lui ont paru malheureusement confirmées. Il a noté un décalage persistant entre une démographie « galopante » et un rythme d'expansion économique beaucoup plus lent, ainsi qu'un contraste profond entre des îlots de modernisme aussi bien architectural (Brasilia) qu'industriel et de vastes étendues sous-développées, comme ces villages mexicains dont il donne une description saisissante.

Un fait nouveau cependant, et de

(1) Editions Julliard, 188 pages, 9,26 NF.

(2) Ed. Gallimard, 140 pages, 7,50 NF.

taille : la révolution cubaine qui offre au continent sud-américain l'exemple d'un pays bouleversant ses structures économiques et sociales pour s'industrialiser, et osant affronter la toute-puissante Amérique. Le castrisme est-il le seul moyen de s'en sortir ? Le témoignage de Georges Friedmann donne à penser qu'une « troisième voie » entre le capitalisme et le communisme n'est pas impossible, à condition que les « Etats-Unis redeviennent une grande démocratie en marche », et que les principales économies sud-américaines acceptent de s'intégrer dans une sorte de marché commun de l'Amérique Latine.

Mais ne faut-il pas avant tout que le développement économique de ce continent cesse d'être le fait d'équipes administratives (lorsqu'elles existent...) sans contact réel avec les masses ? Georges Friedmann examine dans ce petit livre toute la complexité de ces problèmes.

ROMANS

« Les Portes du Paradis » par Jerzy Andrzejewski

● *Le vieux moine avait trop de travail.*

CINQ croisades, cinq échecs : le tombeau du Christ reste aux mains des Turcs. Alors, un berger du Vendômois, Jacques de Cloyes, entraîne avec lui tous les gens de son village : animés par une foi non corrompue, ils iront, eux, délivrer les lieux saints.

En tête de ce délire mystique s'avance un vieux moine : le confesseur. Il confesse et absout tout en marchant. Il a du travail : d'heure en heure grossit la colonne de ces pèlerins fiévreux et sans armes.

« Les Portes du Paradis » (1) racontent cinq professions enchaînées les unes aux autres, cinq aveux reçus par une vieille conscience vêtue de bure, et qui finira par céder sous le poids de ce qu'on lui révèle.

Car ce n'est pas pour chercher le Salut que la belle Maud suit la croisade, mais bien pour accompagner Jacques de Cloyes, qu'elle aime, et qui la dédaigne. Et Robert, amoureux fou de Maud, n'est parti qu'à cause d'elle. Ces mal-aimés, le soir, quand les pèlerins dorment, vont s'unir charnellement à d'autres mal-aimés...

Dans l'étrange procession se détachent deux figures : Alexis Melissen et Jacques de Cloyes lui-même. Alexis est grec ; il échappa, enfant, au sac de Byzance : le seigneur de Vendôme l'a recueilli — après avoir tué ses parents — et l'a élevé. Puis l'ancien Croisé, torturé à la pensée de n'avoir jamais atteint Jérusalem, a été saisi de passion pour son protégé. Passion qu'il a assouvie et dont il croit se purifier, peu avant de mourir, en conjurant le berger Jacques de rassembler un peuple de purs qui gagnera « les portes du paradis ».

Les portes du paradis

Et Jacques de Cloyes vient enfin se confesser : le seul amour humain l'incita à se croiser ; il a été fasciné par le seigneur de Vendôme ; une complicité fraternelle le lie à Alexis.

Devant tant d'imposture, le vieux moine refuse l'absolution à Jacques et adjure les pèlerins d'arrêter leur marche. Mais Jacques et Alexis entraînent la colonne, qui passera sur le corps du confesseur. La mauvaise foi l'emporte. Peut-on, cependant, discerner la bonne de la mauvaise ?

Composé de plusieurs courants de conscience, le récit épouse l'avance passionnée des pèlerins : pas un point, pas un paragraphe de la première à la dernière page. Andrzejewski parachève la technique éprouvée (Joyce, Faulkner, Butor), qui fait coïncider au maximum un langage et une action, une pensée et une situation immédiate. La phrase marche comme marchent les croisés, et passe par le réceptacle vivant du moine. Faulkner est là — moins les dialogues.

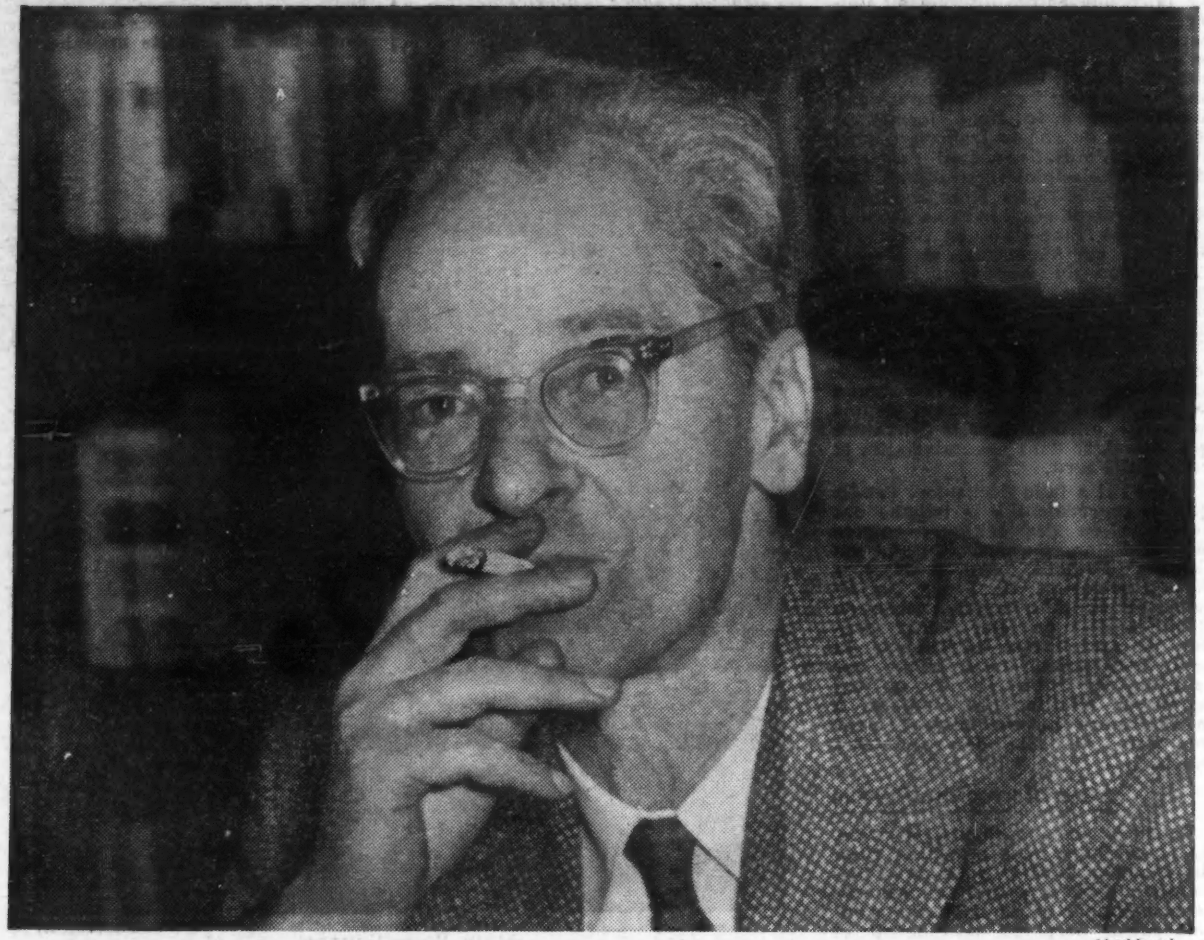
Cependant, Andrzejewski (auteur du célèbre « Cendre et Diamant ») est un romancier original par son sens du symbolisme. Rien, en fait, n'est anecdotique dans ce récit pourtant rempli d'anecdotes et d'épisodes. Si le narrateur nous fait voir que la foi est un masque, il veut surtout nous montrer que l'amour humain, passionné, charnel, a besoin de ce masque pour se définir. Les pèlerins sont mus par des passions secrètes, mais en fin de compte ils avancent farouchement vers les « portes du paradis ».

Il sera facile de discerner, sous cette histoire du temps jadis, une situation très contemporaine, et de dire qu'un écrivain polonais a voulu montrer quelle distance ambiguë peut séparer le communisme et les communistes. Mais le symbolisme des « Portes du Paradis » s'applique à bien d'autres situations : c'est là sa force et sa faiblesse.

Car on pourra reprocher à ce récit la trop évidente netteté de son thème et de sa ligne : l'idée « de départ » est trop belle. Cette mélodie parfaite de rythme et de densité (alourdie de temps en temps par un impressionnisme inutile) fait regretter le long roman dont elle aurait été le motif majeur. Mais Andrzejewski a écrit — remarquablement traduite par Georges Lisowski — une œuvre de classe, où vie et réflexion sont inséparables.

(1) Traduit du polonais par Georges Lisowski, Gallimard éditeur, 158 pages, 7 NF.

MICHEL ZERAFFA.



(Archives.)

JERZY ANDRZEJEWSKI.
Cinq croisades, cinq confessions, cinq impostures.

« Les Créneaux de Weimar » par Nicolas Baudy

● *Cette Allemagne d'entre les deux guerres qui portait le nazisme en elle comme un obus la mort.*

A deux reprises, une même génération d'Allemands s'est vue dans l'obligation d'oublier qu'elle avait un passé : en 1933 d'abord, en 1945 ensuite. Que cet exercice soit innocent, rien ne le prouve et peut-être faut-il considérer comme un bon signe l'intérêt horrifié avec lequel la jeunesse allemande se penche depuis peu sur les années maudites ainsi que sur les années vingt.

Elle fut, il faut bien le reconnaître, étrange, cette période weimarienne, caractérisée par le fait que dans chaque famille ouvrière un membre sur deux était chômeur : sans doute portait-elle le nazisme comme un obus la mort.

Procès à Londres

Pourtant, ce n'est pas franchement que Nicolas Baudy aborde cette Allemagne d'entre les deux guerres, mais bien à travers la conscience d'un homme qui l'évoque, quand déjà elle agonise, sur les lieux mêmes où il la connut (1).

L'intrigue qui nous mène dans le Berlin d'après l'incendie du Reichstag est d'une étonnante efficacité. Thomas, le héros du livre, que le fascisme naissant a transformé en communiste militant, a accepté de quitter Paris pour photographier, secrètement, il va de soi, à Berlin, l'acte d'accusation établi contre les prétendus auteurs de l'incendie : Van der Lubbe le simple d'esprit, Torgler l'ex-député, Dimitroff le Bulgare membre du Komintern, et quelques comparses. La possession de ce document permettra de mener avec sérieux le procès fictif mais retentissant, qui doit se dérouler à Londres parallèlement au procès jugé à Berlin.

Une femme allemande

Et voici l'homme, dans la ville qu'il habita naguère, à la recherche d'une indispensable complicité ; il la trouvera sous la forme d'une jeune femme qui fut sa maîtresse, Erla, belle fille pleine de cette étrange disponibilité, caractéristique de tant de femmes allemandes entre 1920 et 1930.

A travers maintes péripéties justifiées et traitées avec discrétion, ils mèneront à bien la tâche qui leur a été confiée et dont la réussite même coûtera la vie à l'un d'eux. Mais tandis que Thomas, comme à tâtons, rassemble les éléments dont il a besoin, il se heurte constamment à un passé, suscité par la ville et par la jeune femme, passé auquel le présent donne sa signification.

Dans son précédent livre, « L'Innocent Cavalier », Nicolas Baudy pénétrait au profond d'une conscience, en formation, tandis que la première guerre mondiale et la révolution communiste remodelaient l'Europe : ce second livre s'inscrit donc directement dans la ligne du premier. Mais cette fois, pour mieux nous rendre cette rencontre d'un homme et de son époque — qui semble l'essentiel de son projet — Baudy a préféré prendre quelque recul avec lui-même. L'œuvre ainsi, n'en a pas moins gardé l'accent de l'expérience vécue, mais le pittoresque et la méditation politique s'y sont plus aisément inscrits ainsi que le suspense de la fin, que ne renierait pas un Hitchcock.

(1) Albin Michel, 272 p., 9 NF.

CLARA MALRAUX.

LE PASSIONNANT RÉCIT D'UN GRAND SAVANT

La Société Interplanétaire Britannique a décerné une médaille d'or au Docteur WERNHER VON BRAUN en reconnaissance des services éminents qu'il a rendus à l'astronautique, au moment même où paraît en France la traduction de son livre sur

Les premiers hommes sur la Lune

passionnant récit du premier voyage sur la Lune, aller et retour. A PEINE UNE ANTICIPATION. (Editions Albin Michel).

un nouveau COCCIOLI envoûtant et profond AMBROISE l'histoire d'une adolescence FLAMMARION

UNIVERSITÉ

Le nouveau roman au Collège de France

● *Suivant l'exemple des Etats - Unis, de l'Amérique du Sud, du Japon, la littérature qui s'enseigne s'intéresse à celle qui s'écrit.*

LE « Nouveau Roman » vient de faire une entrée discrète au Collège de France. L'Association internationale des études françaises avait en effet inscrit au programme de son congrès annuel, entre « La Notion du bon usage » et « Montaigne », une journée consacrée aux formes et techniques du roman français depuis 1940 ». L'initiative était intéressante. Depuis plusieurs années, les meilleurs spécialistes étrangers lisent et commentent nos écrivains d'avant-garde. Aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, en Allemagne, au Japon, l'apparition du « Nouveau Roman » est considérée, à tort ou à raison, comme l'événement littéraire le plus important qui se soit produit en France depuis la guerre. Que les professeurs de la Sorbonne s'y intéressent à leur tour, c'était un bon signe : le signe d'un rapprochement depuis longtemps attendu entre la littérature qui s'enseigne dans nos universités et celle qui s'écrit.

Hélas ! il a fallu déchanter. Tandis que se succédaient à la tribune des écrivains ou des critiques comme Michel Butor, Bernard Pingaud ou Georges Raillard, des professeurs étrangers comme M. Bruce Morrissette, de Saint-Louis (spécialiste de Robbe-Grillet) ou Mme Gerda Zeltner, de Zurich (qui est l'auteur du seul livre actuellement publié sur le « Nouveau Roman »), ceux qui ont la charge d'initier nos étudiants à la littérature se contentaient, pour une fois, du rôle de spectateurs muets.

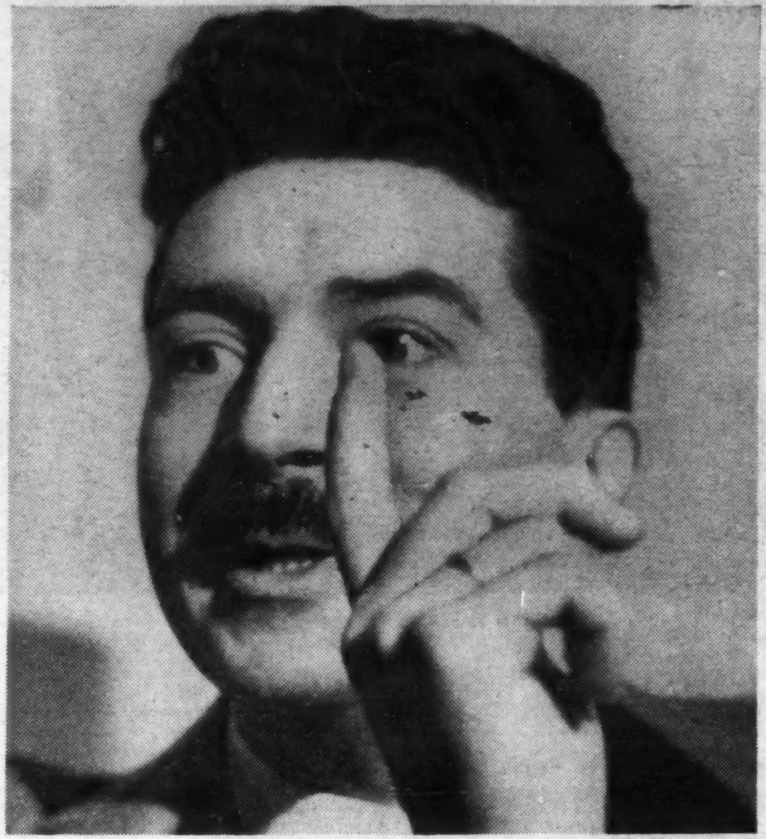
Attentifs mais méfiants

Attentifs mais méfiants, désireux de comprendre mais craignant aussi de « tomber dans le panneau », prisonniers pour la plupart de conceptions critiques et de méthodes d'enseignement périmées, on pouvait se demander si tous ces honorables professeurs étaient venus là pour s'instruire ou simplement pour voir.

En l'absence de quelques rares universitaires qui ne craignent pas de s'enfoncer dans la jungle de la littérature vivante (philosophes comme Dina Dreyfus ou Jean Hyppolite, littéraires comme Etiemble ou Georges Blin), les remarques produites par l'un ou par l'autre témoignaient, il faut bien le dire, d'une pénible ignorance du sujet. Mais si l'on ignorait les œuvres, on n'en était que plus curieux des auteurs. Pour les professeurs habitués à une obscurité ingrate, l'écrivain connu constitue un monstre toujours séduisant. Aussi Michel Butor, tête d'affiche de la réunion, obtint-il un vif succès personnel. Parlant sans notes, avec une éloquence magistrale, fort d'une érudition redoutable même pour un universitaire, le romancier de « L'Emploi du Temps » avait tout pour séduire un public particulièrement sensible aux charmes de la arade. Le seul moment un peu animé du débat fut celui qui suivit son intervention (« Individu et groupe dans le roman ») et la remarquabl: communication de Georges Raillard sur quelques aspects baroques de son œuvre. L'écrivain était là, on pouvait l'interroger, prendre la mesure d'une ambition qui n'est pas, après tout, si différente de celle des grands romanciers inscrits au programme. La salle respirait devant la bête curieuse apprivoisée.

On attendait, naturellement, avec plus de curiosité encore, Alain Robbe-Grillet. Qui dit « Nouveau Roman » dit Robbe-Grillet, et si la Sorbonne semble déjà capable d'assimiler Michel Butor, il est visible que des livres comme « La Jalousie » restent encore pour elle un objet d'inquiétude, voire de scandale. « *Quel intérêt peut-on trouver à décrire des parallélépipèdes ?* dit une dame spécialiste de Fénelon. Ni l'exposé très clair de Bernard Pingaud sur la technique de la description chez les romanciers du « regard », ni le plaidoyer aussi intelligent que documenté de Bruce Morrissette sur le problème du « point de vue » dans le roman, ni la critique dédaigneuse et facile d'Armand Hoog opposant la psychologie du « cœur » à la psychologie des « surfaces » ne réussirent à émouvoir l'assistance autant que l'annonce de l'arrivée de Robbe-Grillet. Hélas ! encore, au moment où or allait l'interroger et où peut-être la discussion allait prendre corps, l'intéressé s'éclipsait. Des affaires urgentes l'appelaient à Tokyo (voir ci-contre). Ce fut la fin. La spécialiste de Fénelon eut beau proposer qu'après avoir tant parlé technique, on s'inquiétât un peu du problème de « l'inspiration », le public, déçu, ne réagissait plus. Il paraît que sur Montaigne, le lendemain, les échanges de vues ont été passionnants.

THOMAS LENOIR.



(Ph. Charpentier.)

ALAIN ROBBE-GRILLET.
« Quel intérêt peut-ontrouver à décrire des parallélépipèdes ? »

A propos

Le scandale de Hambourg

A éclaté cette semaine, dans le monde des lettres, un scandale Robbe-Grillet. Scandale dont les répercussions peuvent être fatales au Nouveau Roman et dont nous ne mesurerons peut - être l'importance que dans quelques années. Rappelons les faits : le porte-parole du NR (1) avait pris place dans l'avion Paris-Tokyo. Cet avion, à Hambourg, rata son décollage et se cassa en trois morceaux. Grâce à Dieu, il n'y eut point de victimes à déplorer et les passagers en furent quittes pour la peur.

Comment ce fait divers banal a-t-il donné lieu au scandale littéraire le plus grave de cette après-guerre ? Pour ce que M. Robbe-Grillet, faisant à la presse le récit de l'accident, a purement et simplement fait le récit de l'accident. Ses disciples atterrés — que nous avons réussi à joindre en quelque lieu abstrait où ils s'étaient réunis — nous ont déclaré que M. A. Robbe-Grillet risquait non seulement d'être remplacé au Secrétariat général du NR, mais que, eu égard à la gravité de la faute, son exclusion du Mouvement était envisagée par les éléments les plus purs.

Du Balzac !

« Comprenez notre indignation et notre tristesse... — ont-ils déclaré. Nous avions confiance en notre chef. Sa rigueur, sa fidélité à la cause, nous les mettions au-dessus de tout soupçon. Or, qu'est-il arrivé ? Son avion s'écrase plus ou moins ; il a peur et, sauvé, il raconte... écoutez ça : « **Nous allions décoller. C'est alors que l'avion s'est brusquement rabattu sur la gauche et nous avons été précipités hors de nos sièges. Dans un vacarme infernal, l'avion a quitté la piste...** », etc. Ecoutez ça : « **Je n'aimais déjà pas l'avion. Mais maintenant c'est tout à fait fini. A chaque décollage, je ne pourrais m'empêcher de trembler au souvenir de celui d'hier, à Hambourg** », etc. Et ça, ça c'est le bouquet : « **Je crains que les bijoux de ma femmne ne soient perdus...** »

Selon les disciples, ce récit serait contraire à toutes les règles et à tous les impératifs du roman objectal et Robbe-Grillet se serait vautré dans les marais du subjectivisme le plus réactionnaire. « C'est du Balzac ! » **s'est écrié le chef de la cellule toulousaine. du NR. La section bretonne estimerait, pour sa part, que** « c'est du Flaubert », **alors que les militants du Centre-Auvergne ont voté une motion accusant le Secrétaire général d'opportunisme saganien.**

Réfugié au Japon

Alain Robbe-Grillet a l'intention de lire, lors des prochaines assises du Mouvement, un compte rendu objectal de l'événement, afin de se dédouaner. Tel en serait le début : « Il était 13 h. 30 à la montre-bracelet marque Oméga (Ω) du passager. L'avion de 130 tonnes commença à rouler sur la piste. Le passager était vêtu de bleu. Posée sur ses genoux, il y avait une serviette de plastique imitation cuir. Alors que l'avion qui se rendait à X... roulait sur la piste de ciment à la vitesse de trois cents km à l'heure, le système X Field 015 de freinage roue gauche se bloqua. La température à l'intérieur de l'avion était de 21°, à l'extérieur de 23°. L'avion quitta, par suite d'une déportation tangentielle, la piste de ciment. Il se brisa en trois après avoir creusé un sillon dans un champ de betteraves. Le passager descendit de l'avion par une issue de secours. Il baissa la tête afin de franchir celle-ci. Il courut parmi les betteraves en direction du sud-est », etc.

D'ores et déjà, les Fédérations corse et vosgienne du NR ont déclaré qu'elles n'accepteraient aucune autocritique. Un président a dit : « Ça serait trop simple, on est franc-maçon pendant 50 ans et laïque et républicain et membre des Amis de la Libre Pensée. A son lit de mort, on appelle un prêtre et le tour est joué. Ha, ha ! ça serait trop simple ! »

Si les prochaines assises du NR voyaient la condamnation sans appel de M. R.-G., celui-ci, réfugié au Japon et appuyé par la Section japonaise de l'INR (Int. du NR), envisagerait de proclamer, en littérature, l'avènement du pur silence. Par ce biais, et sous peine d'hérésie, il contraindrait ses adversaires, débordés sur leur gauche, à se taire.

J. C.

(1) Nouveau Roman.

JACQUES PERRET
les Biffins de Gonesse
le dernier roman de l'auteur du "Caporal Epinglé"
nrf

Le meilleur de ses livres
A. DALMAS (France Observateur)
GEORGES CONCHON
L'ESBROUFE
roman
Un conte de fées pour grandes personnes
Matthieu Galey (Arts)
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA SEMAINE

L'EXPRESS est heureux d'accueillir Jean Leymarie dans ses colonnes. Ancien berger périgourdin, aujourd'hui professeur d'histoire de l'art à l'Université de Genève, et auteur d'ouvrages qui font autorité, sur « La peinture hollandaise », « Le Fauvisme », « Braque », etc., Jean Leymarie a vu cette semaine pour vous la remarquable exposition résultant d'une heureuse collaboration entre Vienne et Aix-en-Provence. On y redécouvre Cézanne. (Voir page 31).

LE FESTIVAL CINEMATOGRAPHIQUE de Locarno a été le meilleur de l'année, surpassant Cannes et Berlin, menaçant Venise, qui doit se tenir fin août. Pour une fois, on a ri, grâce au « Tire-au-flanc » de Claude de Givray et François Truffaut, et à une œuvre d'un Capra soviétique, « Adieu Colombe ».

Le palmarès, discutable, a donné la Voile d'Or (à Cannes, c'est une Palme, à Berlin un Ours et à Venise un Lion) au film japonais « Les feux de la plaine », de Kon Ichikawa, celui-là même avec lequel Alain Robbe-Grillet est parti travailler à Tokyo. Y figure aussi « The Connection », de Shirley Clarke, ce film sur la drogue déjà montré à Cannes en coulisse.

La sélection italienne étant, pour une fois, bien faible, les œuvres les plus marquantes ont été : « La Pyramide humaine », du Français Jean Rouch (déjà montré à Paris), et deux films américains : l'un du vieux routier hollywoodien John Ford, un western sur le problème racial intitulé « Les deux chevauchaient ensemble », et l'autre d'un jeune acteur newyorkais, Allen Baron, « La Tempête du silence », qui renouvelle le thème rebattu du tueur qui doit exécuter son contrat.

Voile d'or du court métrage : le « Rabindranath Tagore », de l'Indien Satyajit Ray, le réalisateur de « Pather Panchali » et d' « Aparajito », qui, en une heure, retrace avec une remarquable intelligence la vie et la pensée du poète hindou.

Bref, un festival paisible et bien organisé pour cinéphiles, complété d'une grande réprospective Fritz Lang et de projections, comme « Viridiana », de Bunuel, Grand Prix de Cannes ; « Samedi soir et dimanche matin », de Karol Reisz, et « Paris nous appartient », de Jacques Rivette, un des films les plus ambitieux de la Nouvelle Vague.

HITCHCOCK fait toujours recette. La reprise de « L'Inconnu du Nord-Express », dans une salle des Champs-Elysées, a attiré, la première semaine, 8.920 spectateurs. A la fin de la deuxième semaine, le nombre des entrées avoisine les 17.000. La première semaine du précédent programme, « Les Evadés de la Nuit », qui sont pourtant de Roberto Rossellini, avait fait 3.060 entrées, et l'avant-dernier programme, « Le Mal de vivre », pourtant primé à Cannes, avait totalisé, en deux semaines, 2.437 entrées.

PREMIERE AUDITION à la BBC, chaîne nationale anglaise, de l'œuvre d'un jeune compositeur polonais de 22 ans, Piotr Zak, présenté comme « l'une des figures les plus controversées de la musique contemporaine ».

Les critiques s'en sont faits largement l'écho. Le chroniqueur musical du « Times » de Londres note: « Il est difficile de saisir plus que le contour général de l'œuvre, en partie à cause de l'extrême diversité des sons... »

Aujourd'hui, deux collaborateurs de la BBC révèlent: « C'était une blague. Le compositeur polonais n'a jamais existé. Nous avons tapé au hasard sur des instruments à percussion. Nous sommes désolés si nous avons placé certains critiques dans l'embarras. »

(Archives.)

MEYER LEVIN ET SA FEMME PENDANT LE TOURNAGE DES « ILLÉGAUX ».
Avec des torches au magnésium.

HOMMES

Trois étrangers à Paris

● *L'Américain Meyer Levin a filmé le véritable « Exodus ».*

SUR la montagne, dans la neige, une femme juive allaite son bébé. Une autre, très vieille, remue ses pieds endoloris. Lorsque le convoi repartira, il faudra l'aider à se relever. Ce col, c'est la frontière entre l'Autriche et l'Italie. Et ceux qui tentent de la franchir ont dû passer tant de frontières qu'ils ne savent plus très bien laquelle est la prochaine... Cela se passe en 1947. La guerre est terminée mais la Terre promise est pratiquement interdite à ceux des survivants israélites qui désirent y émigrer.

L'histoire de leur infiltration héroïque et obstinée jusqu'en Israël, on la connaît, grâce au roman et au film « Exodus ». Ce qu'on ignore, c'est qu'un Américain israélite, Meyer Levin, a lui aussi enregistré sur pellicule l' « exode » : le vrai.

Avec une petite équipe (sa femme et deux opérateurs français : Jean-Paul Alphen et Bertrand Hesse) il filma, au prix de terribles difficultés, les convois qui partaient de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Pologne, d'Autriche, d'Italie et de France. Soupçonnés d'espionnage, Levin et ses amis furent arrêtés à plusieurs reprises. On tournait à l'aveuglette. On avait recours à des torches au magnésium pour filmer, de nuit, un convoi traversant une forêt. Ces torches, il fallait les éteindre toutes les deux minutes, car le moindre éclairage pouvait donner l'alerte... « *Ne nous filmez pas*, demandaient les émigrants. *De quoi avons-nous l'air ?... Nous sommes si mal habillés...* »

Le documentaire ainsi réalisé par Meyer Levin commence à Varsovie. Il se termine en mer, à quelques kilomètres de la côte palestinienne. Levin ne pouvait pas aller plus loin, car le « bateau illégal » d'émigrants, qu'il filmait, fut intercepté par les Anglais et refoulé vers Chypre. Le film lui-même fut saisi. Par la suite, Levin dut le voler littéralement au Q.G. anglais à Jérusalem.

De retour aux Etats-Unis, Levin montra son documentaire qu'il a appelé « Les Illégaux ». Il voudrait maintenant le sortir en France. Samedi dernier, les téléspectateurs ont pu en voir, à l'émission « Ciné-Panorama », un extrait de quatre minutes. Il mérite d'être vu tout entier. Avec toutes leurs imperfections techniques, ces pauvres images sont bouleversantes.

ANNE GUERIN.

● *L'Italien Vittorio de Sica fait entendre la voix de Dieu.*

VITTORIO DE SICA a passé trois jours à Paris pour tourner quelques scènes du film « Le Jugement dernier » qu'il est en train de réaliser.

De Sica, c'est un acteur aux dents de porcelaine, aux tempes d'argent, qui enlève avec maestria le plus mauvais dialogue. C'est le séducteur démodé, le danseur mondain, mais c'est aussi le réalisateur de plusieurs films exceptionnels, du « Voleur de Bicyclette » (classé parmi les dix meilleurs films du monde) au « Toit », en passant par « L'Or de Naples », « Miracle à Milan », « Sciuscia », « Stazione Termini », « Umberto D », etc., etc.

Il « fait » l'acteur pour payer le fisc, le baccara et les frais d'une vie compliquée à l'italienne. En fait, ce qu'il aime, c'est travailler avec Cesare Zavattini, son scénariste préféré.

« Le Jugement dernier » est une fable, dans le style de « Miracle à Milan », une satire bourgeoise, qui rompt avec les fresques populaires dont De Sica avait l'habitude.

« Faire parler des clochards, c'est facile. Là, j'ai plus de mal. « Le Jugement dernier », c'est une blague. Les gens croient qu'ils entendent vraiment la voix de Dieu, à 18 h. 30. Alors, dans tous les pays, ils s'accusent de leurs péchés. J'ai tourné en Suisse l'histoire d'un gourmand. Dieu lui dit : « Pour une fondue, est-ce que vous ne donneriez pas la vie d'un petit Chinois ? ». Le Suisse nie, mais Dieu insiste : « Il y a 600 millions de Chinois. Alors, un de plus ou de moins, pour une fondue... » et le Suisse admet. A Paris, c'est l'histoire d'un avare. A Rome, de quelqu'un qui manque de dignité. A New York, de quelqu'un qui déteste les nègres, etc., etc.

« A 19 heures, la pluie se met à

→

C'est avec plus de sept cents passagers que le m/s CABO SAN ROQUE, 18.000 tonnes, entièrement climatisé, a quitté Marseille dimanche dernier 30 juillet pour effectuer sa croisière aux Terres Saintes et Païennes.

Après avoir fait escale en Grèce, Turquie, Rhodes, Liban, Jérusalem et Israël, ce paquebot rejoindra Marseille le 12 août.

C'est aux armateurs marseillais LUCIEN RODRIGUES - ELY S.A. que l'on doit le succès de cette croisière placée dès le début sous le signe des « plus belles vacances et du soleil ».

Communiqué.

Cabarets Dancings

MIMI PINSON DANCING 79, Ch.-Elysées, 79

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

AU CŒUR DE SAINT-GERMAIN-DES-PRES
les petits pavés
DEJEUNERS - DINERS - SOUPERS
4, rue Bernard-Palissy (6e) - LIT. 99-58
OUVERT TOUT L'ETE
Fermé le dimanche

DISQUES

● **AGRESTE ET BUCOLIQUE, douceur de la campagne avec des « Divertimento » de Joseph Haydn. Particularité des morceaux ici rassemblés : ils sont tous consacrés à un ensemble de plusieurs paires d'instruments — 2 hautbois, 2 trompettes, 2 cors ou 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 cors. C'est, des innombrables disques parus cette semaine, le plus joli et le plus précieux. (Disque Amadeo N° AVRS 6208.)**

● **LE FESTIVAL DE BAYREUTH EST, comme chaque année, l'occasion d'éditer une œuvre intégrale de Wagner : cette fois, « Tannhäuser », avec le grand Dietrich Fischer Dieskau. Seule version intégrale actuellement disponible, cet album d'importation allemande ne se trouve que chez quelques disquaires spécialisés. Quatre disques présentés en emboitage carton avec livret (en allemand). Electrola 91087 à 90.**

● **« IN THE MOOD » : tout le monde se souvient de ce grand succès de l'orchestre Glenn Miller. Cet orchestre n'avait, à notre connaissance, enregistré que chez RCA (VSM en France). Mais, depuis quelque temps, la marque de disques 20th Fox, affiliée à la firme cinématographique, s'est mise à explorer les bandes de ses films. Et après une « Rhapsodie en bleu » par Gershwin lui-même, voici une autre version de quatre succès consacrés de l'orchestre : « Bugle Call Rag », « American Patrol », « Sun Valley Jump » et cet « In the Mood ».**

L'enregistrement venant d'une bande pour cinéma est bien meilleur que la version originale 78 tours. Chacun des musiciens de pupitre de cette époque est devenu à présent un grand chef d'orchestre. Un document. Disque 20th Fox Vega 2134.

● **APPARITION, sur le marché français du disque et de la chanson, du répertoire allemand.**

Sur une face d'un 45 tours VSM N8 EMF 286, la chanteuse Conny et, sur l'autre, Rolf Bauer. C'est une parfaite et gracieuse évocation de la chanson populaire allemande actuelle. A signaler que Midi-Midinette est la version originale Prima.

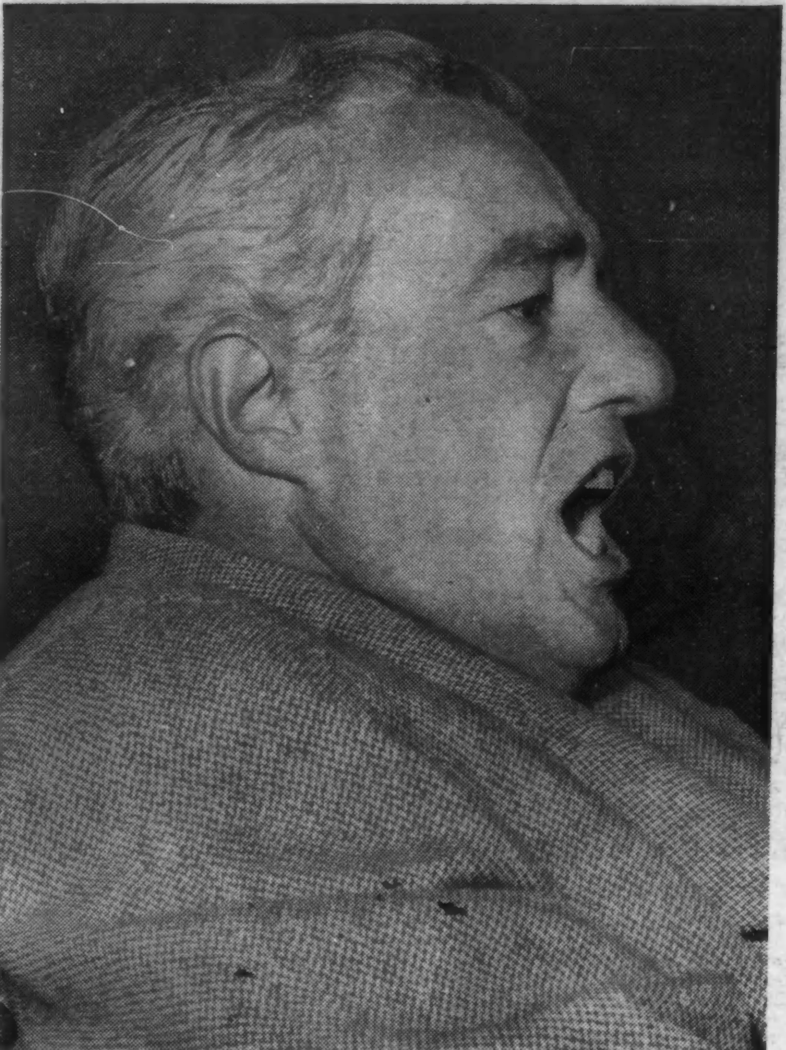
● **POUR LES TOURISTES, un merveilleux disque d'airs de Paris chez Columbia N° FPX 200. Il fut un temps où le touriste ne trouvait pas facilement chez les disquaires un choix de chansons à succès réunies sur un seul disque, Puis, quelques firmes éditèrent des pots-pourris d'airs à la mode. Ici, en plus du désir de plaire aux étrangers, un souci de la douceur, du charme, de l'émotion et de la recherche donne à ce disque un cachet particulier. A recommander aussi aux autochtones.**

● **CREATION D'UNE NOUVELLE COLLECTION de folklore français en 15 disques, 25 cm. Vendus séparément, chacun des albums est consacré à un groupe folklorique différent. (Sables-d'Olonne, Nantes, Nice, Angers, Saint-Junien, Bastia, Marseille, Limoges, Bordeaux, Tulle, Ossun, Brive-la-Gaillarde, Monaco et Menton).**

Costumes régionaux sur le recto des pochettes ; au verso, texte de présentation bien rédigé et paroles des chansons.

Disques Ducretet-Thomson n°s 129 à 143.

PICK-UP.



(Dalmas.)

VITTORIO DE SICA.
Malgré le Pape.

→

tomber. Tout le monde croit que c'est le déluge, mais la pluie cesse et la vie recommence. C'est-à-dire que tout le monde recommence à pécher. Là, le film devient en couleurs naturelles. C'est la vie. »

Pourquoi De Sica ne s'intéresse-t-il plus aux clochards ?

« Parce qu'après la guerre, le problème primordial, c'était la pauvreté. On ne pouvait penser qu'à ça. Maintenant, je trouve que le premier problème, c'est l'homme et son absence absolue de confiance dans la vie, son indifférence aux sentiments, son manque d'orgueil, d'honneur.

« La valeur spirituelle de la vie n'existe plus. Regardez, les jeunes gens, ils n'ont plus rien. Même pas d'ambition. Ils sont vides, vides. Et, vous savez, même en Italie où nous avons le Pape, eh bien ! c'est la même chose... »

M. M.

● *Le Cubano-Américain Miguel Ferreras fait deux révolutions.*

A grand fracas de millions et d'extravagances, un nouveau personnage fait son entrée, cette semaine, dans le monde de la Haute Couture. Il a posé une plaque de marbre blanc clouée d'or aux quatre coins, sur un immeuble du faubourg Saint-Honoré. Très bien situé, en face de Lanvin, au-dessus de Mmes Carita, coiffeuses à la mode.

Au premier étage, il a inscrit, toujours en or, son nom : Ferreras, et déployé des mètres de satin duchesse beige qui s'enroulent autour des fenêtres et retombent sur d'épaisses moquettes beiges. Une serre exotique d'un côté, une statue, amour bouffi jouant de la flûte, de l'autre côté.

« Ici, ze né fais pas la coutoure. Ze fais oune vraie maison. »

Miguel (c'est son prénom, *« Appelez-moi Miguel »*) fait visiter gentiment. *« Ici, saloon d'essayage, muy simpatico, non ? Ici cabine à mannequine. Là, ateliers. Ventilation. Miousic douce. Perfexione. Ye fais fabriquer mannequines spéciales because ye change l'anatomie de la femme. Moi, yème la femme orgueilleuse. La poitrine haute, haute. »*

Miguel mime le corps de la femme orgueilleuse. Il a 34 ans. Il est américain, né à Cuba. D'où ce sabir qu'aucune orthographe phonétique ne peut transcrire réellement. Ce langage à l'indéfinissable accent métissé n'est pas le moindre des charmes de M. Ferreras, qui continue à me montrer son installation.

« Ici, petite couloir. Ici, pour pipis dé la clientèle. Ici tissou, matérial, saussures ».

Ah ! les chaussures. Point très important. Ferreras révolutionne l'art du savetier. Les chaussures, pour la plupart bicolores et assorties aux robes, ont la forme de pantoufles sur talon bottier. Les bouts pointus, carrés, les talons aiguille, il « détttteste ». Il m'enlève d'ailleurs aussitôt mes chaussures. *« Anti poitrine, muy mauvaise pour poitrine, ces talons. Vilaine position. C'est oune tchose médicale. Tombe en avant ».* Il me fait essayer ses souliers.

Deux policiers privés

« Caminez, caminez ». Il me force à marcher, à courir autour du salon. Il s'extasie. *« Chic, muy chic. Bravo ».* M. Ferreras « détttteste aussi les bijoux faux. Harry Winston, le célèbre bijoutier, lui prête ses plus belles parures, que deux policiers privés surveillent à chaque collection, et ramènent dans les coffres chaque soir.

« A New York, yé fais la même tchose ». En effet, Miguel Ferreras a eu une maison de couture à New York. *« Mais moun rêve, c'était Paris. Ye spécialise rrrande coutoure. Alors, Paris, best, non ? »*

Il a engagé 65 employés. Son mannequin favori vient de Londres. C'est la cousine du prince William de Gloucester.

La couture a trouvé son Cuevas. Miguel Ferreras n'est pas marié avec une demoiselle Rockefeller, mais avec Oonagh Guinness (Guinness is good for him) (1). Il fera bientôt partie du Tout-Paris. On opposera ses exubérances à la discrétion de Cristobal (Balenciaga). *« Moi, ye addddore les colores ; yème que les femmes soient des foulies de colores ».*

Quand je lui demande s'il ne craint pas que les vrais bijoux, les chaussures assorties à chaque robe et les robes folles de couleurs, ne soient une mode vraiment très difficile à suivre, il répond : *« Ye ne soui pas venou à Paris pour habiller la pôvresse. Venez voir, ye aussi inventé oune corsette, oune révolucion. Oune révolucion ! »*

Son sang cubain bouillonne. Il brandit le corset (2).

MICHELE MANCEAUX

(1) Guinness est une grande marque de bière anglaise. Son slogan : Guinness is good for you (Guinness est bonne pour vous).

(2) Voir page 16 l'article de Christiane Collange sur les présentations de Haute Couture.

(J.-R. Roustan)

MIGUEL FERRERAS.
Grâce au corset.

DERNIERE SEMAINE
LA PAGODE - M. (LE MAUDIT) de FRITZ LANG

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

AIMEZ-VOUS BOULEZ ?

(Archives.)

DANIEL GÉLIN, FRANÇOISE ARNOUL, PIERRE VANECK ET FRANÇOISE PRÉVOST DANS « LA MORTE-SAISON DES AMOURS ».
Une question d'astrologie.

Il ne faut plus, dit Pierre Kast, parler au cinéma du public, mais des publics.

JE viens de faire un film, qui s'appelle : « La Morte-Saison des Amours », avec un groupe d'amis qui me sont très chers. Il va sortir la semaine prochaine, en plein été. Il serait hypocrite que je ne souhaite pas son succès, prétentieux que je déclare qu'il pourrait trouver son public. Le public ? Qu'est-ce que c'est ?

On n'aurait même pas cru un poète romantique qui aurait prétendu écrire pour lui seul. Beaucoup d'écrivains qui tiennent un journal intime sont ravis si on en publie des extraits avant leur mort. Je m'explique d'ailleurs mal que certains ne se soient pas payé une fausse mort pour le plaisir, évidemment rarissime, de lire leur nécrologie, voire de l'écrire. Il y a donc une grande hypocrisie dans le fait de dire qu'on ne pense pas à qui lira, ou verra, ce qu'on fait.

Encore bien plus évident dès qu'il s'agit du cinéma. Mais, croire qu'il n'y a qu'un public, ou une masse du public, me semble, d'une manière aussi évidente, un pur sophisme. La mathématique du succès n'est pas seulement une arithmétique. Jean-Luc Godard disait la semaine dernière ici : « *...Je ne vois pas pourquoi un film devrait plaire à tout le monde. Ça doit plaire à ceux qui l'aiment...* » Je trouve assez clair qu'il n'y a pas un public, mais plusieurs sortes de publics. Les romans policiers du « Fleuve Noir » ont plus de lecteurs que la collection « Métamorphoses » de la N.R.F., sans qu'on doive automatiquement impliquer dans ce phénomène une hiérarchie esthétique ou commerciale.

Le parme rarissime

Ce qui est troublant, c'est que ces différents publics ont des contours extrêmement flous, que personne ne devrait oser dessiner d'une main ferme. Je tiens pour une sorte de génie le sélectionneur des titres du Livre de Poche, qui, entre deux tranches du gros pain de ménage de Bromfield ou Mazo de La Roche, a glissé le parme rarissime de Butler, Larbaud, Kafka ou Richard Hughes, dont il s'est alors plus vendu en un jour qu'en vingt ans.

On a vu de la même manière se créer une nouvelle clientèle, au cinéma, pour Antonioni, Bergman ou Buñuel, sortis plus ou moins de l'enfer du film maudit. Des salles se sont spécialisées. Un public est venu, et s'est trouvé.

Il y aurait de quoi faire réfléchir les maniaques du second film. Le fait qu'un film ou un certain type de film ait fait un gros succès n'engendre pas, ou plus, un succès automatique pour une suite ou une imitation. Un certain type de distributeur avait fini par ne plus s'intéresser qu'aux fils de Don Camillo. Récemment encore le succès d' « Aimez-vous Brahms.. » les incitait à transformer tous les projets qui leur étaient soumis en des « Aimez-vous Schubert.. », aux suites innombrables encore prometteuses.

Je ne conseillerai toutefois à personne de tenter un « Aimez-vous Boulez.. » pour lequel il me semble que les temps ne sont pas encore mûrs.

L'idée bucolique et rassurante que tous les films étaient plus ou moins le même produit qu'on pouvait vendre de la même manière, n'est même plus pensable. La notion « le public jugera » n'a jamais été vraie, dans la mesure même où les salles n'étaient pas toutes aussi démocratiquement bien situées, les films aussi démocratiquement bénéficiaires du même budget de publicité, et les clients aussi démocratiquement libres de leur choix.

Les statistiques mêmes, sur le rendement brut des films, sont faussées du fait que n'intervient pas dans le calcul un élément essentiel : le prix de revient des films. Beau sujet de réflexion de philosophie élémentaire sur la valeur de la statistique, qui, curieusement, omet presque toujours de chiffrer une des composantes essentielles.

La notion de succès, et je prends volontairement deux succès incontestables, ne peut pas être la même pour « Ben Hur » et « La Notte ». Les organisateurs de combats de boxe, que personne ne songe à affubler de l'infamante étiquette d'intellectuels, se garderaient bien de faire boxer entre eux des boxeurs de catégories différentes.

Il me semble donc qu'il existe, au minimum, un nouveau public, qui fait le succès d'un certain nombre de salles. Mais, comme bien longtemps après que le diable est passé, persiste son odeur de soufre, le parfum de la malédiction, contre toute évidence, n'arrive pas à se dissiper pour certaines narines. On a quelquefois peur de compromettre la carrière du film dans d'autres salles qui assureront son exploitation en profondeur.

La clientèle globale du cinéma s'amenuise. Concurrence, croit-on, de la T.V., du tourisme, etc. Toutes explications très voisines de la vertu dormitive de l'opium. L'idée de Jean-Luc Godard que seuls les énormes productions, ou les films d'expression personnelle à budget relativement limité, trouvent actuellement les bases de leur public, me paraît singulièrement évidente.

Mais devant cet amenuisement du public, il me semble que la pire des attitudes est de chercher un bouc émissaire, un lion malade auquel donner de confortables coups de pied. Des complots se trament, c'est la mode, dans une ombre relative, et de solides coups de poignard se préparent contre un certain nombre de producteurs ou d'auteurs, vaguement justiciables d'une étiquette « nouvelle vague », mythque, d'un autre côté. Des gens qui se détestent, qui se sont joué mille tours, et les plus graves, envisagent sans rire des alliances momentanées. Les pires épiciers font la cour à de glorieux et antiques auteurs, spéculant sur leur jalousie et leur inquiétude devant un nouveau cinéma, qui était pourtant, d'une certaine manière leur allié naturel.

On me dira qu'il est bien normal que l'on s'inquiète de voir les salles se vider. Et je le pense tout le premier. Mais le commerce tout entier s'est transformé. La moindre teinturerie de province s'équipe avec des portes de verre. On n'attend plus le client, on va le chercher. Les techniques de la publicité se perfectionnent, les études de marché se multiplient scientifiquement.

Tous les responsables de la venue des clients dans les salles qui ont fait des efforts dans ce sens, ont été presque toujours récompensés, et ils sont, finalement, nombreux. L'idée qu'il n'y a qu'à attendre que le client, alléché par la vitrine, se décide à entrer, est une méthode préhistorique de faire du commerce. Chaque fois qu'un film est expliqué à l'avance, préparé, et les méthodes de le faire ne manquent pas, par exemple comme le fait Jean Renoir en allant présenter son film en province, chaque fois que le spectateur sait plus ou moins d'avance quel genre de produit on lui propose, le résultat est là. Il est possible que se dégèle la banquise de la routine d'un certain type d'exploitation.

Il est probable qu'un certain volume de l'ancienne masse de spectateurs soit irrécupérable. Mais probable aussi qu'un nouveau public puisse être sollicité. La télévision d'information est irremplaçable, et son domaine s'étend. Mais du même coup, il me semble qu'elle donne une nouvelle place à un certain spectacle, ou une certaine expression personnelle, irremplaçables, eux aussi.

Baden-Powell ou Alexandre

Là-dessus, comme il me semble en effet qu' « Une femme est une femme » sera un grand succès, toutes les petites convulsions qui font frémir le milieu du cinéma, aujourd'hui, se produiront dans une direction opposée, d'ici à trois mois.

Les contradictions du cinéma sont innombrables. Pour mémoire, un bon livre peut faire un mauvais film, mais un mauvais, peut-être un bon. Un bon film peut avoir du succès. Un mauvais aussi, etc., à l'infini. En réalité, personne ne sait rien du succès, et tout se contredit. Faut-il, comme Baden-Powell, tenter de dénouer ce nœud, ou, comme Alexandre, le trancher, je n'en sais rien.

Si on veut être honnête, on se rend compte que le cinéma est fantastiquement proche du jeu, la chance un facteur terriblement décisif. Alors, comment va mon astrologie, ces jours-ci ?

PIERRE KAST.

EXPOSITIONS

Cézanne à Aix

● *Même les toiles que l'on connaît prennent ici une saveur nouvelle.*

De même qu'on ne se lasse jamais de réentendre Mozart dans la cour de l'Archevêché, sous la voûte d'étoiles (la représentation de « La Flûte Enchantée », qui ouvrit, cette année, le dimanche 9 juillet, le XIVe Festival de musique, fut d'une exceptionnelle perfection), de même retrouverait-on volontiers chaque été, au même moment — ce rêve n'est pas impossible — Cézanne au Pavillon de Vendôme, dans sa lumière natale.

L'exposition actuelle résulte d'une heureuse collaboration entre Vienne et Aix-en-Provence. Elle a d'abord été présentée dans la capitale autrichienne en mai-juin, au Palais du Belvédère, dans un ordre strictement chronologique, par son directeur, F. Novotny, l'un des meilleurs connaisseurs du XIXe siècle européen et particulièrement de Cézanne (1). A Aix, où le choix est un peu différent, une présentation plus souple s'accorde à la disposition intime et vivante des locaux baignés par la lumière exacte du peintre. Elle a été réalisée par le Conservateur, Mme Martial, et surtout par l'excellent dessinateur et graveur Léo Marchutz, fixé depuis trente ans au Château Noir, où il maintient le culte fervent de Cézanne et à qui, depuis lors, tous les historiens du Maître doivent reconnaissance.

Dix-neuf dessins, dix-neuf aquarelles et vingt-deux peintures, souvent peu connus et d'une extrême qualité, s'enchaînent en séquences admirables et composent, dans un juste équilibre des techniques et des motifs, le meilleur florilège qu'un véritable amateur puisse savourer.

Des modèles du genre

Je tiens d'autant plus à le souligner qu'il risque d'échapper au grand public, abusé par des publicités tapageuses, et que trois des personnalités aixoises les plus directement intéressées à l'essor artistique de leur ville n'hésitent pas — j'en ai été témoin — par incompréhension ou par mesquinerie, à dénigrer une des réussites qui font le plus honneur à la municipalité, à son adjoint aux Beaux-Arts et à son conseiller.

Trop d'inscriptions, d'un didactisme naïf ou insistant qui est la mort de la sensibilité, s'interposent souvent fâcheusement, dans les musées ou les expositions, entre le spectateur et les œuvres.

Les douze panneaux documentaires préparés durant des mois avec un soin attentif et beaucoup de goût par le Dr. Erika Neubauer, de Vienne (et qui seront ensuite confiés au Musée d'Aix) me semblent, au contraire, des modèles du genre.

Placés dans deux salles du rez-de-chaussée, à l'écart des originaux, ils éclairent tour à tour, par un texte précis, concis, typographiquement parfait, et des illustrations saisissantes, l'homme et l'artiste, son milieu familial, ses amitiés, ses modèles, les sources, les motifs, les principes et l'évolution de son œuvre.

En montant le bel escalier, on accède à droite à une petite salle en pénombre réservée aux dessins, dont la moitié, en partie inédits, proviennent de la fameuse collection Chappuis. Contrairement aux impressionnistes (sauf Degas et Renoir) et à l'exemple des maîtres anciens, Cézanne n'a cessé de dessiner, surtout dans sa jeunesse et dans sa période « constructive » (1880-1895), de couvrir de nombreux carnets de croquis récemment exhumés, tenus comme ses exercices secrets, jamais exposés ni montrés de son vivant.

Il dessinait tantôt sur le motif ou d'après modèle, tantôt au Louvre, qui est, disait-il, « le livre où l'on apprend à lire, pour mieux *se fortifier sur nature* », et où les sculpteurs, Michel-Ange, Puget, Houdon, les Antiques, le retenaient plus encore que les peintres (2). Son moyen presque exclusif est le *crayon*, qui permet à la fois souplesse, carrure et luminosité. Les dessins de Cézanne, parmi lesquels se détachent ici deux grandioses autoportraits et deux splendides études d'après sa femme, révèlent moins sa prétendue maladresse que la justesse émouvante de sa perception totale et constituent l'approche la plus directe et la plus intime de son œuvre.

La salle suivante est un véritable « Salon carré », groupant trois œuvres magistrales de jeunesse, la « Nature morte au Gigot », du Musée de Zurich; le « Portrait de Marie », sœur aînée de l'artiste, du Musée de Saint-Louis, encadrant le superbe « Portrait du Père lisant le journal », venu d'une collection privée de Pennsylvanie, l'exemplaire initial qui décorait jadis le mur central du Jas de Bouffan, au-dessus de la cheminée, et quatre toiles sublimes des années finales, la somptueuse « Nature morte à la théière » du Musée de Cardiff (1902-1906), le « Paysan assis » (coll. privée, New York), le « Paysage près d'Aix avec la tour César » (coll. privée, Hollande) et les « Reflets dans l'eau » (coll. privée, Milan), ces trois dernières situées autour de 1895 et d'une incomparable *modulation* chromatique, bleu-violet-rose.

Si l'on se place près de la fenêtre donnant sur le jardin, on peut embrasser d'un seul regard tous le parcours de Cézanne, éprouver la grandeur, la richesse et la continuité de son accomplissement, plonger aussi vers la salle préliminaire des dessins ou se tourner vers les salles suivantes des aquarelles dominées par l'ultime « Portrait de Vallier » pour saisir des rapprochements infinis. Cette extraordinaire pléiade cézannienne devant laquelle trop de visiteurs passent distraitement, est pour les amateurs avertis la merveille de l'exposition, car elle offre à la fois enchantement et leçon perpétuelle, la « délectation » dont parle Poussin et la valeur « d'enseignement » que Cézanne exigeait aussi de la peinture.

Les aquarelles se répartissent en deux salles successives, groupées par affinités et contrastes subtils, comme des cadences musicales. De Constable à Turner, Delacroix, Jongkind, Signac, jusqu'à Cézanne qui la porte à son niveau suprême, l'aquarelle, de source orientale et de spécialisation anglaise, a joué un rôle décisif au XIXe siècle dans la création de plus en plus libre du style moderne. « *Elle est*, dit un peintre chinois ancien, *la révélation souveraine de la force qui fait mouvoir le firmament ; et seuls ceux dont l'âme est sereine peuvent la comprendre.* » C'est grâce à la maîtrise de l'aquarelle, traitée à la fin de sa vie de manière autonome et souveraine, que Cézanne parvient, selon sa magnifique image, à « joindre les mains errantes de la nature », à conquérir, dans un élan cosmique, sa « sérénité passionnée ».

Le plus beau panorama

Le support blanc du papier prend sa pleine valeur aérienne et spatiale, soutient l'orchestration des couleurs spiritualisées qui se chevauchent en transparence comme des ondes musicales.

Toute la série d'Aix, depuis la « Lutte d'amour » (vers 1876) rubénienne jusqu'à l'esquisse frontale du « Jardinier Vallier », portrait digne de Rembrandt auquel Cézanne travaillait encore à la veille de sa mort, mériterait une étude attentive, sur le plan technique et esthétique.

Dans le salon du second étage d'où les fenêtres s'ouvrent sur le plus beau panorama cézannien, les clochers de la ville, le cône de Sainte-Victoire et le mouvement circulaire des collines, s'ordonnent avec la même sûreté de goût quatorze tableaux non moins exceptionnels.

Même ceux que l'on connaît et revoit souvent, comme les «Peupliers» et les « Joueurs de cartes » du Louvre, prennent dans cette ambiance lumineuse une valeur nouvelle, dégagent une ampleur d'horizon et une complexité de détails que l'on soupçonne mal partout ailleurs.

Triade provençale

Sur le grand mur latéral s'échelonnent deux motifs encore impressionnistes du « Jas de Bouffan », les «Peupliers» du Louvre, où les bleus et les verts recouvrent toute leur subtilité, le « Chemin de fer près de l'Estaque », d'Oberlin College, aux gris nuancés et précieux, une version de « Bellevue » puis, isolé sur un panneau, à gauche de la porte d'entrée, le «Moulin sur la Couleuvre à Pontoise», toile capitale de transition (vers 1881) venue de la Galerie de Berlin-Est et non revue en France depuis la rétrospective de 1936. C'est aussi le premier paysage acheté par un musée, en 1900, du vivant même de l'artiste.

Sur le mur du fond, une admirable triade provençale, de la haute période constructive (1885-1886), la « Vue de l'aqueduc au nord d'Aix » (identification nouvelle, comme celle du paysage avec la « Tour César »), la célèbre « Vue de Gardanne », de Brooklyn, volontairement inachevée (« les sensations colorantes qui donnent la lumière sont cause d'abstractions qui ne me permettent pas de couvrir ma toile ») et les « Châtaigniers du Jas de Bouffan » (Musée de Providence), fait face à deux versions finales des « Baigneurs » et des « Baigneuses », le joyau de la collection de Sir Kenneth Clark à Londres et l'esquisse frémissante pour la composition monumentale de Philadelphie. Enfin, sur les panneaux entre les fenêtres on peut voir les « Joueurs de cartes » du Louvre, le petit « Portrait de Choquet » (Musée de Columbus), assis dans son intérieur de la rue de Rivoli, et la pathétique « Vanitas aux crânes de morts » de la collection Feichenfelt à Zurich.

Mais cette simple énumération ne saurait traduire l'envoûtement suscité par cette exposition encore ouverte jusqu'au 15 août et qui passionne tous les vrais amateurs, ni la grandeur mystérieuse d'un des peintres majeurs de tous les temps, dont l'exégèse reste à jamais difficile.

Le 15 octobre 1906, le jour même où l'orage le terrassait en plein champ, sur ce chemin des Lauves aujourd'hui défiguré par de hideuses constructions, Cézanne, s'étant juré de mourir les pinceaux à la main, venait d'écrire à son fils l'ultime message qui d'avance condamne tous ses utilisateurs théoriques : « *Les sensations faisant le fond de mon affaire*, résumait-il, *je crois être impénétrable.* »

Toujours à Aix, et à l'occasion du Festival, la Galerie Lucien Blanc présente, avec le concours direct de la famille de l'artiste, un choix très serré, centré sur sa période fauve, du chaleureux Manguin (1874-1949), compagnon de jeunesse de Matisse et de Marquet, et la Galerie Spinazzola une exposition de Pignon. Enfin, le Musée Granet a réorganisé le meilleur de ses collections du XIXe siècle dans un ensemble temporaire intitulé : de David à Géricault.

JEAN LEYMARIE

(Viollet.)

LE PETIT-FILS ET LE FILS DE CÉZANNE.
« Les sensations faisant le fond de mon affaire, je crois être impénétrable. »

(1) Son étude essentielle : « Cézanne und das Ende der wissenschaftlichen Perspektive » (Vienne, 1938) n'est malheureusement ni traduite, ni rééditée. Parmi les ouvrages d'ensemble récents sur Cézanne, les plus importants sont : B. Dorival, Paris, 1948 ; M. Schapiro, New York, 1952, et K. Badt, Munich, 1956. Le catalogue fondamental de L. Venturi (Paris, 1936) augmenté et révisé, est en cours de réédition.

(2) Cf. G. Berthold, « Cézanne und die alten Meister », Stuttgart, 1958.

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

Petites annonces

NOS PETITES ANNONCES sont reçues aux guichets **RÉGIE-PRESSE** 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone : GUTenberg 50-94, 99-30 et 56-20

TOUS LES JOURS 9 à 12 h. - 14 à 18 h. sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance : Service des Petites Annonces **RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS** 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de RÉGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

SECRETAIRES DE DIRECTION

EXECUTIVE SECRETARY FOR LEADING BRITISH COMPANY

An unusually interesting position in Paris is open to a bilingual Frenchwoman of from 25-35, on or before 1st september. Send C.V. in English and salary desired to : ROOTES, 6, Rond-Point des Ch.-Elysées, Paris (8e).

SECRETAIRES

IMPORTANTE Sté recherche **SECRETAIRE** STENO-DACTYLO connaissant l'anglais. Se prés. SOMEDROG, 55, r. La Boétie-8e

Divers

ASSOCIATIONS

COMMUNAL SOCIETY to be founded in Australasia in 1962. Seek creative members (21-40). Write : PHILIA Box 1149, Washington 13 D.C. USA

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE 15, rue de Paradis, PARIS-10e **PRO. 47-30** Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

DIVERS

Instit. 34 a. bac + propéd. maintenu force Algérie prêt démiss. cherche situat. administ. commerc. mairies repr. avec responsabilités. Préf. province. Ecr. JI no 89459 q. transm.

J. Fille ch. emploi bureau sam. mat. seul. prox. pte St-Ouen ou Garibaldi. Ec. 816104 JI.

Appartements

VENTES

Près gare **RUEIL** immeuble moderne dans parc, jardins et sur rue, gd living + 2 pces, e., c., s.de b. tout cft, soleil, calme. Crédit Foncier. Px intér. TRI. 01-86.

Propriétés

RUEIL, 34, rue Déesse, fonct. muté vds dir. pav. 6 pp. c. bs gd conf. jard. soleil. gar. à 4 min. gare. Tél. 967-14-03.

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE **60 %**

PARIS-5e 25, RUE HENRI-BARBUSSE (à 150 m. Jardins Luxembourg) Studios et Appts 2 et 3 pces grand stand., 6e ét. en cours livraison hiver 61.

Renseignements : **G.E.C.** 31, rue Bassano **BAL. 99-19**

Vacances

HOTELS

MONBALY-VAULX-&-MILIEU (ISERE)

Prévoyez votre étape au CHATEAU de MONBALY 15e s. (sur R.N. 6 entre LYON 30 km et GRENOBLE 70 km.). à mi-chemin PARIS-COTE-D'AZUR. Le château-hôtel le plus confortable de France, relais de tourisme 4 étoiles. Table de premier ordre, chambres de style, parc et jardin français, très grand calme, réservation. Tél. 2 à VAULX-&-MILIEU (Isère). Pension - Demi-pension

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art. LES BELLES EPOQUES 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

Bonnes adresses

TOUT ce que Mme EXPRESS vous indique comme peinture ou produit d'entretien, vous le trouverez chez BODY, 2, rue Cler, Paris (7e) AVEC 20 % DE REMISE de 10 à 20 h., sans arrêt

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOIS : La ligne 3 NF

OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF

CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF

AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF

TAXES : 8,52% en sus

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

●

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

●

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.

sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

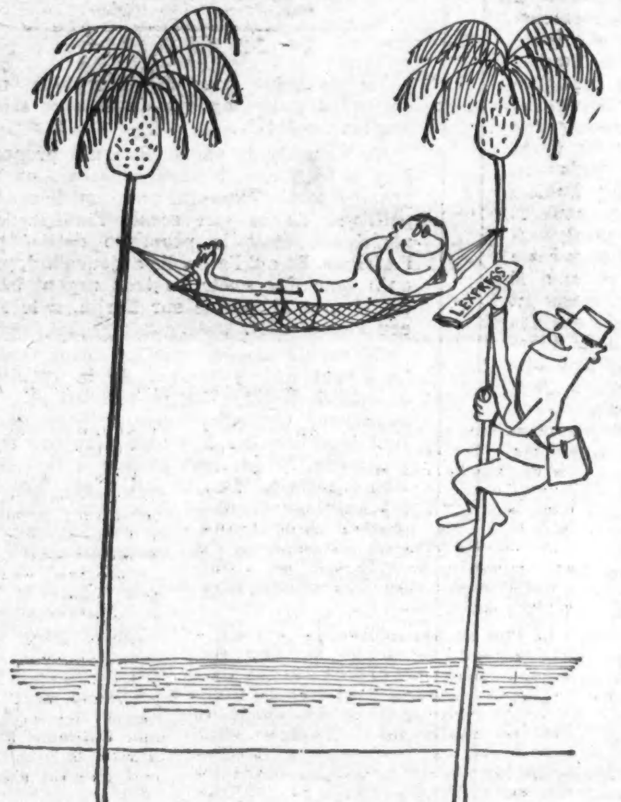
(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.



M ....
....
....
....

Adresse de vacances :
....
....
....
....
....
....

désire souscrire un abonnement vacances de :

1 mois à 5 NF
2 mois à 9 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme
— par chèque
de NF
par virement à votre CCP 73-78-19 Paris

MOURIR POUR LA PAIX...

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

ÉPREUVE de force sur Berlin, impasse à Bizerte, échec de la négociation avec le F.L.N. Que va-t-il arriver ?

Affirmer un pronostic serait osé, mais on peut donner son opinion. Je dirai tout de suite la mienne devant ce ciel assombri : Berlin et Bizerte sont des problèmes qui, à moins d'accident toujours possible, trouveront leur solution.

SUR Berlin, personne ne veut faire la guerre, quoi qu'on dise et quoi qu'on pense. L'U.R.S.S. ira de l'avant dans ses projets d'intégration toujours plus poussée de l'Allemagne de l'Est. Elle est absolument décidée à ce que jamais l'unité allemande ne se refasse au profit de l'Occident. L'Occident devra se résigner — et qui ne s'y résigne ? — à voir une Allemagne coupée en deux dont une moitié communiste. Mais Moscou ne risquera pas la conflagration mondiale à Berlin. Un « modus vivendi » sera trouvé après plusieurs péripéties qui ne doivent pas nous alarmer outre mesure.

L'affaire de Bizerte est navrante et stupide, mais elle est pratiquement réglée. Il y aura sans doute, là aussi, des moments très difficiles, des épreuves de nerfs et, hélas ! beaucoup de sacrifices inutiles mais Bizerte sera évacuée. D'une manière ou d'une autre, avec ou sans l'O.N.U., avec ou sans l'O.T.A.N., Bizerte reviendra à la Tunisie. Les diplomates sont déjà à l'œuvre sur diverses combinaisons possibles, et il y en aura bien une qui marchera. Pour une raison simple, la même qu'à Berlin : l'intérêt fondamental des Etats-Unis et celui de la Russie se conjuguent.

Quant à la France, eh bien ! pour peu que M. Bourguiba s'y prête, elle abandonnera Bizerte comme elle abandonne en ce moment-ci toute la Tunisie. On a tellement répété aux Français, depuis 1954, que la Tunisie était « perdue » que l'opinion est pratiquement insensibilisée. Certes, M. Bourguiba n'est pas populaire, et le matraquage par les parachutistes a éveillé la petite fierté cocardière (« C'est bien fait ! »). Mais qui, ici, est prêt à mourir pour une Tunisie depuis longtemps « bradée » ? Ces pauvres Français de Tunisie qui avaient courageusement, et avec un plein succès, maintenu cette « présence française » que l'on réclame si fort et que l'on vient de liquider, mesurent seuls l'ampleur du désastre. Mais qui les écoute ? Sinon, il y a longtemps que la négociation avec Bourguiba sur l'anachronique base aéro-navale aurait été menée à bien. Après quelques larmes de crocodile opportunément offertes à la propagande nationaliste, on les abandonnera à leurs difficultés.

NON ! Berlin ni Bizerte ne sont des problèmes. L'un sera maintenu, l'autre sera évacuée, ni l'un ni l'autre n'explosera. La bombe c'est l'Algérie. Quand le général de Gaulle dans ses discours — particulièrement le dernier — considère que l'affaire est virtuellement réglée (si ce n'est par l'association, alors, par le « partage »), il rêve. Et avec lui nous tous qui avons pu penser que, l'indépendance de l'Algérie étant dans son principe acceptée, les choses se régleraient désormais sans drame.

La tranquille assurance avec laquelle M. Krim a pris acte, dans sa conférence de presse, de l'échec des pourparlers du lac Léman n'a d'égale que la satisfaction de ces Français, civils et militaires, qui sont prêts à tout pour empêcher une négociation d'aboutir. Il y a de part et d'autre, dans cette affaire, une farouche détermination dont le Général n'a jamais voulu prendre conscience, qui déjoue aujourd'hui toutes ses astuces, et dont il ne peut plus se rendre maître. La guerre d'Algérie nous mène droit à une terrible aventure dont les sept premières années de lutte et la chute d'une République apparaîtront plus tard comme une modeste préface. Pour deux raisons.

L'INSURRECTION nationaliste algérienne est le seul mouvement réellement révolutionnaire du continent africain. L'Algérie est aussi, de loin, le plus puissant pays d'Afrique du Nord, et elle commandera le Sahara. L'Armée du F.L.N. et son encadrement politique forment un instrument qui n'a pas d'équivalent en Afrique. Bref, quand on voit l'influence, le rayonnement, le rôle de petites nations — menées sans doute par des hommes de taille, mais presque sans moyens — comme la Guinée de M. Sekou Touré, ou la République cubaine de M. Fidel Castro, on imagine ce que serait, ce que sera demain, la force d'attraction de l'Algérie indépendante. De l'Algérie ayant conquis son indépendance à partir de zéro, après une lutte presque incroyable que seule l'épopée de la « longue marche » chinoise aura surpassée comme pari historique et comme entreprise insurrectionnelle.

De l'Algérie dépendra donc le sort de l'Afrique. Cela tout le monde le sait. M. Krouchtchev le sait, qui ne se donne guère de peine pour M. Bourguiba, mais qui prépare de longue main et avec soin le soutien au F.L.N.

Le plus grand danger n'est ni à Berlin ni à Bizerte.

M. Kennedy le savait lorsqu'il prononça, il y a trois ans, comme sénateur, un très grand discours exposant pourquoi le contenu politique de ce que serait l'indépendance algérienne était le problème décisif pour l'Afrique. Et s'il l'a oublié aujourd'hui, parce qu'il considère avoir un trop urgent besoin du général de Gaulle sur Berlin, il le redécouvrira bientôt.

Le roi du Maroc et le président tunisien le savent qui, solidaires de la révolution algérienne parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, redoutent son avènement qui fera tout basculer d'une manière encore imprévisible. Et le vieux maître de la révolution mondiale, Mao, le sait mieux que tous les autres, lui qui éduque depuis plusieurs années les étudiants algériens dans ses universités et forme dans ses escadres les pilotes du F.L.N.

L'ALGERIE, c'est la très grande affaire. Le talent de prestidigitateur du général de Gaulle nous l'a fait un peu oublier. Mais ce talent s'est usé.

L'Algérie de demain n'est pas seulement un immense enjeu entre l'Est et l'Ouest. C'est aussi le seul problème politique sur lequel des hommes, en France, sont prêts à mourir.

Il est trop évident que la France aujourd'hui — et la prétendue Cinquième République n'a fait qu'aggraver les choses — est moralement démobilisée. Ni idéologie, ni parti, ni grande option nationale qui soit capable de galvaniser nos compatriotes. A droite et à gauche, c'est la lassitude, la résignation, un certain fatalisme et le repli individuel. Mais sur l'Algérie, il existe une catégorie de Français prêts au dernier sacrifice. Et quelle catégorie ! Celle qui détient la puissance physique, l'Armée.

L'Armée est maintenant unie autour de la conviction qu'elle a une haute mission : garder l'Algérie à l'Occident. Bien entendu, la tension Est-Ouest sur Berlin, le revirement de Bourguiba et la bataille de Bizerte, l'attitude intransigeante du F.L.N., ont enfoncé encore davantage cette certitude au cœur des soldats de métier.

NOUS avons vu des hommes comme Challe, Jouhaud, Argoud, Godard, Bigot, Nicot, Broizat, etc., jouer leur va-tout dans cette croisade. Non seulement risquer leur vie — ce qui, après tout, n'est pas le plus exceptionnel pour des soldats — mais leur honneur, leur carrière, et la substance même de leur femme et de leurs enfants — vraiment tout. Et nous savons bien que des milliers d'autres sont prêts au même sacrifice à la prochaine occasion.

C'est anachronique, c'est stupide, ce n'est pas « de notre temps », c'est tout ce qu'on voudra mais c'est ainsi : il y a aujourd'hui une passion politique, l'Algérie.

Beaucoup d'autres Français sont mécontents et manifestent, parfois violemment, leur sentiment, mais pour des revendications finalement matérielles. En face des maquisards nationalistes du F.L.N., qui sont des héros authentiques, on trouve des Français prêts à mourir pour la conception qu'ils se font de leur honneur, de leur pays, de leur vie.

Nous pensons que ces hommes se trompent et que s'ils réussissent, ils enfonceront notre pays dans une impasse dramatique. Mais la question n'est pas là. Les ridicules et lamentables procès devant les Tribunaux d'exception du Régime n'ont fait que leur donner — tous les témoignages concordent — davantage encore de prestige et d'autorité parmi leurs frères d'armes. On en est arrivé, ce qui est un comble, à ce que les officiers qui demeurèrent loyalistes en avril fassent figure de timorés. Et, il faut bien le dire, c'est souvent vrai. Car, de cœur, ils étaient avec ceux qui se révoltaient.

CONCLUONS. Le poids considérable de la Révolution algérienne dans l'orientation prochaine du continent africain, et la détermination dramatique — à la vie, à la mort — qui est maintenant celle de l'Armée française, font de l'Algérie le problème le plus grave, le moins maîtrisable, aujourd'hui, sur la scène mondiale.

LE malheur, c'est que ni M. Krouchtchev ni M. Kennedy ne peuvent le régler. Toute intervention extérieure attisera les flammes : c'est une guerre civile. Seuls des Français peuvent s'opposer à d'autres Français. La seule chance serait que les desperados de l'Algérie Française trouvent, en face, des citoyens aussi résolus qu'eux-mêmes, prêts à se sacrifier, à tout sacrifier, pour imposer la paix.

Depuis sept ans, qu'a-t-on fabriqué ? Des égoïstes, des petits-bourgeois, des lâches, à qui en plus le général de Gaulle a fini par donner tellement bonne conscience qu'ils ne se posent même plus la question de leur responsabilité.

Ce que Challe, ce que Saint-Marc ont fait — risquer leur peau, détruire les fruits d'une vie de travail, perdre tout, mettre leur famille en état de mendicité — êtes-vous prêts demain à le faire, vous qui réclamez la paix en Algérie ?

Que les Français, en ce mois d'août, ne scrutent pas le ciel pour discerner de quels nuages sombres, aux frontières du monde, peut sortir la foudre. Qu'ils cherchent en eux-mêmes. Nous allons à une épreuve de force, oui. Nous connaîtrons ce que le président des Etats-Unis appelle une « épreuve de volontés », oui ; mais pas entre puissances atomiques — entre Français.

J.-J. S.-S.